

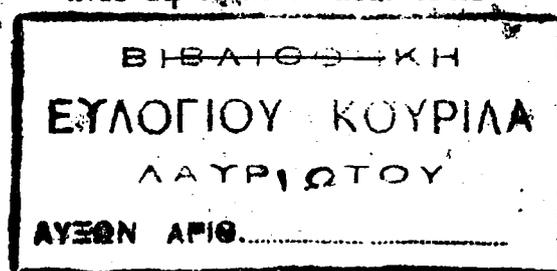
GUSTAVE SCHLUMBERGER

MEMBRE DE L'INSTITUT

BYZANCE
ET CROISADES

PAGES MÉDIÉVALES

AVEC 24 PLANCHES HORS TEXTE

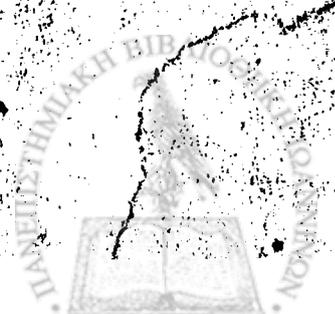


PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB, VI^e

1927



BKL
S38 a' b'



[Handwritten signature]



BYZANCE
ET CROISADES



REVUE
Société Anonyme de l'Imprimerie A. REY, 4, rue Gentil, Lyon

ET
CROISSANCE



Apid. 200. 142.523

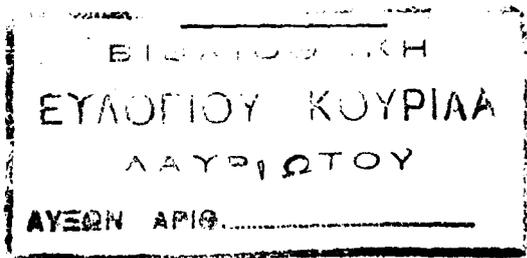
GUSTAVE SCHLUMBERGER

MEMBRE DE L'INSTITUT

BYZANCE ET CROISADES

PAGES MÉDIÉVALES

AVEC 24 PLANCHES HORS TEXTE

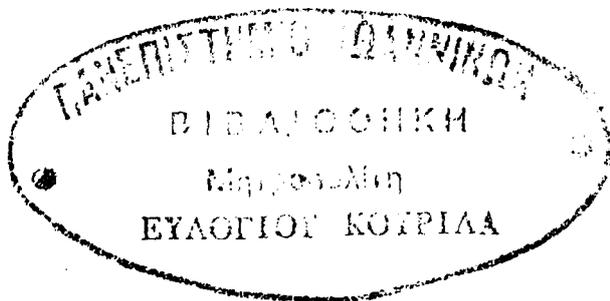


PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB, VI^e

1927



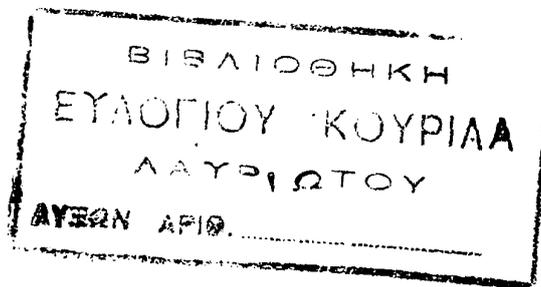
AVERTISSEMENT

Ces divers mémoires n'ont guère de liens entre eux que leur extrême rareté dans les éditions originales. C'est cette rareté même qui m'engage à les republier, en profitant de l'aimable concours de l'éditeur, M. Geuthner, si dévoué à toutes les recherches historiques de l'Orient.

Gustave SCHLUMBERGER.

Paris, 25 juin 1927.





UNE RÉVOLUTION DE PALAIS

EN L'AN 1042 A BYZANCE ¹

Dans la soirée du 15 décembre de l'an 1025, était mort au Grand Palais Sacré de Constantinople, après plus de soixante années de règne, le grand basileus Basile, second du nom, connu dans l'histoire sous le nom de Bulgaroctone ou « le tueur de Bulgares », peut-être le plus glorieux des empereurs de Byzance, successeur de Constantin et de Justinien, certainement le plus glorieux de ceux de la longue et brillante dynastie macédonienne. Les deux illustres tuteurs de ses jeunes ans, Nicéphore Phocas et Jean Tzimiscès d'abord, lui-même ensuite, durant plus de quarante années, par d'incessantes et terribles guerres contre les Russes, les Bulgares, les Arabes d'Afrique et d'Asie, les Arméniens, les Géorgiens, les Normands

¹ Réédition d'un article paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1904.



d'Italie, avaient à tel point relevé le prestige de l'Empire byzantin, en reportant à nouveau ses frontières jusqu'au Danube d'une part, au Caucase et à l'Euphrate de l'autre, que jamais, depuis Justinien, la puissance de ce vaste État n'avait été plus grande.

Malheureusement cet énergique souverain ne laissait pas de fils. Son frère puîné, le faible et insignifiant Constantin VIII, qui avait régné dans l'ombre à ses côtés, toute sa vie durant, et qui lui avait succédé seul à un âge avancé, n'avait fait que passer sur le trône. Il était mort, lui aussi, dès le 11 novembre de l'an 1028, après avoir déjà commencé par sa mauvaise administration à affaiblir l'Empire si brillamment restauré par Basile. Il laissait trois filles d'âge plus que mûr. L'une, Eudoxie, avait embrassé la vie religieuse. Les deux autres étaient Théodora et la célèbre Zoé. C'était là tout ce qui restait de la fameuse dynastie dite de Macédoine, d'origine certainement arménienne, qui régnait à Constantinople depuis plus d'un siècle et demi.

Cependant l'immense Empire réclamait un bras viril pour le gouverner. Pour protéger ses infinies frontières contre l'assaut incessant de tant de peuples barbares qui relevaient déjà leur tête, depuis si longtemps courbée sous le lourd talon du Bulgaroctone, il fallait aux armées impé-



riales un basileus qui pût les conduire au combat. Constantin avait décidé qu'une de ses deux héritières se marierait. Zoé fut préférée à sa sœur Théodora qui était d'ailleurs sa cadette. Cette Porphyrogénète, déjà quinquagénaire, était bien la princesse byzantine du XI^e siècle dans toute la force du terme. Elle avait passé cette longue vie dans l'existence morne et futile du gynécée impérial, strictement tenue par son oncle et son père à distance de toute politique. Elle avait été fort belle; même des traces de cette beauté subsistaient encore. Tout son corps était d'une blancheur éclatante. Elle avait une chevelure rousse opulente. Son abord imposant était bien celui d'une fille d'empereur. Son caractère était un mélange de frivolité et d'excessive et étroite dévotion. Mais elle était bonne jusqu'à la faiblesse, et le peuple de l'immense capitale, la Ville gardée de Dieu, adorait en elle la fille auguste des basileis. Il l'appelait familièrement « Notre Mère ». Une longue virginité avait aiguisé ses sens. Son désir avait été extrême d'avoir enfin un époux.

Son père moribond l'avait mariée à Romain Argyros, d'une des plus illustres familles de la noblesse byzantine, allié à la famille impériale, et déjà sexagénaire. Théodora, qui intriguait avec tous les mécontents, finit par



être enfermée par l'ordre de sa sœur dans le couvent de Petrion sur la Corne d'Or. Zoé veilla en personne à ce qu'on lui coupât les cheveux, c'est-à-dire à ce qu'on la fît nonne. Romain Argyros fut un basileus rempli d'intentions excellentes. Il se fit cruellement battre par l'armée de l'émir d'Alep. Quand il se fut assuré que sa trop mûre épouse ne lui donnerait jamais d'héritiers, il la négligea fort, car il était vieux et malade. Elle, furieuse, songea à se consoler avec quelque jeune amant. Le tentateur se présenta sous la forme d'un personnage extraordinaire, un aventurier de Paphlagonie, eunuque, demeuré célèbre dans l'histoire sous le nom de Jean l'Orphanotrophe.

Cet homme avait débuté auprès de Romain Argyros dans les emplois les plus infimes. Celui-ci, arrivé au trône, l'avait nommé d'abord directeur du grand orphelinat impérial de Constantinople, d'où son nom de grand Orphanotrophe, puis, le comblant de ses faveurs, il en avait fait le président de son conseil. L'eunuque Jean dirigeait l'Empire en grand ministre, au nom d'Argyre. Ce parvenu, politique de premier ordre, gouvernant sans scrupule, avait une qualité touchante. Il adorait les siens : quatre frères issus comme lui de la lie du peuple, dont deux avaient été même quelque peu faux monnayeurs. Grâce à sa toute-puissance, il



avait fait de trois d'entre eux les plus hauts personnages de l'Empire. Le quatrième, nommé Michel, était un jeune homme de figure charmante. L'Orphanotrophe, afin de conserver le pouvoir dans sa famille, le poussa dans la couche de la vieille basilissa qui, tout de suite, aima follement l'éphèbe. Romain Argyros ne vit rien. Ou plutôt il ne voulut rien voir, heureux de penser que son amoureuse épouse était occupée ailleurs. Seulement, comme il tardait trop à mourir, les deux amants le firent noyer par ses eunuques, alors qu'il prenait un bain dans la piscine du Grand Palais. Cette même nuit, Zoé faisait mander le vieux patriarche et le forçait de la marier sur l'heure avec son jeune amant, qui fut aussitôt couronné basileus dans Sainte-Sophie.

L'aventurier de bas étage devenait le basileus Michel IV, connu dans l'histoire sous le nom du Paphlagonien. Or, ce parvenu, devenu empereur par le crime, n'était pas un prince sans valeur. Appuyé sur son frère l'Orphanotrophe, il commença à gouverner avec vigueur. Avec un cynisme parfait, à peine couronné, il relégua Zoé au gynécée. Elle tenta de résister, mais fut vaincue dans sa lutte contre ces deux hommes. Le règne du Paphlagonien ne fut pas sans éclat. Déjà presque mourant, il comprima



en personne une terrible révolte de la nation bulgare. Malheureusement ce souverain remarquable était atteint, bien que tout jeune encore, de deux maladies affreuses, l'épilepsie, et une monstrueuse hydropisie. Son frère l'Orphanotrophe, le voyant moribond, ne pouvait toutefois se décider à abandonner le pouvoir. Cet homme avisé eut l'habileté de trouver dans leur famille même un nouveau successeur à l'Empire. Lui et le basileus Michel, outre leurs trois frères, avaient encore un neveu, également appelé Michel, fils d'une de leurs sœurs mariée jadis, tant toute la situation de la famille avait été primitivement misérable, à un ouvrier calfat du port de Constantinople. Ce personnage, qui avait conservé du métier paternel ce sobriquet du Calfat, — en grec « le Calaphate », — et qui devait se révéler si prochainement une véritable bête de proie, semblait alors un jeune homme insignifiant. Zoé était trop âgée. On ne pouvait plus le lui donner comme amant. L'Orphanotrophe ingénieux s'adressa aux sentiments maternels de cette bonne princesse. On représenta à la vieille basilissa que Michel IV allait mourir et qu'elle devait adopter son neveu qui serait le successeur désigné au trône.

Suivant la vieille formule romaine, cette adoption solennelle entraînerait la légitimité. Ainsi le pouvoir



suprême se perpétuerait aux mains de l'Orphanotrophe qui continuerait à gouverner au nom du nouveau souverain fort inexpérimenté. Docilement comme toujours, Zoé se laissa faire. Dans Sainte-Sophie, dans une cérémonie prestigieuse, le patriarche officiant, la fille des basileis, ayant à ses côtés son époux déjà presque agonisant, adopta solennellement le fils du Calfat. Elle le fit asseoir sur ses genoux et le proclama devant la foule immense du peuple assemblé son fils et son successeur au trône.

Il en fut de cette cérémonie sacrilège comme il devait en être. Michel IV étant mort peu après au tombeau de saint Démétrius à Salonique, où il s'était fait transporter par dévotion, son neveu devint basileus du fait de son adoption. Ce prince est connu dans l'histoire par son sobriquet bizarre de Calaphate et son nom brille dans cette terrible histoire de Byzance d'un sombre et odieux éclat. Ce jeune homme, qui jusque-là avait habilement fait le niais, trompant tout le monde, jusqu'au subtil Orphanotrophe, jeta presque aussitôt le masque. A peine couronné, il ne songea plus qu'à jouir seul du pouvoir absolu. Tant d'exemples récents, sa propre élévation quasi miraculeuse, lui donnaient toutes les audaces, toutes les ambitions. Les deux seules personnes auxquelles il devait tout, qui l'avaient



tiré de son néant, pour faire de lui un empereur, étaient la basilissa Zoé, sa mère d'adoption, et son oncle l'Orphanotrophe, l'artisan de la puissance des siens. Appuyé sur un autre de ses oncles, le « nobilissime » Constantin, personnage ambitieux et énergique, il commença par se débarrasser de l'Orphanotrophe qui, saisi par trahison, fut confiné dans un lointain exil. Puis, croyant avoir gagné la faveur populaire par quelques distributions de vivres et d'argent, ne voyant plus entre lui et le trône que la vieille basilissa, puisque l'autre Porphyrogénète était toujours enfermée dans son monastère, l'audacieux aventurier, vrai monstre d'ingratitude, ne rêva rien de moins que d'expulser Zoé du Palais, pour se faire proclamer seul basileus à sa place. C'est cette tentative extraordinaire que je vais essayer de raconter. Elle constitue un des épisodes les plus étranges et les plus dramatiques de l'histoire byzantine, si fertile en événements tragiques.

« Michel, — dit le chroniqueur byzantin Skylitzès, — décidé à commettre ce forfait vraiment parricide contre sa bienfaitrice, voulut auparavant tâter encore une fois le pouls à l'opinion publique, surtout s'assurer jusqu'à quel degré il pourrait compter sur les sympathies de la foule urbaine dont la complicité, ou du moins l'abstention, lui étaient



indispensables pour mener à bien le crime qu'il méditait. » A la procession solennelle du jour de Pâques, qui tombait, cette année 1042, le 11 avril, il fut fort bien accueilli par la populace, lors de son passage solennel à travers la cité pour se rendre à Sainte-Sophie. Aussi, le dimanche suivant, 18 avril, dimanche de la Quasimodo, décida-t-il d'assister à l'autre grande procession qui se rendait ce jour-là du Palais au temple illustre des Saints-Apôtres, panthéon des basileis, aujourd'hui la magnifique mosquée du Conquérant. Il y alla en pompe, revêtu du costume impérial des grands jours, diadème en tête, escorté par la foule immense des sénateurs et des hauts dignitaires. Quel rêve pour cet infime parvenu, hier encore le dernier des inconnus, perdu dans la foule anonyme ! Toute l'infinie population de Constantinople, la Ville gardée de Dieu, l'acclamant, se pressait sur le passage de l'admirable cortège, à travers les rues merveilleusement parées. Seule, la basilissa Zoé était absente, ce qu'expliquait du reste suffisamment l'étiquette farouche du gynécée impérial. Sur le parcours de la procession, les maisons étaient, comme de coutume en ces occasions solennelles, ornées des plus beaux objets d'orfèvrerie en métal précieux, tendues d'étoffes somptueuses brochées d'or et d'argent. Cette fois encore, le jeune basi-



leus, à sa grande joie, fut salué tout le long de sa route par des acclamations enthousiastes. Il semblait vraiment que l'âme de tout ce peuple se fût donnée à lui sans retour. Ce fut cela même qui le perdit. Le malheureux prit pour lui seul tous ces cris d'allégresse, qui ne s'adressaient qu'au collègue couronné de l'héritière naturelle et bien-aimée de l'Empire. Complètement trompé, il rentra joyeux au Palais, décidé à agir incontinent.

« Michel, — dit de son côté l'historien contemporain Psellos, — avait résolu de chasser Zoé du Palais. Il fallait à cette bête fauve pour lui tout seul la demeure séculaire des basileis. Une fois cette idée logée dans son étroit cerveau, il ne songea plus qu'aux moyens d'exécution. Il communiqua d'abord son dessein aux plus audacieux parmi ses familiers. Puis il interrogea de même ceux en qui il croyait pouvoir mettre quelque confiance ou qu'il estimait plus avisés. Les opinions furent très partagées. On alla jusqu'à le décourager, parce que les astres interrogés demeuraient hostiles. Michel écoutait ces divers avis avec gravité. Surtout il consultait les astrologues. » Psellos poursuit, en nous racontant que cette classe d'intrigants était encore fort nombreuse à cette époque à Byzance. Il dit en avoir connu personnellement plusieurs. « Ce n'étaient



point des savants. Ils se souciaient fort peu de connaître les résultats positifs de la science, qu'ils ignoraient du reste absolument. Ils prédisaient tout simplement l'avenir en dressant des horoscopes à cet effet. » « Si je parle d'eux aussi sévèrement, ajoute notre écrivain, c'est que j'ai moi-même étudié très longuement leur prétendue science, sans pouvoir jamais arriver à me persuader que les choses humaines étaient vraiment gouvernées par la marche des astres. » Les réponses de ces charlatans au sujet de l'opportunité de l'acte criminel que méditait Michel furent, paraît-il, si absurdes, si hésitantes, que celui-ci finit par éclater de rire. Se moquant de leur fausse science : « Allez au diable, leur cria-t-il; moi, avec un peu d'audace, j'en ferai bien plus que vous avec tout votre piètre savoir! »

Aussitôt après le retour de cette procession aux Saints-Apôtres, durant laquelle il avait cru si bien tenir la faveur populaire, dans cette même journée du 18 avril, le basileus se mit à l'œuvre. Le misérable n'y alla point de main morte. Il accusa simplement la basilissa d'avoir voulu le faire empoisonner, le tout avec des détails inventés aussi invraisemblables qu'effrontés et ridicules. Zoé, qui, ne se doutant de rien, ignorait toutes ces turpitudes, se vit subitement, par ordre de son collègue, arrachée de force,



cette même nuit, de ce Palais Sacré où ses ancêtres régnaient depuis des siècles. Un simulacre de jugement, rendu sur le témoignage infâme de quelques faux témoins, la déclara convaincue du crime abominable de lèse-majesté et la condamna à la déportation immédiate dans un monastère des Iles. Avant qu'elle ne fut revenue de sa stupeur douloureuse, on la jetait en pleine nuit sur un navire, avec une unique suivante pour l'accompagner. Alors, des gens désignés à cet effet, après avoir coupé sa longue chevelure grise, sur l'ordre exprès du basileus, la transportèrent dans un des monastères de Prinkipo, la plus grande des îles des Princes, où elle fut enfermée comme religieuse. Tout ceci n'avait pas pris plus de quelques heures. Pour s'assurer que leurs ordres avaient été bien exécutés, Michel et son principal acolyte, le nobilissime, avaient ordonné qu'on leur rapportât la chevelure impériale.

Ceci est le récit de Psellos. Skylitzès ajoute ce détail que, quelques heures auparavant, alors qu'il venait de rentrer au Palais, le basileus avait expédié au patriarche Alexis, dont il se défiait, probablement parce qu'il le savait du parti de la basilissa, l'ordre de se rendre dans son monastère de Stenon, sur le Bosphore, et d'y





Fig. 3. *Histoire de Skylitzès de la Bibliothèque Nationale de Madrid.*
Zoé est exilée à Prinkipo.

(MILLET, Hautes Etudes, C. 1255.)

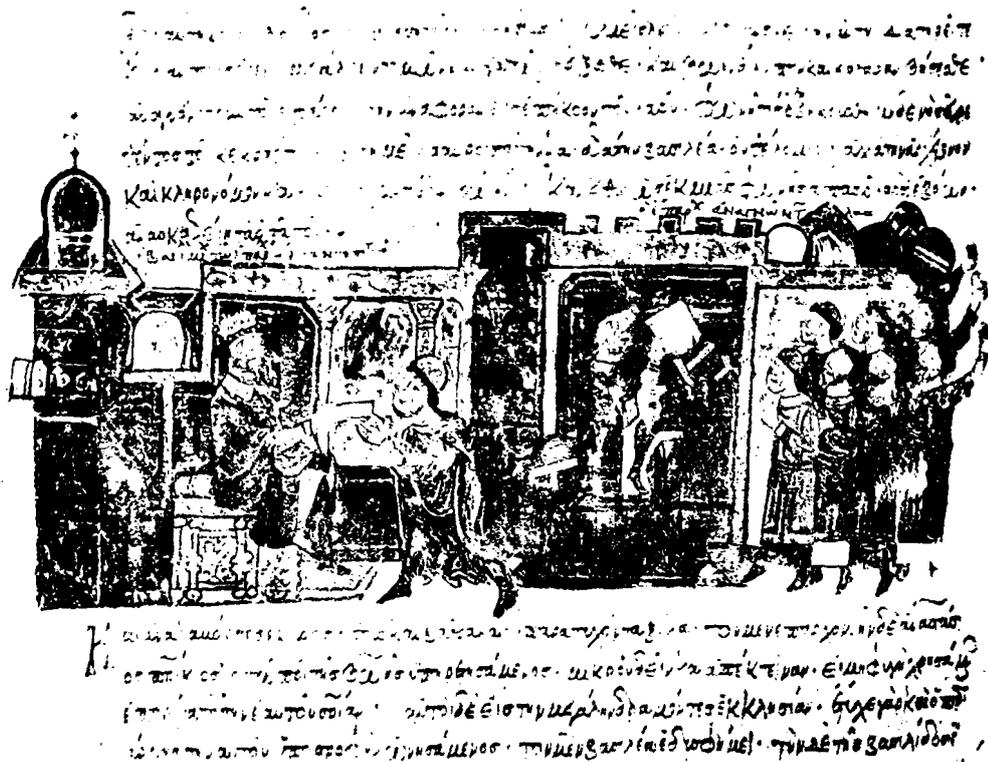


Fig. 4. *Histoire de Skylitzès de la Bibliothèque Nationale de Madrid.*
Message de Michel V le Calaphate au peuple ; des cris de mort
sont poussés contre lui

(MILLET, Hautes Etudes, C. 1256.)



demeurer jusqu'au lendemain pour y attendre son arrivée. En même temps, il lui envoyait la grosse somme de quatre livres d'or comme dédommagement, et parce qu'il se disposait à lui choisir sous peu un successeur. Il semble que le vieux prélat n'ait opposé aucune résistance immédiate à ces violences du basileus. Nous verrons cependant qu'il ne devait pas demeurer inactif.

L'historien musulman Ibn el Athîr nous fournit ici un renseignement inédit des plus importants qui va mieux nous expliquer l'attitude du patriarche. Je rappelle qu'on ignore encore à quelle source cet auteur du XIII^e siècle a puisé les renseignements très précieux qu'il nous fournit sur quelques événements de l'histoire byzantine aux X^e et XI^e siècles. Donc Ibn el Athîr, racontant le drame du mois d'avril 1042 à Constantinople, dit que Michel le Calaphate, après avoir fait déporter Zoé à Prinkipo, voulut aussi se débarrasser du patriarche Alexis, pour ne point être gêné par lui dans les projets qu'il méditait. Il lui demanda de lui offrir un festin dans un monastère de la banlieue de la capitale, promettant de s'y rendre. Le patriarche s'exécuta et se rendit en ce lieu pour les préparatifs du festin. Alors le basileus envoya dans ce couvent une foule de soldats des hétaires barbares, soldats



russes et bulgares, avec ordre de tuer secrètement le patriarche. Les mercenaires partirent de nuit et attaquèrent le monastère, mais le patriarche, leur ayant fait distribuer beaucoup d'argent, réussit à s'échapper furtivement et à rentrer en ville, où il fit aussitôt sonner les cloches pour soulever le peuple. Ce très précieux récit confirme deux faits importants, que nous ne pourrions que soupçonner, si nous nous en tenions aux chroniqueurs byzantins : à savoir la participation capitale du patriarche à l'émeute contre Michel V ; et la sympathie profonde des mercenaires russes à l'endroit de la basilissa, en même temps que leur attitude, d'abord louche, puis ouvertement hostile envers le prétendant.

Psellos raconte encore avoir entendu dire par quelques-uns des témoins de ce drame, dont la rapidité avait dépassé toutes les prévisions, que, lorsque le navire qui emportait la pauvre Zoé vers l'île de Prinkipo, distante de quelques milles à peine, eut gagné le large, celle-ci, apercevant au loin dans la brume matinale les bâtiments du Grand Palais Sacré où s'était écoulée toute son existence déjà longue, se souvenant de son père Constantin VIII et de ses glorieux prédécesseurs, basileis des Romains depuis cinq générations, fondit en larmes. Songeant à son oncle, l'illustre



basileus Basile, cet homme qui avait rendu de si grands services à l'Empire, qui avait brillé entre tous les basileis, elle lui tint ce touchant discours entrecoupé de gémissements : « O toi, mon oncle et mon souverain, quand je naquis, tu m'enveloppas de tes mains dans les langes impériaux, puis tu m'aimas et me comblas de faveurs plus qu'aucune de mes sœurs, parce que je te ressemblais d'une manière frappante, ainsi que je l'ai entendu dire cent fois par ceux qui t'avaient connu dans ta jeunesse. Que de fois en m'embrassant tu m'as dit : « Mon enfant, vis de longues « années pour la gloire de notre famille, sois-lui une « semence divine et une joie précieuse ! » Tu m'élevais ainsi, rêvant des plus grands projets pour mon heureux avenir. Hélas ! tes espoirs ont été déçus. Car me voici déshonorée et avec moi le nom de tous les miens. Me voici condamnée, comme une vile criminelle, pour un crime infâme que je n'ai point commis ! Me voici chassée par la force du Palais de mes pères, ignorante du lieu où je vais être conduite, ne sachant si je ne vais point être livrée aux bêtes, ou noyée dans ces flots qui m'entourent. O mon oncle, du haut des cieux, veille sur moi, sauve les jours de ta misérable nièce ! »

Drame inouï autant que soudain : Voici donc, à la



suite de cette révolution de Palais, la Porphyrogénète Zoé, tout à l'heure basilissa d'un immense Empire, héritière de tant de souverains, maintenant misérable nonne tonsurée dans un de ces fameux couvents des Iles qu'on aperçoit de Constantinople au loin, à l'entrée de Marmara, et où tant de princes et de princesses, tant d'illustres victimes, la grande Irène entre autres, près de deux siècles et demi auparavant, étaient déjà venues avant elle gémir sur la fragilité des choses humaines ! Au dire de Psellos, la vieille souveraine, qui semble vraiment avoir eu quelques beaux côtés de caractère, prit tout d'abord son dur exil très en patience. « Elle avait eu, nous dit-il, durant cette courte et tragique traversée, si terriblement peur d'un pire destin, qu'elle fut comme soulagée de voir qu'on n'en voulait pas à ses jours. Elle parut se résigner même à son triste sort, décidée, du moins en apparence, à ne plus vivre désormais que pour Dieu... Elle ne pouvait du reste guère faire autrement, ajoute philosophiquement le chroniqueur, car elle se trouvait bien pieds et poings liés aux mains de ce terrible Michel. Elle se mit immédiatement en prières, bénissant Dieu qui l'avait sauvée d'un péril mortel, devenue une humble religieuse, victime offerte je ne sais si ce fut à Dieu, mais certainement à la fureur de ce



basileus qui avait imaginé et ordonné ce honteux guet-apens. »

Le second acte de la tragédie suivit immédiatement le premier. Le basileus, toujours uniquement préoccupé de se conserver la faveur populaire, tenta de justifier sa conduite en lui donnant une consécration publique quasi officielle. Dès les premières heures du jour après cette nuit sinistre, le lundi 19, Michel V convoquait les sénateurs en séance solennelle et leur débitait le plus mensonger récit, affirmant que Zoé avait tenté de le faire empoisonner; que lui, la soupçonnant dès longtemps, l'avait maintes fois prise sur le fait, mais que, mû par une sorte de pudeur, il avait hésité jusqu'ici à en informer le Sénat. Les sénateurs, troupeau docile, donnèrent tout naturellement un blanc-seing à ce triste basileus, approuvant effrontément sa conduite à l'endroit de sa souveraine.

Ce fut ensuite le tour du peuple de la capitale, beaucoup plus difficile à convaincre. Pour essayer de calmer sa colère à la nouvelle de l'attentat commis contre cette souveraine tant aimée, un « pittakion », sorte de manifeste impérial officiel, — c'est Michel Attaleiatès qui nous apprend ce détail, — fut en hâte promulgué, motivant et justifiant la conduite du basileus, noircissant Zoé, mettant



tout sur le compte de la pauvre femme. Le préfet de la Ville en personne, entouré d'une nombreuse garde armée, en donna lecture à haute voix à la foule immense accourue dans le vaste Forum de Constantin. Ce « pittakion » disait en substance, parlant par la bouche même du basileus : « La basilissa Zoé, que j'ai surprise conspirant contre ma personne, a été déportée par mon ordre. J'ai également chassé de l'Eglise le patriarche Alexis qui était de connivence avec elle. Quant à vous, mon peuple, si vous persistez, comme je l'espère, dans vos bonnes intentions à mon endroit, vous recevrez de moi de grands bienfaits et de grands honneurs et vous vivrez d'une vie assurée et tranquille ! »

Psellos dit que dans la foule beaucoup de gens avaient été payés pour applaudir bruyamment à cette communication. On espérait ainsi enlever les suffrages de la masse. Michel était même, paraît-il, si assuré du succès, si convaincu que le peuple accepterait tacitement, à l'exemple du Sénat, l'exil de l'impératrice, qu'il était allé se délasser de ce que notre chroniqueur appelle ironiquement ses travaux héroïques, aux jeux du Cirque. Le jeune basileus se trompait lourdement, et le châtement de son indigne conduite allait être aussi brusque qu'atroce.



« La terrible explosion de fureur populaire qui suivit immédiatement la communication maladroite du Calaphate, a-t-on dit avec raison, fit sur les témoins oculaires l'impression la plus profonde et la plus extraordinaire. » Psellos, qui fut de ceux-là, inaugure le récit qu'il en va faire par un préambule solennel, « comme il en faut, dit-il, pour les plus grandes scènes historiques, si grandes que l'exposé en dépasse les forces humaines ». Il parle en somme de ce soulèvement fameux en termes qui ne seraient pas déplacés pour le récit d'un événement tel que les débuts de la Révolution française. « Pour ce qui va suivre, — poursuit-il en effet en son langage ampoulé, — tout discours humain demeure inférieur à la grandeur des faits, et l'esprit de l'homme ne peut arriver à comprendre les décrets de la Providence. Je juge ici des autres par moi-même. Pas plus le poète inspiré divinement, que le rhéteur à l'éloquence entraînant, au langage plein d'art, ou le philosophe à la vaste érudition, expert à connaître les causes surnaturelles des événements et à savoir tout ce qu'ignorent les autres, ne saurait parler dignement, chacun avec les qualités ou brillantes, ou grandioses et pénétrantes qui le distinguent, de faits aussi extraordinaires. Aussi n'aurais-je jamais osé tenter de raconter ce drame,



s'il ne s'agissait précisément là de l'événement le plus considérable de toute cette période historique que j'ai entrepris de narrer en détail. C'est ce qui m'a enhardi, moi, chétif navigateur, à me lancer sur cet océan redoutable. Je vais donc remémorer de mon mieux les circonstances qu'amena la vindicte divine, aussitôt après l'exil de la basilissa. »

C'est, en effet, dans cette mémorable sédition populaire contre le Calaphate et son oncle, le nobilissime, que le chroniqueur précieux entre tous pour toute cette période, le fameux Michel Psellos, apparaît pour la première fois comme jouant lui-même un rôle dans les événements extraordinaires qui vont se pressant autour de lui. Michel V Calaphate avait, dès son avènement au trône, appelé au ministère d'État Constantin Lichoudès, et celui-ci avait fait la courte échelle à son ancien camarade de l'Université de Constantinople, Michel Psellos. Il le fit d'abord nommer juge en province, en Asie, puis le rappela dans sa chère Byzance et l'attacha au Palais, en qualité d'« hypogrammateus » ou d'attaché au secrétariat sous la direction du *Protoasecretis*. C'est ici que nous le retrouvons dans cette journée terrible qui devait voir la restauration de Zoé et de sa sœur Théodora, et la chute



et le supplice du misérable Calaphate. Ce fut, nous l'allons voir, une grande journée pour le jeune sous-secrétaire d'État, alors âgé d'environ vingt-quatre ans.

Suivant Psellos, qu'il faut d'ordinaire préférer puisqu'il fut le témoin oculaire de cette révolution fameuse, il se serait écoulé au moins deux fois vingt-quatre heures entre la lecture du « pittakion » impérial au Forum de Constantin et la grande explosion de la fureur populaire. Toutefois, il semble qu'en ce point particulier Skylitzès ait davantage raison, qui raconte que les troubles de la rue éclatèrent presque aussitôt et faillirent coûter sur cette place même du Forum la vie au malheureux préfet de la Ville. Je n'ai pas les éléments qu'il faudrait pour décider entre ces deux récits qui ne varient du reste guère que dans ce détail. Je les donne ici consécutivement.

Voici d'abord celui de Skylitzès : « Lorsque le préfet eut achevé la lecture du « pittakion » devant la foule immense assemblée, on entendit soudain une voix tonnante s'écrier, sans qu'on sût d'où elle venait : « Nous ne « voulons pas de l'impur Calaphate pour notre basileus. « Nous voulons la légitime héritière du trône, notre mère « Zoé! » Et aussitôt, tout d'une voix, le peuple entier se mit à vociférer à grands cris : « Mort, mort au Cala-



« phate! » et autres imprécations effroyables. En même temps, ces milliers d'hommes, saisissant qui un caillou, qui un bâton ou un escabeau, se ruent sur le préfet. Peu s'en fallut que l'infortuné patrice ne fût assommé. Il avait nom Anastase et avait jadis été un des familiers du basileus Constantin, père de la basilissa. Heureusement qu'il put échapper aux émeutiers et s'enfuir en hâte. »

Le récit de Psellos, pour en arriver à cette même fin de l'attaque du Palais par la foule constantinopolitaine, est assez différent.

« Durant que Michel, dit-il, se laissait aller à la joie, se félicitant du succès du plan qui lui tenait tant à cœur, se prélassant aussi dans la satisfaction béate de sa vanité, l'orage s'en allait grondant et grossissant dans l'immense Ville. L'infini mouvement des affaires, le va-et-vient des plaisirs avaient à la fois subitement et partout cessé. Partout la foule commençait à s'agiter furieusement. Tous les âges, les sexes, toutes les classes se groupaient, proférant des murmures de plus en plus violents. A chaque moment, l'attitude de cette multitude devenait plus menaçante, et qui d'abord avait parlé tout bas maintenant exprimait tout haut sa fureur. A mesure que l'on connaissait mieux l'infortune si subite de la basilissa et l'audace de son bourreau,



un sombre voile de douleur et de colère semblait s'étendre plus lourdement sur la cité, comme c'est le cas lors des grandes calamités publiques. Une morne tristesse accablait toutes les physionomies.

« C'était vers l'heure de midi du lundi 19 avril. Personne ne se contenait plus. Les murmures étaient devenus des vociférations. Les moins violents déclamaient sur les places publiques et avaient déjà composé sur l'événement des *tragoudia* ou chansons historiques populaires. Le désir, d'abord vague, de venger la basilissa exilée avait pris rapidement une forme aussi définie que violente. Toutes les classes rivalisaient de colère, prêtres, hauts fonctionnaires, jusqu'aux membres de la famille du basileus, les ouvriers aussi, toute la populace enfin. Chacun se préparait à une lutte sans merci.

« Fait infiniment plus grave, les troupes de la garde tauroscythe, les fameux mercenaires russes ou Værings, celles d'autres nations barbares encore, ne contenaient plus leur colère. Bref, ces vaillants, comme chacun dans la cité, étaient prêts à donner leur vie pour la basilissa bien-aimée, victime d'une telle infamie. Quant aux femmes, elles étaient devenues des furies. Comment pourrais-je décrire leur attitude pour ceux qui n'ont pu *de visu* contempler



un tel spectacle? J'en ai de mes yeux vu un grand nombre qui jamais une heure jusque-là, dans toute leur vie, n'avaient mis les pieds hors du gynécée et qui se montraient maintenant audacieusement à la foule, poussant des cris aigus, éclatant en sanglots, en plaintes lamentables. Pareilles à des Ménades, groupées en une masse hurlante, elles proféraient des imprécations terribles contre le scélérat qui les avait privées de leur mère adorée. « Elle seule, disaient-elles à haute voix, était aussi noble « d'âme que belle de figure! Elle seule était notre sou- « veraine et notre mère, notre basilissa légitime, fille de « nos basileis! Comment ce misérable parvenu a-t-il osé « mettre la main sur cette noble femme et la traiter avec « cette indignité? »

« Ainsi parlaient ces femmes distinguées devenues de véritables mégères en même temps qu'elles se précipitaient dans la direction du Palais pour tenter d'y mettre le feu. Cela avait commencé par des groupes isolés. Maintenant c'était toute la population qui accourait à la fois autour de la demeure impériale, poussée par un même élan de fureur, chacun ayant saisi l'arme qui lui était tombée sous la main. Les uns brandissaient des haches, les autres de lourdes framées, des épées, des massues; qui maniait un



arc, une lance, qui s'armait de cailloux. On avait ouvert les portes de toutes les prisons.

« Bien vite, toute cette foule en délire eut entouré hurlante l'immense enceinte palatine. Je me trouvais à ce moment dans une antichambre du basileus. A cette époque, je remplissais, depuis assez longtemps, auprès du souverain, les fonctions de second *asecretis* impérial, et j'étais occupé à dicter des dépêches officielles, lorsque nous entendîmes soudain monter par les fenêtres une grande rumeur, un grand bruit de chevaux qui nous bouleversa tous. Aussitôt on introduisit un messenger haletant qui annonça que tout le peuple de la capitale se précipitait en masse sur le Palais, pour attaquer le basileus. La plupart de ceux qui m'entouraient crièrent d'abord que c'était folie. Quant à moi, me remémorant les propos que j'avais entendu proférer par la foule dans les jours précédents, je me rendis tout de suite compte de l'extrême gravité de la situation. L'étincelle du début était devenue un immense incendie qu'aucune rivière ne saurait plus éteindre. Je me jetai précipitamment sur un cheval et m'élançai dans la direction du tumulte. Là je fus témoin du spectacle extraordinaire que voici.

« Toute cette foule, — poursuit notre si précieux,



mais très emphatique chroniqueur, — semblait vivre par une influence supérieure mystérieuse. Elle avait, en un clin d'œil, complètement changé d'aspect. Tous ces milliers d'êtres humains couraient comme des fous furieux, sentant leurs forces comme décuplées. Leurs yeux jetaient des flammes à la fois de colère et d'enthousiasme. Tandis qu'une partie de la populace forçait ainsi les prisons, délivrait et armait les prisonniers et les bandits de toute espèce, une autre portion se mit à attaquer les belles et riches habitations des parents du basileus. Toutes, assaillies presque simultanément, furent aussitôt démolies de fond en comble. C'était un spectacle terrifiant. Hommes, femmes, enfants travaillaient avec fureur à cette œuvre de destruction. Tout ce qu'on trouvait dans les maisons ainsi livrées à la pire colère populaire était immédiatement emporté dehors par les démolisseurs et vendu par eux à vil prix. Même les églises, les couvents fondés ou dotés par le Calaphate et les membres de sa famille ne trouvèrent pas grâce. Parmi les demeures les plus vivement attaquées était celle du nobile Constantin, l'âme damnée du basileus son neveu. Le nobile, qui, à ce moment, ne se trouvait pas au Palais, avait d'abord couru chez lui pour fuir l'émeute qui l'épouvantait, puis, assiégé par elle, voyant



qu'il allait périr, il avait armé toute sa maison et s'était mis bravement, lui sans armes, à la tête de cette troupe improvisée. On avait fait une sortie désespérée et on s'était rué, avec la rapidité de l'éclair, l'épée haute, à travers les voies encombrées. On avait ainsi réussi à gagner le Palais où on avait trouvé le basileus assis, muet, consterné d'épouvante. D'abord le malheureux s'était imaginé que ses gardes barbares, russes et autres, viendraient en quelques instants à bout de ce qu'il croyait être une simple échauffourée. Puis, voyant avec terreur que cette révolte était celle de tout un peuple, que les Værings et autres mercenaires commençaient à passer ouvertement à l'émeute, il avait tout de suite perdu la tête, mourant de peur, ne sachant plus que faire, ni qu'ordonner, abandonné de tous, n'osant même plus se fier à ses gardes dont les uns hésitaient déjà à lui obéir, dont les autres désertaient délibérément pour se joindre au peuple. Il pouvait être environ la douzième heure du jour. Le pauvre insensé tomba dans les bras de son oncle avec des larmes de joie, le remerciant de venir mourir à ses côtés. Ces deux hommes, qui avaient déjà la mort dans les yeux, tinrent un rapide conseil. Ils se rendirent compte, Constantin surtout, que leur unique, leur dernière chance de salut était de rappeler immédiatement



Zoé pour tâcher de calmer la fureur du peuple. Durant qu'on courait chercher la vieille basilissa à Prinkipo, Constantin, demeuré beaucoup plus maître de lui que son neveu, organisait fiévreusement la défense de l'immense agglomération de bâtiments d'espèce si diverse formant le Palais Sacré des empereurs, que la foule des émeutiers attaquait maintenant sur toutes ses faces avec une violence, une audace inouïes. Par son ordre, les archers et les frondeurs occupèrent les divers points stratégiques, offrant aux assaillants la plus énergique résistance. On tua ainsi facilement des centaines d'émeutiers, mais à chaque fois que les groupes de combattants populaires étaient repoussés à grande perte, ils se reformaient aussitôt plus nombreux, accourant au combat avec une rage nouvelle. »

Enfin, on annonça le retour de l'impériale captive. La malheureuse Zoé, raconte Psellos, avait passé depuis la veille par des émotions si diverses et si fortes que tout son courage s'en était allé. Certes elle était exaspérée contre son indigne fils adoptif, mais, comme elle se sentait toujours encore entre ses mains terribles, elle redoutait à tel point quelque chose de pire, qu'elle n'osa faire au Calaphate le moindre reproche. Bref, elle ne fut aucunement à la hauteur des circonstances, mais se prit à pleurer assez



sottement sur la situation quasi désespérée où se trouvait son bourreau. Était-ce compassion réelle ou feinte? Psellos ne le dit pas. En tout cas la vieille princesse ne fit aucune difficulté pour se laisser montrer au peuple dont on espérait ainsi calmer la fureur. Pour l'y décider, d'ailleurs, Michel lui avait fait les serments les plus solennels, lui jurant qu'elle allait reprendre aussitôt sa vie de basilissa toute-puissante, aussitôt du moins que la tempête populaire serait calmée, lui promettant qu'elle n'aurait que satisfaction de ce qui serait décidé pour elle. Elle, violemment émue, promit de son côté tout ce qu'on voulut. Rendant véritablement le bien pour le mal, elle jura de tout son cœur, semble-t-il, alliance avec son odieux fils adoptif, afin de ramener au plus vite la paix publique. Aussitôt ces rapides préliminaires conclus, on lui arracha sa robe de bure, on la revêtit en hâte de la robe de pourpre des basilissæ, et, le diadème en tête, dissimulant tant bien que mal l'absence de sa chevelure grise coupée ras, on l'exposa à la vue de la foule ameutée dans le grand Kathisma de l'Hippodrome, cette haute tribune impériale si fameuse, fortifiée comme une forteresse et qui, dominant l'immense amphithéâtre des jeux, communiquait par derrière avec les bâtiments du Palais proprement dits. Le basileus, le



nobilissime et leurs rares partisans se flattaient d'arrêter court la colère de la foule en montrant aux émeutiers la fille de leurs basileis saine et sauve, redevenue libre et impératrice comme devant. Hélas! il était trop tard. La bête populaire était lâchée et ce remède suprême n'eut pas l'effet tant désiré. Parmi les émeutiers, les uns ne reconnurent même pas la basilissa. Les autres persistèrent à vouloir châtier son cruel geôlier qui dut se retirer précipitamment pour fuir une avalanche de projectiles de toutes sortes.

A ce moment précis surgit un nouvel incident très grave. Les chefs véritables de l'émeute, appartenant presque tous à l'aristocratie, aussi universellement que violemment hostile au Calaphate, s'étaient pris à redouter que, malgré tout, l'alliance nouvelle si hâtivement conclue entre la vieille basilissa et son ancien fils adoptif ne finît par avoir raison de la colère populaire. Ils craignaient infiniment que la masse des rebelles ne se laissât toucher par les sollicitations de Zoé et ne vînt à cesser une lutte devenue sans motif, ce qui eût fait avorter la révolution et assuré à nouveau le triomphe du Calaphate exécré. Pressés par les circonstances qui se modifiaient de minute en minute, ces hommes imaginèrent en hâte une combinaison nouvelle



qui allait faire entrer en scène un acteur féminin très inattendu.

On n'a pas oublié Théodora, cette seconde fille de Constantin VIII, qui, après avoir partagé durant quelque temps avec sa sœur Zoé, mais au second rang, les honneurs impériaux, le trône et l'existence du Palais Sacré, avait fini par tomber victime de la violente jalousie et des soupçons incessants de son aînée. Calomniée délibérément, accablée sous d'odieuses accusations, elle avait été, sous le règne de Romain Argyros, enveloppée à deux reprises dans de ténébreuses et odieuses poursuites de conspirations plus ou moins imaginaires, exilée du Palais Sacré, tonsurée, enfermée enfin comme religieuse au couvent de Petriou dans une sorte de demi-captivité dorée. La vieille Porphyrogénète vierge avait d'abord pris assez facilement son parti de cette cruelle disgrâce, d'autant plus que, dans le monastère qui lui servait de résidence, on continuait à lui rendre, par ordre de Romain, des honneurs presque royaux, tout en surveillant chacun de ses mouvements. Mais tout le long du règne de Michel IV, elle avait fort pâti de la haine que celui-ci portait à sa sœur Zoé. Sa disgrâce en était même devenue bien plus complète. Personne, au Palais ou dans la Ville gardée de Dieu, ne prononçait



plus le nom de la vieille princesse qui végétait au fond de son monastère, si complètement oubliée même que Psellos a pu affirmer, avec quelque exagération, semble-t-il, que, lorsque Michel V prit à son tour le pouvoir, cet inculte parvenu ignorait jusqu'à l'existence de cette sœur de sa mère adoptive. En tout cas, Théodora était demeurée depuis tant de temps si peu gênante que personne ne s'en préoccupait plus. Elle était en outre déjà fort âgée.

Or cette princesse si totalement effacée n'en était pas moins, exactement au même titre que sa sœur, l'héritière légitime directe du glorieux sang des basileis de la glorieuse maison de Macédoine, la fille, elle aussi, de Constantin VIII, la nièce pareillement du grand Basile. Par cela même, toute vieille et chétive qu'elle pût paraître au fond de sa cellule du Petrion, elle représentait une force immense, le principe de la légitimité, à cette époque encore tout-puissant à Byzance. Depuis la mort déjà lointaine de Constantin VIII, un parti s'était plus ou moins secrètement formé autour d'elle, qui avait toujours persisté depuis, constitué par ses fidèles et les anciens familiers de son père et de son oncle le grand Basile. Les déplorables gouvernements qui avaient régné à Byzance, l'horreur des parvenus de Paphlagonie avaient très fort augmenté ce parti.



On conçoit aisément comment la bureaucratie constantinopolitaine, fidèle aux traditions du grand Basile, la noblesse de naissance aussi, et même la noblesse territoriale, avaient dès longtemps pris tacitement position dans le camp de la plus jeune des descendantes de la dynastie macédonienne, sans avoir eu jusqu'ici le moyen de le manifester. Aujourd'hui il se présentait, pour cette grande fraction de l'opinion publique quasi sommeillante, une occasion telle qu'il n'y en avait jamais eu.

Quand les chefs de l'émeute qui remplissait la grande Ville de son tumulte, ces chefs mystérieux qui comptaient bien faire tourner au profit de leurs plans secrets les convulsions de la fureur populaire, eurent donc vu la basilissa Zoé faire cause commune, sinon par inclination naturelle, du moins par nécessité, avec son proscripteur; quand ils purent craindre qu'elle ne fût forcée de se retourner contre ceux mêmes qui, depuis la veille, risquaient leur vie pour la replacer sur le trône, il leur vint soudain à l'esprit, par une heureuse inspiration, d'aller quérir dans sa solitude du Petrion la vieille Théodora, et de faire de son nom un nouveau cri de ralliement pour l'émeute en la proclamant basilissa aux côtés de sa sœur. Ne pouvant plus se servir de l'unique nom de Zoé, habilement monopolisé par Michel,



ils tentèrent de le remplacer par celui de Théodora, qui était comme elle de pur sang impérial.

Ce plan, si brusquement conçu, fut exécuté, avec un ordre singulier, une suite tout à fait étonnante au milieu d'un trouble public aussi universel. Un des familiers du défunt basileus Constantin VIII, le patrice Constantin Kabasilas, dont Psellos a, par prudence, négligé de nous dire le nom, que nous connaissons d'autre part, mais dont il fait le curieux portrait que voici : « un des anciens serviteurs du basileus Constantin, un étranger, homme de haute naissance, de maintien superbe et majestueux », se mit à la tête de la manifestation nouvelle, avec les anciens eunuques de son maître, une grande partie du Sénat et un immense concours populaire. On courut, dans le plus grand ordre, au monastère de Petrion dont on eut tôt fait de forcer la clôture. C'était vers le milieu de l'après-midi. Préalablement, on s'était précipité à Sainte-Sophie où le patriarche Alexis, de retour dans la capitale, officiait. Nous devons ce détail à Skylitzès. Il semble donc bien que ce prélat, qui haïssait le nouveau basileus et qui était fort dévoué à la basilissa, avait négligé d'obéir à l'injonction de Michel d'avoir à se retirer dans son monastère. Du récit de Skylitzès il résulte encore que le vieux pontife



aurait suivi la foule des émeutiers jusqu'au Petrion. Il ne pouvait, du reste, dans la terrible situation où il se trouvait, faire autre chose que se rallier à la cause des adversaires de son ennemi mortel le Calaphate. Il parut dans l'Église, au milieu de la foule tumultueuse, et lui annonça solennellement son intention de soutenir le parti de Zoé et de favoriser également l'élévation de Théodora. Skylitzès cite comme étant accourus de leur côté au couvent, où languissait celle-ci, tous les anciens eunuques de feu le basileus son père, puis encore le patrice Constantin Kabasilas et la presque totalité des sénateurs. Tous ces personnages étaient unanimes à vouloir proclamer la vieille princesse, non en opposition, mais aux côtés de sa sœur prisonnière aux mains du Calaphate. Ce n'était plus une simple émeute, c'était une révolution qui se préparait.

La première surprise de la vieille recluse, si subitement précipitée de l'infini silence du cloître au tumulte affreux de la rue, en ce jour de trouble, fut abominable. La pauvre femme épouvantée se refusa avec obstination à écouter les propositions des chefs du mouvement, de tous les vieux amis de son père et de sa dynastie. Sourde aux menaces comme aux prières, elle courut se réfugier dans le sanctuaire de la chapelle conventuelle; mais les chefs de la



révolte l'y poursuivirent et la saisirent de force. Quelques-uns, rendus furieux par sa résistance, tirant leurs armes, voulaient l'en frapper. Bref, sacrilège inouï, on la tira avec violence hors du saint lieu. Une fois dans la rue, on l'affubla du magnifique vêtement impérial, et, ainsi costumée, on la jeta en hâte sur un cheval. Ce fut dans cet équipage moitié tragique, moitié grotesque, que la vieille femme qui, le matin, avait dit ses prières dans la pauvre cellule où elle croyait bien finir ses jours, fit, encadrée par les rangs pressés d'une foule enthousiaste, une tumultueuse entrée sous le dôme splendide de Sainte-Sophie, où elle fut immédiatement entourée par le patriarche et les principaux chefs des émeutiers. C'était dans ce temple auguste, métropole de la religion orthodoxe, que ceux-ci avaient décidé de conduire d'abord la nouvelle et étrange souveraine qu'ils avaient choisie pour la couronner, la proclamer basilissa des Romains, et lui donner ainsi la consécration et la protection officielle de l'Église. Il faisait une obscurité profonde quand le cortège atteignit Sainte-Sophie, dans la soirée du lundi 19 au mardi 20 avril.

Ce fut, dans ce temple grandiose aux voûtes majestueuses, un délire de joie dynastique. La foule entière, tout le peuple de Constantinople, grands et petits, toutes les





Fig. 5. *Histoire de Skylitzès de la Bibliothèque Nationale de Madrid.*
Théodora est ramenée du Pétrion et revêtue de la pourpre.

(MILLET, Hautes Etudes, C. 1257.)



Fig. 6. *Histoire de Skylitzès de la Bibliothèque Nationale de Madrid.*
Michel V le Calaphate et son oncle sont traînés à travers l'Agora et aveuglés.

(MILLET, Hautes Etudes, C. 1258.)



classes confondues, semblant oublier qu'il y avait encore un basileus au Palais, acclamèrent Théodora et aussi sa sœur Zoé. Longtemps, sous les plafonds courbes à fonds d'or, retentirent les cris incessamment poussés par cette multitude : « Longue vie à Théodora, notre mère ! » On procéda au couronnement solennel devant tous les hauts dignitaires assemblés. On avait certainement placé la vieille Porphyrogénète ahurie sur l'ambon, pour qu'enveloppée de la robe à grands carreaux, solennellement couronnée du diadème par le patriarche, elle fût visible de tous ces milliers d'êtres humains dans cet édifice géant. Elle reçut ainsi l'hommage de tous les dignitaires prosternés à ses pieds. Quel peintre pourrait reproduire ces spectacles inouïs, cette plèbe byzantine enthousiasmée, tous ces hommes armés, ces prêtres en grand costume encombrant de leur foule ces espaces étincelants de mille feux, cette vieille princesse en vêtements éclatants, effarée, point de mire de tous les yeux, ces acclamations pareilles au tonnerre qui la saluent incessamment ?

Le Calaphate fut déclaré usurpateur et par conséquent déchu. Tous ses partisans furent révoqués de leurs charges, et le sort de l'infortuné fut ainsi décidé. Théodora et cette multitude immense passèrent tout le



reste de la nuit dans le temple de la Souveraine Sagesse.

Tandis qu'une partie de la foule faisait ainsi cortège à Théodora, le reste des émeutiers continuait à donner furieusement assaut au Palais Sacré défendu avec la rage du désespoir. Du haut du Kathisma, d'où tant de fois ses prédécesseurs avaient donné le signal des jeux ou fièrement bravé l'émeute, en face de ces milliers de révoltés couvrant la vaste enceinte, assourdissant de leurs vociférations incessantes les oiseaux du ciel, le Calaphate, escorté du nobilissime et de tous les siens, pâle, hagard, s'attendant à chaque instant à être massacré, poussant en avant la vieille Zoé docile, la désignait désespérément aux assaillants qui lui répondaient par des huées. Vainement s'efforçait-il de les haranguer. Vainement leur criait-il que la basilissa Zoé était déjà restaurée sur son trône, et qu'il serait répondu favorablement à toutes les demandes populaires. Il ne parvenait pas à obtenir une seconde de silence. Tous d'en bas lui hurlaient les pires injures, lui jetant une grêle de pierres, tirant sur lui à coups de flèches.

Encore une fois, il était trop tard ! La foule, comme tombée en démence, coupant incessamment la voix désespérée du prince, se refuse à l'écouter et l'insulte outrageusement. Depuis longtemps la nuit était venue. A ce



moment, on vient précipitamment annoncer au Calaphate le couronnement de Théodora et la marche sur le Palais d'une partie des émeutiers de Sainte-Sophie, qui accourent chercher Zoé pour la placer sur le trône dans l'Église à côté de sa sœur. Alors l'infortuné, comprenant enfin que tout est perdu, abandonné par ses fameux guerriers Væ-rings ou russes, ne songe plus qu'à sauver ses jours. Il fait apprêter un navire de la flotte impériale pour gagner par la voie de la mer, qui lui est encore ouverte, le célèbre couvent de Stoudion dans l'angle sud-ouest de la Ville. Il veut y abdiquer, puis s'y faire moine, et compte échapper ainsi au sort qui le menace. Mais le nobilissime, plus intrépide, ne le permet point encore. « Il faut vaincre avec courage, s'écrie-t-il, ou périr glorieusement en basileus. » Cet avis ayant momentanément prévalu, tout ce qui se trouvait, par le hasard de ces terribles circonstances, enfermé dans le Palais assiégé, tout, jusqu'aux derniers valets, est armé, et le nobilissime, conservant tout son sang-froid, appelant autour de lui toute cette foule disparate, la dispose à nouveau aux points les plus menacés. Il s'apprête à résister jusqu'à la dernière extrémité avec toute son énergie. C'est vraiment l'effort suprême ! A cet instant précis, coïncidence bizarre, on signale l'arrivée par mer au Palais du fameux



stratigos Katakalon Kekauménos, le glorieux défenseur de Messine, apportant lui-même au basileus la nouvelle du grand succès qu'il vient de remporter sous les murs de cette ville sur les Sarrasins de Sicile. Cette heureuse circonstance encourage quelque peu l'empereur défaillant.

La nuit se passa dans ces transes, dans ces luttes horribles. Cependant la fin de ce drame étrange approchait rapidement. L'aube du mardi 20 se leva sur ces milliers de combattants. Les émeutiers qui entourent le Palais sont à ce moment divisés en trois groupes principaux pour l'assaillir des trois seuls côtés où on pouvait l'aborder. Les uns font assaut du côté de l'Hippodrome. Les autres attaquent le forum Augustéon où se trouvaient la porte de la Chalcé et à sa suite le Triklinion ou caserne des Excubiteurs. Le troisième groupe enfin, du côté de la vieille ville, assiège le « Tzykanisterion » ou Carrousel spécial pour les exercices équestres des basileis, établi par l'empereur Basile I^{er}, au IX^e siècle. Constantin oppose de même à ces agresseurs trois groupes principaux de défenseurs. Partout la lutte se rallume plus ardente, plus furieuse. Les partisans du basileus se défendent en désespérés. Le carnage est immense, surtout parmi les assaillants, car cette foule urbaine combat presque nue et sans armes, luttant à coups de pierres et d'autres



matériaux de cette sorte contre des soldats couverts de mailles et supérieurement équipés. On dit que, dans ce seul jour, qui fut le mardi 20, environ trois mille hommes de la plèbe constantinopolitaine périrent. Enfin, après des heures de massacre, après toute une journée et toute une nuit de lutte horrible, le succès, vers la fin de la nuit du mardi au mercredi, demeura au plus grand nombre. Les émeutiers vinrent à bout des défenseurs du Palais. Nous n'avons guère de détails sur cet effroyable envahissement de cette magnifique et séculaire demeure des basileis. Ce dut être le plus affreux pillage, rendu plus dramatique encore par l'heure si matinale. On se battait certainement torches en mains. Skylitzès dit seulement que, forçant les portes du Palais, la foule des assaillants se précipita dans le « Sekreton », brisant et détruisant tous les objets précieux qui s'y trouvaient conservés, s'emparant en outre de sommes énormes en numéraire, détruisant du même coup tous les registres des impositions publiques. Toutes ces bêtes fauves n'avaient qu'une pensée : se saisir du basileus exécré pour le massacrer. Lui, lorsqu'il s'était senti perdu, avait eu encore le temps, après avoir changé de vêtements pour ne pas être reconnu, de courir au petit port du Palais sur la mer de Marmara. Là, il s'était, à l'aube naissante, jeté



avec le nobilissime et quelques familiers dans le dromon ou galère impériale qui avait immédiatement pris le large. Il laissait derrière lui Zoé, qui fut aussitôt retrouvée par la foule des émeutiers et portée en triomphe par eux. Durant ce temps, le bâtiment qui portait le fugitif cinglait en hâte le long de la rive de l'immense cité jusqu'en face du monastère de Stoudion, l'immense couvent dont l'emplacement est aujourd'hui encore marqué par la mosquée de l'Écuyer. Mettant pied à terre précipitamment en ce point écarté de la Ville, où l'émeute n'était pas encore maîtresse, l'oncle et le neveu coururent au monastère. Après s'être fait raser la chevelure, ils prirent aussitôt l'un et l'autre l'habit religieux. Puis ils attendirent avec une indicible angoisse la suite des événements. C'était le mercredi 21 avril, de grand matin.

« Ainsi, dit Skylitzès, cette lutte terrible inaugurée à la deuxième heure du deuxième jour de la semaine qui suit celle de Pâques, le lundi 19 avril par conséquent, finit dans la nuit du troisième au quatrième, du mardi 20 au mercredi 21. » L'Empire se trouvait maintenant avoir deux basilissæ : Zoé au Palais, Théodora à la Grande Église. Théodora était la véritable maîtresse de la situation, puisque son parti avait forcé le Calaphate à fuir et réussi à délivrer



Zoé. Celle-ci, aussitôt redevenue impératrice, conservant son ancienne jalousie, voulait mettre de côté sa sœur si fâcheusement extraite de son couvent, mais elle se trompait étrangement en ne se rendant pas compte qu'elle n'était redevenue souveraine que par la grâce de cette sœur. La multitude, prise soudain de passion pour cette vieille fille si longtemps oubliée, ne permit point à la basilissa d'agir comme elle le désirait, et l'obligea à prendre vraiment Théodora pour collègue. On courut chercher celle-ci à Sainte-Sophie où elle était demeurée depuis son couronnement, gardée par une portion de la foule, et on l'amena en triomphe au Palais, probablement toujours sur son cheval. Le Sénat fut convoqué en hâte, ce Sénat imbécile, qui, si peu de jours auparavant, avait, sur l'ordre de Michel, décrété la déposition de Zoé. Celle-ci, redevenue maîtresse de l'Empire, harangua d'abord les sénateurs, puis, escaladant une tribune élevée, probablement celle du Kathisma, elle harangua de même la foule qui l'acclamait incessamment.

« La basilissa, s'écrie Skylitzès, remercia le peuple, comme il était juste, pour l'intérêt si affectueux que celui-ci lui avait porté! » Comme nous allons voir qu'elle ne put sauver le Calaphate, et dut sur ce point céder à Théodora, elle n'en conçut qu'une haine double contre sa sœur et fit



d'incroyables efforts pour la tenir loin du pouvoir. Mais l'attitude du Sénat, surtout celle du peuple, lui ouvrit les yeux, ainsi qu'à ses très sages conseillers. Un règne de Théodora sans Zoé était à ce moment possible, mais pas l'inverse. Zoé fut donc forcée d'accepter la réconciliation, du moins apparente, avec sa sœur.

Revenons au déplorable Michel V et à son oncle, le nobilissime. Vêtus de la robe de bure, la tête rasée, afin de bien affirmer leur intention de se faire moines pour le reste de leurs jours, les deux infortunés espéraient attendrir ainsi le lion populaire. Hélas! ils n'apprirent que trop vite que la foule, loin de vouloir les épargner, les poursuivait avec plus d'ardeur que jamais et que, le lieu de leur retraite ayant été tôt découvert, elle les y cherchait pour les tuer, n'ayant plus que cette idée en tête. Dans leur désespoir, terrifiés par la crainte d'une mort cruelle, ils se jetèrent alors dans la grande église du couvent qui était dédiée au Précurseur. Comme ils attendaient, de minute en minute, l'arrivée de leurs bourreaux, ils embrassèrent avec ferveur la balustrade de l'autel, lieu de refuge très saint, inviolable. Les malheureux, persuadés que la foule n'oserait commettre le sacrilège de les en arracher, se cramponnaient désespérément à ce dernier abri.



« Dès que la nouvelle de la fuite du basileus, dit Psellos, se fut répandue dans la Ville, la foule prodigieuse qui encombrait les rues et qui tremblait encore de la terreur d'un revirement dans la lutte sanglante aux alentours du Palais, éclata en manifestations de joie folle. La terreur fit place à l'enthousiasme. Les uns couraient dans les temples, dédiant des actions de grâces à Dieu qui venait de leur donner le salut; les autres acclamaient la nouvelle augusta Théodora; tous dansaient, chantant par les rues, improvisant des chants de circonstance. Mais la plupart, je l'ai dit, n'avaient pour le moment qu'une pensée, retrouver le misérable Michel et se repaître de son supplice. Tous, uniformément, couraient dans la direction du lointain couvent du Stoudion, ne parlant que d'égorger le malheureux après mille outrages, de couper son corps en morceaux. L'empressement était tel que ceux mêmes qui entouraient les impératrices firent comme les autres. On laissa toutefois aux princesses une garde nombreuse pour les protéger! » — Heureusement pour nous, car cette curiosité nous a valu le récit dramatique de ces scènes affreuses par un témoin oculaire, heureusement, dis-je, Psellos fut du nombre de ceux qui désirèrent à tout prix assister au drame qui allait se passer au Stoudion. Son récit est véritablement tragique.



« Je m'attachai, dit-il, aux pas d'un de mes amis, officier très illustre de la garde impériale, auquel je m'étais associé depuis toutes ces péripéties pour l'aider de mes conseils. Nous courûmes au galop de nos chevaux jusqu'à l'église du Stoudion que nous trouvâmes entourée d'une foule immense d'émeutiers en armes qui assaillaient de toutes parts le saint édifice pour le démolir dans leur rage folle. Nous eûmes une peine infinie à nous frayer un chemin pour y pénétrer, car une autre foule plus nombreuse, plus enragée, d'aspect plus terrible encore, y était déjà assemblée. Tous ces gens, roulant des yeux furibonds, vomissaient au milieu d'un vacarme effroyable les injures et les menaces les plus abominables contre les malheureux réfugiés.

« Je n'avais pas pris parti jusque-là bien vivement. Cependant je n'étais pas insensible aux infortunes de la basilissa et j'étais assez violemment irrité contre le basileus à cause de sa conduite abominable envers sa bienfaitrice. Mais quand, après avoir, avec toute la peine imaginable, fendu cette foule compacte, j'arrivai à l'autel et que j'eus aperçu les deux malheureux, le basileus à genoux, tenant embrassée la sainte Table de l'autel, le nobilissime debout, à sa gauche, tous deux méconnaissables dans leurs vêtements sordides, tant la confusion et



l'épouvante de la mort altéraient leurs traits, toute ma colère s'évanouit avec la rapidité de l'éclair. Comme frappé de la foudre, je demeurai stupide et muet devant une si complète et si soudaine catastrophe. Je me mis à maudire la vie qui peut nous faire commettre des actes aussi insensés. Un flot de larmes me monta aux yeux. Touché de compassion pour une si affreuse infortune, je me mis à sangloter et à gémir.

« Cependant la foule hurlante pressait de plus en plus les deux victimes, et toutes ces bêtes fauves menaçaient de les mettre en pièces. Et moi, je me trouvais debout au côté droit de l'autel, versant des larmes. Alors les deux malheureux agonisants, m'apercevant, me reconnurent. Voyant que je ne les injuriais pas comme les autres, mais que la pitié m'arrachait des pleurs, saisissant mon regard, ils se précipitèrent de mon côté comme pour se mettre sous ma protection. Une conversation haletante, étrange et dramatique, s'établit hâtivement entre nous. Je commençai par blâmer doucement le nobilissime de s'être joint au basileus pour maltraiter la basilissa. Puis, m'adressant à ce dernier, je lui demandai ce qu'il avait à reprocher à sa mère et sa souveraine pour avoir osé méditer contre elle un tel forfait. Tous deux tentèrent de s'excuser. Le



nobilissime me jurait qu'il n'avait ni aidé, ni encouragé en rien son neveu. Il affirmait même que, s'il eût essayé de se mettre en travers des projets de celui-ci, il lui en aurait coûté les pires infortunes, « car, ajouta-t-il, en désignant du « doigt le basileus misérablement affaissé, celui-là est à tel « point entêté dans ce qu'il veut faire, qu'il n'y a aucun « moyen de l'en empêcher. Certes, je l'eusse tenté si c'eût « été possible, et moi et les miens nous ne serions pas ainsi « abîmés dans l'angoisse de la mort. » Quant au basileus, baissant la tête, pleurant et gémissant, il ne dit que ces seules paroles : « Non, Dieu n'est pas injuste ! Je subis la juste « peine de mes crimes. » En même temps, il saisissait plus étroitement la Table sainte. Tous deux expiraient littéralement de terreur. Quant à moi, j'espérais encore que les choses en resteraient là, et je contempiais curieusement cette scène lugubre, philosophant en moi-même sur cette succession inouïe de catastrophes. Hélas ! je n'en étais encore qu'au prélude de la tragédie. »

Ce tumulte abominable durait depuis des heures, et la journée était presque écoulée. La foule en démence entourait toujours les deux fugitifs en les insultant et les pressant. Un respect superstitieux l'empêchait seul de les arracher à ce refuge très saint, infiniment vénéré. Mais



elle montait la garde pour prévenir leur fuite et s'assurer qu'ils finiraient bien par périr. Comme le jour baissait, on vit enfin arriver un haut fonctionnaire dépêché par la basilissa Théodora, avec ordre d'emmener les princes. Avec ce personnage, accourait une foule nouvelle, mélange confus de soldats et d'hommes du peuple.

Skylitzès nous fournit quelques détails, qu'on ne trouve point dans Psellos, sur la scène qui s'était passée au Palais et qui avait motivé l'envoi de ce haut fonctionnaire, dont il nous donne le nom. Psellos nous l'avait au contraire caché, gardant cette même prudente réserve pour tous les hommes en vue dont il raconte les actions.

Après que la basilissa Zoé eut remercié la foule, elle lui avait demandé ce qu'elle devait faire du basileus. Tous alors, d'une seule voix, avaient crié : « Mets à mort le scélérat, ô notre souveraine, fais-le tuer ! Qu'on l'emporte ! Qu'on le mette en croix ! Qu'on lui crève les yeux ! » La bonne Zoé, outre son horreur naturelle pour les supplices, avait encore le cœur plein de compassion pour le misérable qui l'avait si indignement traitée. Elle hésitait à obéir au peuple. Mais elle n'était plus seule à commander. Théodora, qui, sous la feinte douceur, probablement commandée par la prudence, avec laquelle elle



avait semblé accepter sa longue et cruelle disgrâce, cachait une rancune concentrée, incapable de maîtriser ses sentiments, ordonna au nouveau préfet de la Ville, Kamparos, qui venait de succéder à l'infortuné Anastase, de se rendre en hâte au couvent du Stoudion, d'en arracher par ruse les deux réfugiés, et de leur faire crever les yeux. C'était là le messenger funèbre dont parle Psellos, qui était arrivé au Stoudion dès la tombée de la nuit. La restauration possible du Calaphate par la longanimité de Zoé était, pour Théodora et son parti, un péril tel qu'il fallait à tout prix en finir avec ce criminel. On sait combien à Byzance on avait de faible pour ce supplice affreux de la perte de la vue par perforation, brûlement ou arrachement. Il ne tuait pas, donc il ne mettait pas celui qui avait ordonné le crime en danger de perdre son âme, mais il arrivait à un but identique en paralysant du coup la victime qui devenait un corps sans âme et sans vie. Il n'y avait pas d'exemple, dans la sanglante histoire de l'Empire d'Orient, qu'un homme, même de premier ordre, diminué par un tel supplice, fût jamais parvenu à jouer de nouveau un rôle quelconque.

Kampanaros, se dirigeant vers l'autel à travers les rangs pressés des spectateurs, commanda violemment aux



deux réfugiés de sortir. Voyant la foule plus acharnée que jamais, épouvantés aussi par le ton de menace du préfet, ils refusèrent de se lever, embrassant avec plus de force les colonnes qui soutenaient l'autel. Alors Kampanaros, modifiant son attitude, leur parla avec une feinte douceur, jurant par les plus saints serments qu'il ne leur serait fait aucun mal s'ils consentaient à obéir. Eux, pendant ce discours, demeuraient inertes, se répétant sans doute que, s'il fallait subir la mort, mieux valait périr au pied de l'autel que d'être massacrés dans la rue.

Kampanaros, désespérant de réussir, même par la douceur, se résigna à violer le saint lieu. Sur son ordre, on empoigna Michel et le nobilissime qui poussaient des cris affreux. Cramponnés à l'autel, ils invoquaient douloureusement les saintes Icones, les prenant à témoin de cette impiété. Le spectacle était si poignant que la plupart des assistants commençaient à se sentir émus de pitié. On se disputait violemment dans l'église. Beaucoup cherchaient à obtenir de Kampanaros la promesse qu'on ne tuerait point les malheureux. Ceux qui les entraînaient, ayant promis tout ce qu'on voulait, pourvu qu'on les laissât faire, eurent finalement gain de cause. On tira par les pieds jusque sur la place devant l'église le basileus et le nobilissime. Ils y



furent accueillis par des vociférations infinies. On les tournait en dérision. On chantait des chants de circonstance, on dansait, on riait autour d'eux. Puis on les jeta chacun sur une misérable mule et on les transporta en cet équipage, à travers les lazzis de cette multitude, au-dessus du couvent de Périblepte, « dans l'endroit appelé Sigma ». C'était un portique du grand Palais Sacré. Sur la route, on rencontra le bourreau envoyé pour leur crever les yeux.

Il fallait se hâter. « Ceux, en effet, dit Psellos, qui étaient du parti de Théodora, connaissaient le caractère terriblement jaloux de Zoé. Ils savaient qu'elle aimerait mieux partager le trône avec un valet d'écurie qu'avec sa sœur. » Bref, ils redoutaient, je l'ai dit, un retour imprévu et que, par la volonté de la vieille basilissa, Michel ne parvînt à remonter sur le trône. A tout prix, il fallait en finir avec celui-ci. On décida de passer outre aux protestations d'une partie de la foule, mais, par un sentiment de pitié, on convint de s'en tenir aux ordres de Théodora, de ne point tuer les deux princes, et seulement de leur crever les yeux.

Une fois les victimes amenées sur la place du Sigma, on fit aiguïser les fers. « Quand l'oncle et le neveu virent



qu'il n'y avait plus d'espoir, dit Psellos, une partie du public étant contre eux, les autres laissant faire, ils pensèrent rendre l'âme de peur, demeurant sans voix. Un sénateur qui se trouvait parmi les spectateurs s'efforça par de bonnes paroles de leur rendre quelque courage. » Psellos, qui avait suivi le tumultueux cortège, assista à la fin du drame. Le basileus eut une attitude infiniment piteuse, gémissant, se lamentant, invoquant tous ceux qui l'approchaient, suppliant humblement Dieu de ses mains jointes, les étendant vers toutes les églises, vers tout ce qu'il apercevait. Skylitzès dit qu'il supplia lâchement qu'on aveuglât d'abord son oncle qui, suivant lui, était le seul vrai coupable. Le nobilissime, au contraire, après avoir, lui aussi, montré quelque pusillanimité, quand il vit qu'il n'y avait plus de salut à espérer, se ressaisit tout à fait. Étant d'âme autrement virile que son neveu, il sembla prendre soudain bravement son parti de l'horrible sort qui l'attendait. A l'approche des bourreaux il s'offrit de lui-même. Comme la foule, avide de contempler son supplice, l'étouffait presque, ne laissant aucun espace libre, il s'adressa d'une voix ferme à l'officier qui commandait : « Fais donc reculer tout ce monde, lui dit-il, et tu verras avec quel courage je saurai subir mon sort. » Puis,



comme on allait lui lier les mains, il s'y refusa, disant au bourreau : « Si je bouge, tu seras libre de m'attacher au poteau. » Puis il s'étendit de lui-même tout de son long, sans pâlir, sans un cri ni un gémissement, immobile comme un mort. On lui arracha les deux yeux, durant que Michel, haletant d'angoisse, battait l'air de ses mains, déchirant son visage, se lamentant à haute voix, emplissant l'air de ses cris. Quand l'horrible mutilation fut achevée, le nobilissime, se levant de terre sans l'aide de personne, montrant à tous ses orbites vides ruisselantes de sang, soutenu par quelques fidèles, s'entretint avec eux dans un calme si surprenant, un courage tellement surhumain, qu'il semblait indifférent. Puis ce fut le tour du basileus. Celui-ci montrait un tel désespoir, il adressait au ciel des prières si désolées que le bourreau, craignant qu'il ne se débattît, dut le lier fortement. Puis tout fut accompli.

Le supplice du basileus Michel V, dit le Calaphate, marqua la fin de son règne si bref, en même temps que celle de cette terrible sédition. Les émeutiers, calmés du coup par cette exécution, coururent rejoindre Théodora. Peut-être la vieille femme était-elle encore à ce moment à Sainte-Sophie, comme l'affirme Psellos, durant que



Zoé n'avait, elle, pas quitté le Palais, depuis la fuite précipitée du Calaphate. Pour en finir avec ce misérable supplicé, disons seulement que, suivant le récit de Skylitzès, lui et son oncle furent déportés chacun dans un monastère différent. Lui fut enfermé à celui d'Eleimôn. Le chroniqueur ne nous dit pas quel fut le lieu d'exil du nobilissime.

La chute du Calaphate avait eu lieu dans la journée du 21 avril 1042. Son court règne n'avait duré que quatre mois et onze jours. A ce moment le roi capétien Henri I^{er} régnait en France.



LE TOMBEAU
D'UNE
IMPÉRATRICE BYZANTINE

A VALENCE EN ESPAGNE¹

Dans le courant de l'automne de l'année 1897, au cours d'un voyage en Espagne, j'entrai un jour, au coucher du soleil, dans la sombre et modeste petite église de Saint-Jean-de-l'Hôpital à Valence. La première chapelle de gauche est consacrée à sainte Barbe. La vierge de Nicomédie, mise à mort par son propre père, suivant la tradition, et devenue si célèbre depuis comme patronne des canonniers, y possède un somptueux monument dans le mauvais goût de la fin du xvii^e siècle. Une très ancienne confrérie de cette sainte est installée dans cette chapelle. Sur une des parois, à une assez grande hauteur, je distinguai

¹ Réédition, avec notes et quelques additions, d'un article paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1902.



une humble petite châsse ou urne en bois grossièrement travaillé et peint, du xvii^e ou du xviii^e siècle, fixée contre la muraille. Sur cette châsse, je lus avec difficulté, à cause de l'obscurité du lieu, cette épitaphe peinte en deux lignes : *Aqui Yaçe D^a Costãça Augusta Emperatriz de Grecia*, ce qui signifie : *Ci-gît Madame Constance, auguste impératrice de Grèce* (fig. 1). Cette inscription mystérieuse piqua ma curiosité de byzantiniste passionné ! Comment une « impératrice de Grèce », par conséquent une « basilissa byzantine », était-elle venue vivre et mourir en cette lointaine cité d'Espagne, aux rives parfumées du golfe de Valence ? D'autres préoccupations m'empêchèrent de donner suite à mes recherches. L'an dernier toutefois, j'eus l'occasion d'entretenir de cette urne mélancolique M^{me} la Duchesse d'Albe qui est, on le sait, une des plus érudites personnes d'Espagne, infiniment éprise de l'histoire de son pays natal. Trois semaines ne s'étaient pas écoulées que je recevais de la main de la duchesse tout un dossier contenant des notes en grand nombre et des photographies qui ont soudainement éclairé pour moi cette question demeurée jusque-là obscure. J'adresse à M^{me} la Duchesse d'Albe l'expression de ma vive gratitude.

Voici le très peu que l'on sait de l'histoire de la prin-



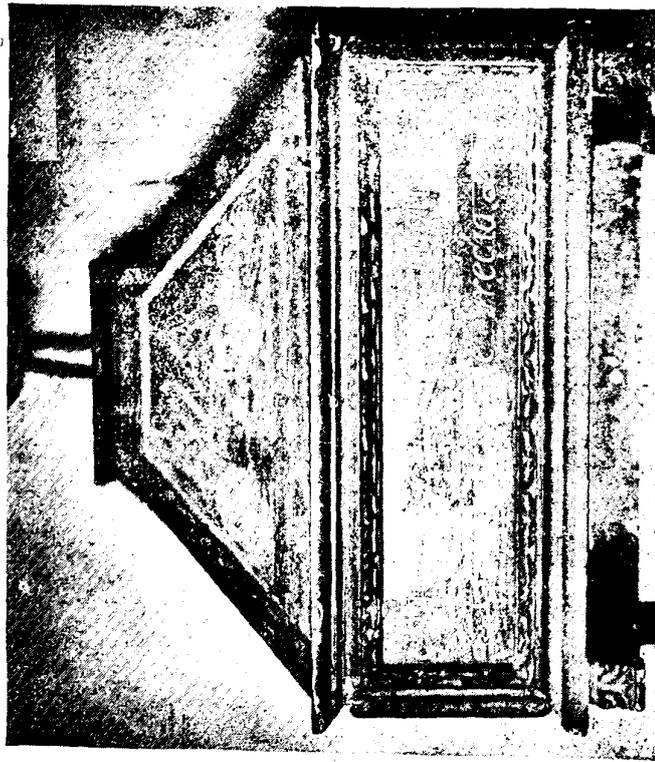


FIG. 1. VALENCE. *Eglise de Saint-Jean-de-l'Hôpital, chapelle de Sainte-Barbe.* — Châsse de l'impératrice Constance.

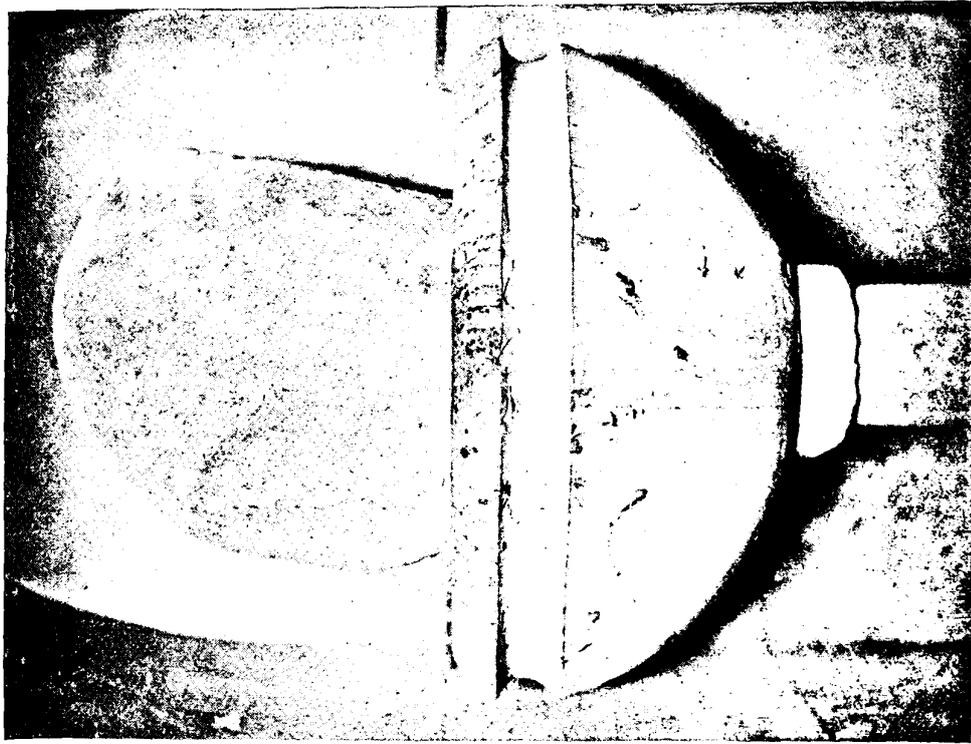


FIG. 3. VALENCE. *Eglise de Saint-Jean-de-l'Hôpital, chapelle de Sainte-Barbe.* — Bénitier contenant un fragment du roc d'où avait jailli l'eau pour le baptême de sainte Barbe, à Nicomédie.



cesse lointaine dont la chapelle de Sainte-Barbe dans l'église de Saint-Jean de Valence renferme aujourd'hui les restes :

Jean III Dukas Vatatzès, le fameux « Vatace » des historiens francs contemporains de l'Empire latin de Constantinople, second basileus byzantin à Nicée, l'adversaire le plus opiniâtre de l'empereur latin de Constantinople Baudouin II et du vieux régent Jean de Brienne, l'ennemi acharné de l'Église romaine et de tous les Francs, monté sur le trône en l'an 1222, avait perdu, en l'an 1241, sa première femme Irène, la fille aînée de Théodore Lascaris, son prédécesseur sur le trône impérial de Nicée. Il avait amèrement pleuré cette sainte impératrice, une des plus distinguées parmi la longue série des princesses byzantines¹. Puis ce grand souverain, ayant désiré se remarier « pour fuir la solitude », avait sollicité et obtenu en 1244², alors qu'il était âgé déjà d'environ cinquante ans, la main de la jeune princesse Constance, fille naturelle, plus tard reconnue, de son grand allié, l'empereur allemand Frédéric II

¹ Voir LEBEAU, *Histoire du Bas-Empire*, nouv. éd., t. XVII, p. 395.

² C'est la date donnée par Matthieu Paris. Les Byzantins Georges Acropolite et Pachymère donnent celle de 1241. Voir DEL GIUDICE, *la Famiglia di re Manfredi* (*Archivio storico per le provincie napolitane*, t. III, 1878, p. 3; t. IV, 1879, p. 35 et 291; t. V, 1880, p. 21, 262 et 470), 1^{er} art., p. 27, note 1. — Voir Nicéphore GRÉGORAS, éd. Bonn, t. I, p. 45.



de Hohenstaufen, et d'une noble Piémontaise, Bianca Lancia, une des sœurs par conséquent du non moins fameux Manfred ou Mainfroy qui devait plus tard monter sur le trône de Sicile, sœur aussi, mais de père seulement, du poétique et lamentable Enzo¹.

C'est cette princesse infortunée dont les ossements sont conservés à Valence où elle vint mourir, je vais raconter brièvement à la suite de quelles tragiques vicissitudes.

A l'époque de ses fiançailles avec l'illustre basileus de Nicée, la fille de l'empereur Frédéric, qui, de même que tous les autres rejetons du grand César germanique, devait, elle aussi, subir la terrible fatalité attachée à son nom, était très jeune encore, une enfant de onze ou douze ans. Tous les chroniqueurs occidentaux la nomment Constance, Constanza, Constantia, tandis que tous les chroniqueurs byzantins, au contraire, la nomment Anne. C'est certainement là le nom nouveau qu'elle reçut au moment de son entrée dans le giron de l'Église grecque à l'occasion de son mariage

¹ Frédéric aurait régularisé son union avec Bianca vers la fin de sa vie. Celle-ci serait alors devenue sa cinquième épouse régulière. Voir A. MILIARAKI, *Histoire de l'Empire de Nicée* (en grec), p. 358, note 2. Deux autres filles de Frédéric II et de Bianca Lancia épousèrent, l'une le comte Riccardo de Caserte, l'autre le comte d'Acerra, Thomas d'Aquino.



à Nicée, et parce que « Vatace » ne voulut pas qu'elle conservât un nom de désinence toute latine, qui n'était porté par aucune sainte de l'Église orthodoxe¹. Nous ignorons tout des premières années de cette princesse. Nous ne savons rien ni des négociations et des formalités qui précédèrent son mariage, ni de son long et pénible voyage d'Italie, probablement de Brindisi à Nicée, sauf que, en raison de sa grande jeunesse, son impérial père, en composant sa petite cour, plaça auprès d'elle, pour instruire et guider son inexpérience, une jeune dame italienne désignée sous le nom de « Marchesina² », dont les agréments de l'esprit, surtout l'éclatante beauté, avaient le tort d'effacer entièrement les qualités plus modestes de la petite princesse confiée à ses soins.

C'était afin de s'assurer l'alliance du grand « Vatace » pour ses projets ambitieux, que l'empereur Frédéric avait donné son consentement à cette union impie de sa fille avec un prince hérétique, adversaire acharné de Rome et

¹ Constance était certainement le véritable nom de cette princesse. Voir MILIARAKI, *op. cit.*, p. 359. Georges Acropolite, Pachymère et Nicéphore Grégoras la nomment Anne. « Ils sont suivis en ceci, dit Del Giudice (1^{er} art., p. 27, note 1), par Guillaume de Nangis et Matthieu Paris. »

² *Μαρχεζύνη* pour les chroniqueurs byzantins.



des Latins de Constantinople. Cette alliance pouvait lui être fort utile pour les plans grandioses qu'il nourrissait incessamment du côté de l'Orient en son âme inquiète. Puis surtout, en agissant de la sorte, il favorisait ouvertement les Grecs contre la papauté, son ennemi mortel. Le pape Innocent IV, contre lequel il soutenait une lutte violente et qui l'avait tout récemment excommunié à nouveau, se refusa de considérer le mariage de la catholique princesse avec « Vatace l'hérétique » comme légitime¹.

Certainement le haut clergé orthodoxe de l'Empire de Nicée ne vit pas cette union d'un œil plus favorable. Mais ni le pape, ni le clergé grec ne furent en état de s'opposer à l'exécution de la volonté impériale. Ce fut là un nouveau et formidable grief du souverain pontife contre

¹ Barth. de NEOCASTRO, *apud* MURATORI, *Script.*, t. XIII, p. 1015. Ce chroniqueur, qui se trompe du reste sur le nom du basileus épousé par la princesse Constance, dit que le pape déclara ce mariage illégitime *eo quod durante praecedente matrimonio sibi eam post partus habitos copulavit*. Il y a là une erreur manifeste, puisque « Vatace » était veuf depuis trois ans lorsqu'il épousa la fille de Frédéric. Nicéphore Grégoras ne nomme pas le père de la princesse Anne, mais seulement son frère, le roi Manfred de Sicile. Georges Acropolite ne nomme ni l'un ni l'autre; même cet auteur ne mentionne ce mariage que tout à fait en passant (p. 110), à propos du récit qu'il fait des amours de « Vatace » et de Marchesina. — Voir encore Matthieu Paris, t. V, p. 408.



cent et plus, composés par ce haut fonctionnaire à l'occasion des noces du basileus Jean Dukas Vatatzès avec la fille de l'empereur Frédéric, constituent par leur facture une exception remarquable dans la longue et monotone série des poèmes de circonstance de l'époque byzantine. » Ces vers bizarres, qui, du reste, par leur signification ne se distinguent guère de la banalité ordinaire de ce genre de production, se trouvent conservés dans un manuscrit de la Bibliothèque Laurentienne à Florence, provenant probablement de Nicée¹. Formées chacune de quatre doubles vers politiques, ces piécettes sont désignées dans

¹ *Cod. Laur., Conv. soppr.*, n. 627, fol. 20 r° et 20 v°. Les vers, au nombre de cent dix, sont intitulés ainsi :

Τοῦ λογιότατου χαρτοφύλακος κυροῦ Νικολάου τοῦ Εἰρηνικοῦ τετράστιχα εἰς τὸν ἀρραβῶνα τῶν εὐσεβεστάτων καὶ ἐκ θεοῦ ἐστεμμένων μεγάλων βασιλέων Ἰωάννου τοῦ Δούκα καὶ Ἄννης τῆς εὐγενεστάτης ἀγούστης, ἄνευ τῶν δύο πρώτων στίχων τοῦ καταλέγματος οἷς καὶ τὰ τέλη ὁμοιοι.

Voici les huit premiers vers, dont je dois la copie à l'aimable obligeance de M. le bibliothécaire E. Rostagni :

Εἰς εὐφυῆ κυπάριττον, κιττός συνανατρέχει,
 ἢ βασιλῆς κυπάριττος, κιττός ὁ βασιλεύς μου,
 ὁ παραδείσου κοσμικοῦ μέσον ὠραίως θάλλων,
 καὶ πάντα θέων καὶ κυκλῶν ἐν εὐλιγύστοις δράμοις,
 καὶ συλλαμβάνων εὐφυῶς καὶ στρέφων καὶ συμπλέκων,
 ἔθνος καὶ χώρας καὶ φυλάς καὶ πόλεις ὡς δένδρον.
 Εἰς εὐφυῆ κυπάριττον, κιττός συνανατρέχει,
 ἢ βασιλῆς κυπάριττος, κιττός ὁ βασιλεύς μου.



le titre du document original par le simple nom de *Tetrasticha*¹.

Le jeune âge de la petite princesse avait été cause, je l'ai dit, que son père lui donna pour l'accompagner dans son voyage une suite féminine nombreuse. Parmi ces dames italiennes, une seule est désignée nominativement par les chroniqueurs grecs avec le titre de « gouvernante ». C'est « la Marchesina » dont j'ai déjà parlé. C'était bien probablement quelque marquise italienne dont les Grecs confondirent le titre avec le nom².

La Marchesina, au dire de tous les chroniqueurs, était d'une grande beauté. Son regard provocant brillait d'un éclat sans pareil. Presque incontinent cette aventure arriva

¹ *Man hat also, dit M. KRUMBACHER, die politischen Verse schon früh als Disticha gezählt und gedichtet, ein Umstand der nachher die Einführung des Paarreimes ungemein begünstigen musste. Das Auffaellige an den Gedichten ist jedoch nicht das Metrum, sondern der durchaus an die Braut- und Hochzeitstragödien der neugriechischen Volkspoesie anklingende Ton der Darstellung. Es ist mir zweifellos, dass Irenikos seine Anregung direkt aus der damaligen Volkspoesie geholt hat, obschon er sich der üblichen Schriftsprache bedient. Diese Tetrastichen verdienten daher am ersten aus der grossen Masse unedierter Gelegenheitsgedichte an die Oeffentlichkeit gezogen zu werden.*

² D'après les écrits de Nicéphore Blemmydès dont je parlerai plus loin, il semblerait que la Marchesina se soit appelée en réalité « Fricca » ou « Frigga ».



que «Vatace», bien que déjà quinquagénaire, reçut le coup de foudre à la vue de l'Italienne capiteuse. Oubliant aussitôt sa trop jeune et niaise petite épouse, il ne songea plus qu'à la Marchesina qui devint de suite sa maîtresse. Le scandale fut affreux, au grand désespoir de tous les gens de bien. Le vieil empereur amoureux, «rendu comme fou, dit Nicéphore Grégoras, par les philtres et les enchantements de l'Italienne», négligea entièrement la basilissa occidentale. Il en arriva à ce point de démence qu'il accorda à la Marquise tout ce que celle-ci lui demandait. La favorite eut droit aux brodequins de pourpre, à tous les insignes impériaux réservés aux seules basilissæ. Sa suite fut plus nombreuse, plus brillante que celle de la vraie impératrice, qui se vit reléguée tout à fait au second plan.

Les historiens byzantins de l'époque, si constamment hostiles aux Latins, ne peuvent se refuser à reconnaître la noble résignation, la patience pleine de dignité de l'infortunée Constance devenue la basilissa Anne. Conservant son aménité accoutumée, bien que si cruellement outragée par ce vieil époux, alors qu'elle était si jeune encore, elle se consola par la religion et ne se révolta point. En réalité, elle ne fut basilissa que de nom. La véritable souveraine à la fois par l'amour insensé de l'empereur, par le servile



empressement des courtisans, par l'obéissance de tous, fut la Marchesina.

Nicéphore Grégoras, qui s'étend avec complaisance sur ces coupables amours impériales, raconte que le basileus, étant au fond homme prudent et sage, fut bourrelé de remords. Il suppliait Dieu de le tirer de cet esclavage, n'ayant point par lui-même la force de s'y soustraire. Les choses changèrent enfin ! Un jour que la Marchesina s'en allait en pompeux appareil rendre visite au sanctuaire de saint Grégoire Thaumaturge au célèbre monastère de ce nom, nouvellement fondé à Éphèse en un lieu nommé Emathia, elle y trouva l'archimandrite occupé avec ses moines à célébrer les saints mystères. Celui-ci n'était autre que le célèbre érudit, polygraphe et écrivain religieux, polémiste, philosophe, poète et pédagogue Nicéphore Blemmydès¹, gloire littéraire de l'Empire de Nicée à cette époque, professeur aussi de l'héritier du trône Théodore, qui, en ces années, étudiait au monastère du Thaumaturge² en compagnie d'autres

¹ Sur ce personnage, sa vie et ses écrits, voir A. HEISENBERG, *Nicephori Blemmydae curriculum vitae et carmina*, Leipzig, 1896. — Voir encore KRUMBACHER, *op. cit.*, 2^e éd., p. 445.

² Couvent fondé précisément par Blemmydès.



jeunes fils des premières familles d'archontes de l'Empire en Asie. Blemmydès, qui jouissait auprès de l'empereur, comme auprès de tous, d'une haute et méritée réputation de vertu et d'austérité, n'avait pu assister sans horreur au scandale de l'influence grandissante de la Marchesina. Il haïssait celle-ci de toute son âme de moine byzantin étroit, dévot et passionné. A maintes reprises déjà, avec l'entière indépendance qui lui était naturelle, il avait poursuivi l'impériale pécheresse de ses invectives enflammées, dans ses discours comme dans ses écrits.

Comme la favorite s'apprêtait à pénétrer avec sa suite nombreuse sous ces voûtes brillantes à fonds d'or, Blemmydès suspendit incontinent la célébration de la messe. Outrage plus grand encore, il fit fermer devant la Marchesina par ses moines les portes de l'église, lui enjoignant brutalement de sortir. On juge de la colère de l'Italienne. Il y eut des scènes bruyantes autant que fâcheuses. La suite de la princesse se livra à des violences contre Blemmydès et ses moines. On voulut les forcer à faire amende honorable. Le principal personnage accompagnant la favorite, un certain Drimys, osa, dans ce lieu très saint, tirer son épée. Celle-ci, à la fureur extrême de ce mécréant, demeura mystérieusement et



invinciblement attachée au fourreau, ce qui fit que les uns crièrent au miracle, les autres au sortilège. Pleurant de rage sous l'affront, la Marchesina, après un premier moment de stupeur, excitée davantage encore par les furieuses invectives de ses partisans exaspérés, Drimys en tête, courut demander vengeance au basileus. Ce fut une scène épique. « Vatace », partagé entre la passion et le remords, d'une voix entrecoupée de sanglots et de soupirs, s'écria : « Pourquoi voulez-vous me forcer à punir cet homme de Dieu ? Si j'eusse vécu sans opprobre, j'eusse conservé la dignité impériale inviolée. Je suis responsable de mes actions. J'ai mal agi et je récolte la tempête¹. » Il ne put se résoudre à châtier Blemmydès, mais la vieille haine qu'il nourrissait contre ce courageux champion des bonnes mœurs s'en accrut d'autant.

La lutte continua ardente entre l'Italienne et le moine austère. Blemmydès, pour justifier et expliquer sa conduite, adressa à tous les monastères qui dépendaient de lui des lettres encycliques, « catholiques » suivant la formule du temps, exposant les faits. Une copie manuscrite de cette communication insolite se trouve aujourd'hui encore

¹ MILIARAKI, *op. cit.*, p. 362.



conservée à la Bibliothèque Vaticane¹. Le style en est tout à fait étrange et intéressant. C'est dans cet écrit que Blemmydès donne à la maîtresse de l'empereur le nom de Fricca². Il exagère visiblement l'insolence de la favorite et représente en un langage éloquent le respect que l'on doit aux lois de Dieu et de l'Église. Il affirme courageusement que les ministres de celle-ci les doivent observer avec un courage invincible, sans être ébranlés par aucun respect humain, ni touchés de crainte ou d'espérance, sinon pour les peines et les récompenses éternelles.

Puis nous ne savons plus rien ! Le silence se fait complet dans les très rares chroniqueurs de l'époque sur la Marchesina et ses amours adultères. Nous ne savons ni comment celles-ci finirent, ni ce qu'il advint de l'infidèle camériste si brusquement parvenue aux honneurs. Nous ne trouvons pas davantage trace des événements qui traversèrent la vie de la pauvre petite basilissa Anne. Le

¹ Ed. LEO ALLATIUS, *De Consensu Ecclesiae*, p. 717. — Voir aussi notes *ad Georg. Acrop. Annales*, éd. Bonn, p. 260 sq.; MIGNE, *loc. cit.*, p. 605 sq.

² Ἡς καὶ τὸ ὄνομα Φρίκην ἐνεποίη. Voir HEISENBERG, *op. cit.*, p. XXI et 40, 21. Il raconte encore le scandale causé par Fricca au monastère du Thaumaturge dans son *Autobiographie*, *ibid.*, p. 39, par. xli. — Voir encore *ibid.*, p. 74, 12 et 753 sq.



silence, en ce qui la concerne, demeure absolu durant bien des années. Elle ne reparâit dans l'histoire que longtemps après, et pour quelques instants seulement. Son vieux mari, le grand « Vatace », avait expiré le 30 octobre 1255, à l'âge de soixante ou soixante-deux ans, sous une tente de soie, dans les jardins délicieux de son palais asiatique de Nymphée. Il avait eu pour successeur son fils du premier lit, Théodore Lascaris, alors âgé de trente-trois ans, marié à la fille du roi des Bulgares. Théodore Lascaris¹ n'avait guère fait que passer sur le trône. Il était mort déjà au mois d'août de l'an 1259. Ce prince passe pour avoir usé de mauvais procédés envers sa jeune belle-mère, la basillissa Anne. Jamais il ne lui permit de quitter Nicée et l'Orient, comme c'était l'ardent désir de la pauvre femme. Constamment il se refusa à se rendre aux nombreuses sollicitations de son frère Manfred, qui la réclamait. Toujours il la tint quasi prisonnière comme un otage précieux en sa main contre les entreprises hostiles des Latins de Constantinople.

Anne ou Constance, bien que toute jeune encore, poursuivant depuis si longtemps cette vie si difficile de

¹ Lascaris était le nom de l'aïeul maternel de « Vatace ».



princesse étrangère découronnée, donnait l'exemple de toutes les vertus. « N'ayant pu, après la mort de son époux, dit Nicéphore Grégoras, regagner son pays natal, elle vécut chez les Romains d'une vie toute rayonnante de vertus, embellissant encore de la pureté de ses mœurs la beauté de ses formes. » Certainement l'existence dans ces tristes conditions, avec les mauvais traitements de son beau-fils, dut être fort pénible à la pauvre recluse.

Ce fut bien pis encore après la mort de Théodore Lascaris et l'avènement de Michel Paléologue, dont la foudroyante fortune fit à ce moment les progrès immenses que l'on sait. Le nouveau chef de la monarchie byzantine, proclamé d'abord régent de l'Empire de Nicée après le massacre de Georges Muzalon, puis mégaduc auprès du petit basileus orphelin Jean¹, couronné enfin lui-même basileus à Nicée en l'an 1260, conquérant de Constantinople le 25 juillet 1261, devint, lui aussi, passionnément épris de la belle veuve, alors âgée de trente-deux ou trente-trois ans à peine. Le brillant aventurier qui venait si rapidement de restaurer l'Empire grec de Constantinople fut, bien que marié déjà, frappé en plein cœur par les

¹ Dont la mère aussi était morte avant le père.



charmes de la basilissa occidentale. Il voulut qu'elle se donnât à lui. Le Grec Pachymère nous a raconté ce drame fort en détail. Le Paléologue, furieux de la résistance de la pieuse femme, mit tout en œuvre pour la séduire. Craignant qu'elle ne lui échappât en se retirant en Italie auprès de son frère Manfred, il la fit garder à vue, lui prodiguant d'ailleurs tous les honneurs et les plaisirs qui pourraient l'attacher au séjour de Constantinople reconquise. Ce fut en vain. La basilissa Anne, respectée de tous pour la pureté, la dignité de ses mœurs, demeura insensible à tant d'avances, indignée surtout qu'un homme, qu'elle avait compté parmi ses sujets, osât songer à attenter à l'honneur d'une fille, d'une veuve d'empereur. Incapable d'une faiblesse, mais prévoyant bien qu'elle serait impuissante à résister définitivement aux poursuites d'un amoureux aussi haut placé qu'audacieux, elle tenta de se mettre à l'abri de ses violences en offrant de consentir à une union régulière entre eux, pourvu qu'il parvînt à se dégager des liens de son mariage avec sa femme légitime, la basilissa Théodora. Elle savait bien que cela lui serait impossible. Mais la passion ne recule devant aucun obstacle. Michel Paléologue, ne parvenant point à découvrir de prétexte de divorce entre Théodora et lui, ni dans la nais-



sance de celle-ci, ni dans sa conduite, ni même dans sa stérilité, crut avoir trouvé un prétexte dans la raison d'État.

Une ligue puissante s'était formée entre les princes latins violemment irrités par la perte de Constantinople et le roi bulgare, animé par sa femme, ennemie implacable du Paléologue. Ce souverain s'apprêtait à envahir la plaine de Thrace. Tout l'Occident allait fondre sur l'Empire grec, qui succomberait infailliblement, si l'on ne parvenait à désunir tant d'ennemis conjurés. Le moyen de détacher de cette ligue le roi Manfred de Sicile et de le mettre dans le parti des Grecs était de placer sa sœur sur le trône de Constantinople. Malheureusement pour le basileus amoureux, ces raisons ne parurent pas suffisantes à la basilissa Théodora, mère de sept enfants, épouse irréprochable. Dans son désespoir, elle implora le patriarche. Celui-ci, outré par la perspective d'un tel scandale, prit vivement en mains la cause de la pauvre princesse. Il menaça le basileus de la vengeance céleste. Michel, qui avait à ménager le prélat, bien que toujours violemment épris, renonça à sa poursuite. Il n'en conserva pas moins longtemps encore sa triste prisonnière sous une étroite surveillance, d'autant que, par son récent mariage avec la fille du despote d'Épire, la belle princesse Thamar ou



Hélène, Manfred était devenu plus dangereux encore pour les Grecs. Des ambassades inutiles furent échangées pour traiter de la délivrance de la malheureuse basilissa¹.

Enfin, Michel, quelque peu revenu à lui, se décida, pour tenter de guérir, à éloigner de ses yeux l'objet de son amour. Une occasion excellente se présentait. Les troupes du despote Michel II d'Épire, beau-père et allié du roi Manfred, en guerre avec le Paléologue, avaient fait prisonnier un des principaux lieutenants de celui-ci, le César Alexis Stratigopoulos, célèbre par la part prépondérante qu'il avait prise à la récente conquête de Constantinople par les Grecs. Le despote envoya l'illustre vaincu en présent à Manfred en Sicile, et celui-ci put enfin l'échanger contre sa sœur, la captive de Nicée, dont il avait si souvent en vain sollicité le renvoi. C'est ainsi que cette pauvre princesse tant ballottée par l'adversité put enfin rejoindre la terre natale, dans le cours de l'an 1263². Les chroniqueurs, se bornant à cette sèche indication, ne disent pas autre chose.

Hélas ! la basilissa errante n'était pas au bout des

¹ DEL GIUDICE, *op. cit.*, 1^{er} art., p. 29.

² DEL GIUDICE, *ibid.*, p. 34. Plus loin (2^e art., p. 46), le même auteur donne la date de 1264, qui me semble préférable.



aventures de sa douloureuse existence. Après deux ans à peine d'un séjour agité auprès de son frère¹, elle dut fuir encore ! Cette fois, ce fut à l'occasion de l'invasion formidable du royaume de Naples par l'armée de Charles d'Anjou. A l'arrivée des Français, durant que son mari le roi Manfred s'apprêtait à les combattre, la pieuse reine Hélène, cette figure si noble et si touchante, accompagnée de ses enfants, très certainement aussi de sa belle-sœur, la bonne impératrice Constance², se réfugia dans la citadelle fameuse de Lucera dei Saraceni ou dei Pagani, réputée imprenable. Ce fut pour tous ces innocents le commencement d'une agonie sans nom. La fureur religieuse des envahisseurs, ces nouveaux croisés d'Occident, était extrême. La reine Hélène vécut dans cette sombre forteresse des journées d'angoisse abominable. Ce fut là qu'elle reçut la terrible nouvelle de la défaite de son mari, le roi Manfred, le 26 février de l'an 1266, à la bataille

¹ En 1265, elle est citée comme vivant auprès de son frère dans un compte de dépenses de cette année, sous ce titre : *Costanza detta Imperatrice dei Greci*. Ce compte est conservé aux archives de Naples. Voir DEL GIUDICE, *op. cit.*, 1^{er} art., p. 34.

² Voir DEL GIUDICE, *op. cit.*, 2^e art., p. 46, note 2. — Nicéph. GRÉGORAS, p. 91, l. 22. — LEBEAU, *op. cit.*, t. XVIII, p. 110. — MILIARAKI, *op. cit.*, p. 549.



de Bénévent. Ce fut là aussi que se réfugièrent au premier instant la plupart des fuyards de cette néfaste journée. Après un moment de stupeur, le péril de ses fils rendit courage à la jeune reine, mais tous l'abandonnaient déjà. La célèbre garnison sarrasine même de Lucera était ébranlée.

Quand Hélène reçut, peu de jours après, la confirmation certaine de la mort de Manfred, elle s'évanouit et faillit mourir. Elle décida aussitôt de fuir avec ses enfants et ses trésors à Trani d'où elle s'embarquerait pour l'Épire, et alla dans la nuit du 3 au 4 mars avec toute sa petite famille dans ce port où, huit années auparavant, elle avait débarqué jeune, belle, acclamée. Un navire était prêt pour l'emporter, mais une horrible tempête soufflait qui empêchait le départ. La bande lamentable se réfugia momentanément au château de la ville. Elle y fut, hélas ! presque aussitôt rejointe par les émissaires du pape et de Charles d'Anjou, lancés de toutes parts à travers le pays. Ceux-ci firent lever le pont-levis. Les pauvres fugitifs étaient maintenant à la merci du vainqueur ! Un gros de cavalerie française arrivé deux jours après emmena en un lieu secret les trois fils en bas âge de Manfred. Leur mère infortunée, avec leur sœur Béatrix, resta d'abord à Trani,



puis fut amenée à Charles d'Anjou à Lagopesole et envoyée de là au château de Nocera dei Cristiani. Nous l'y laisserons à son terrible sort¹. Nous ne nous occuperons pas davantage de celui, non moins lamentable, de ses fils².

Constance, qui devait succéder plus tard à ses neveux dans leurs prétentions au trône de Naples, adorait son frère Manfred et aussi son exquisite belle-sœur Hélène. Elle fut la fidèle compagne de celle-ci dans toutes les heures d'angoisse à Lucera dei Pagani, mais elle ne la suivit point à Trani. Se réfugier en pays grec eût été pour elle courir à la mort. Elle resta d'abord à Lucera. Puis, quand les guerriers sarrasins de cette cité sauvage, unique au monde, eurent fait leur soumission à Charles d'Anjou, peu après le désastre de Bénévent, l'ex-basilissa compta parmi les trophées de la victoire angevine. L'historien très récent de Manfred, M. del Giudice, a vainement recherché la trace du nom de cette princesse dans

¹ Elle y mourut au commencement de l'an 1271.

² Deux moururent au château de l'Œuf, à Naples, après plus de trente-quatre années de captivité ininterrompue, toute leur vie! Ils moururent en 1300, au plus tard en 1301. Le troisième, toujours captif, leur survécut de beaucoup. Il mourut à cinquante-six ans, après cinquante-deux années de captivité dans la prison du palais même où il était né.



les si riches archives de la maison d'Anjou conservées à Naples. La pauvre femme isolée ne représentait aucun péril grave pour la nouvelle dynastie triomphante. La seule mention qui soit faite d'elle à ce moment se trouve dans les *Annales d'Aragon*, de l'historien espagnol Surita¹. A l'année 1269, celui-ci raconte que la princesse sans famille se retira en Espagne auprès de sa nièce, on ignore dans quelles circonstances. Il ajoute que « la Emperadrix doña Costança », qui, certainement, avait à son retour en Italie repris le nom de son enfance, fut bien reçue par le mari de cette nièce également appelée Constance, l'infant don Pedro d'Aragon, qui lui donna état dans le royaume de Valence, où elle mourut.

La pauvre impératrice avait donc repris une fois encore sa course vers un nouvel exil. Entre temps Conradin, son neveu, avait également péri de la mort tragique que l'on sait. La princesse auprès de laquelle elle obtint de Charles d'Anjou la permission de se retirer était doña Constance, fille de son frère Manfred et de la première femme de celui-ci, Béatrix de Savoie, veuve elle-même du marquis de Saluces, remariée en juin 1262

¹ DEL GIUDICE, *op. cit.*, 4^e art., p. 23 et note 1. — SURITA, *op. cit.*, III, 197.



à Montpellier, contre la volonté du pape, à l'infant d'Aragon don Pedro, fils de don Jaime le Conquérant, plus tard, en 1276, roi lui-même sous le nom de Pierre III. La malheureuse impératrice, battue de tant d'orages, trouva enfin la paix dans ce dernier séjour. Elle se fit religieuse au couvent de Sainte-Barbe de Valence et vécut encore une très longue vie dans cette existence nouvelle qu'elle ne quitta plus jusqu'à sa mort, arrivée seulement en 1313. Surita dit qu'elle fut enterrée dans l'église des Chevaliers de l'Hôpital de Jérusalem de cette ville. Ce sont ses ossements que contient l'urne en bois de la chapelle de Sainte-Barbe. Que de fois dans sa sombre et froide cellule d'Espagne, la pauvre femme, repassant en esprit sa destinée mélancolique, dut songer aux rives ensoleillées du grand lac de Nicée, aux voûtes à fonds d'or des églises de sa lointaine capitale où si souvent, déjà triste et recueillie, elle avait assisté aux fonctions solennelles sous l'habit étincelant des basilissæ byzantines !

Surita¹ raconte encore que Jean Dukas Vatatzès avait laissé en douaire à son épouse occidentale trois villes

¹ *Op. cit.*, V, 454.



importantes « en son royaume d'Anatolie », avec d'autres localités et châteaux en grand nombre, qui valaient, au dire de cette princesse, un revenu de plus de trente mille « hyperpres » ou besants d'or fin. Il est probable que l'impératrice dépossédée ne toucha jamais cette rente lointaine. Par son testament, elle légua tous les droits revendiqués par elle sur ces territoires d'Asie à son hospitalière nièce, la reine Constance. Il semble qu'encore de son vivant son neveu le roi d'Aragon ait songé à revendiquer ces mêmes droits les armes à la main¹.

On ne sait rien du plus ancien tombeau de l'impératrice Constance dans l'église de l'Hôpital à Valence, celui qui sans doute eût offert le plus d'intérêt et qui fut détruit lors de la reconstruction si malheureuse de la chapelle à la fin du xvii^e siècle. La dévotion à sainte Barbe et la construction de cette chapelle à elle dédiée dans l'église de Saint-Jean-de-l'Hôpital ont certainement pour origine la venue à Valence de la basilissa fugitive. Voici le récit du marquis de Cruilles, un des meilleurs historiens de Valence : « L'impératrice Constance fut

¹ Voir dans les *Chroniques gréco-romanes*, publiées par Ch. Hopf, un très curieux passage de Sanuto sur ces droits revendiqués par l'impératrice Constance. DEL GIUDICE, *op. cit.*, 4^e art., p. 25, note 1.





FIG. 2. VALENCE. *Eglise de Saint-Jean-de-l'Hôpital, chapelle de Sainte-Barbe.* — Tableau du xvii^e siècle. L'impératrice Constance agenouillée devant sainte Barbe.



aujourd'hui, dans cette triste et modeste cassette de bois, « contre la partie supérieure du mur de gauche en entrant », ainsi que le dit fort exactement le Père Villanueva. C'est alors certainement qu'on inscrivit sur cette cassette la misérable inscription que j'ai citée.

La première pierre de cette restauration déplorable fut posée solennellement, dans l'après-midi de la journée du lundi 19 mars 1685, par le D^r Don Francisco Orts, membre du Conseil Royal. A cette même place, on aperçoit aujourd'hui encore un petit tableau contemporain (fig. 2) représentant la découverte de la sainte image et la guérison miraculeuse de la basilissa, encore jeune et belle, agenouillée devant la glorieuse sainte debout auprès de sa tour. Détail piquant, la fille des empereurs, l'épouse illustre du basileus de Nicée, y est représentée sous le pittoresque costume des femmes du peuple de Valence ! On conserve dans une niche du même côté, dans un bénitier en pierre (fig. 3), un fragment du roc d'où jaillit l'eau pour le baptême de sainte Barbe à Nicomédie, fragment rapporté d'Asie par la pieuse souveraine comme une relique d'un prix inestimable¹.

¹ La légende inscrite tout à côté est ainsi conçue : « A cet endroit de cette Royale chapelle est conservé, avec le respect dû, un fragment de la colonne qui fournit l'eau pour le baptême de sainte Barbe. »



« On attribuait, dit encore le Père Villanueva, à l'eau dans laquelle trempait ce fragment, une puissance miraculeuse pour guérir de diverses maladies ceux qui en buvaient. » Dans son testament, daté de l'an 1306, l'impératrice avait fait don à cette église de la relique ainsi que de l'image miraculeuse de la sainte. La niche est fermée par une porte blasonnée¹ (fig. 4). Un grand écusson de pierre aux mêmes armes (fig. 5), qui semble du XVIII^e siècle, quatre bien plus petits écussons de même, ceux-ci du XIV^e ou XV^e siècle, ayant fait certainement partie de la décoration primitive, complètent cet ensemble mesquin.

Sestier dit dans son *Guide de Valence* que « doña Irène, comtesse de Lascaris, infante de Grèce, » est également enterrée dans cette chapelle. Certainement, c'était là quelque princesse de la famille impériale de Nicée qui suivit la basilissa Constance dans son lointain exil. Les uns, comme Ercolano, disent qu'elle était la sœur du basileus Théodore Lascaris, par conséquent la belle-fille de l'impéra-

¹ Ces armes, où se trouve peut-être en partie le blason des Lascaris, seraient celles de l'illustre famille Joan de Torres, que la tradition locale considère comme originaire de Grèce! (*Note communiquée par M. J. E. Serrano y Morales.*)



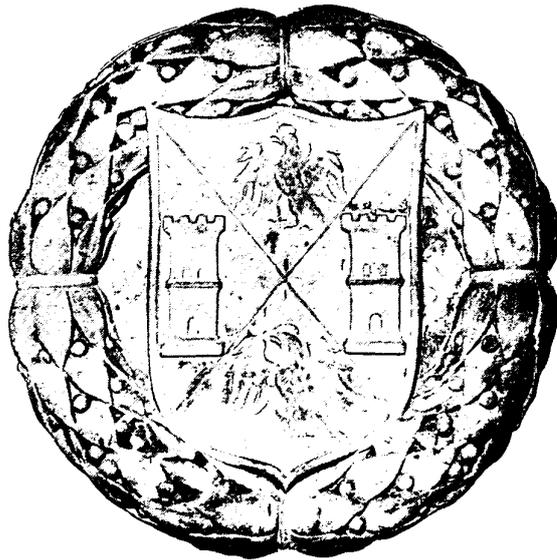


FIG. 4. VALENCE. *Eglise de Saint-Jean-de-l'Hôpital, chapelle de Sainte-Barbe.* — Blason de Joan de Torres.



FIG. 5. VALENCE. *Eglise de Saint-Jean-de-l'Hôpital, chapelle de Sainte-Barbe.* — Ecusson de pierre aux armes de Joan de Torres.



trice Constance, et qu'elle fut mariée au comte Guillaume des Intermèdes (*sic!*). Les autres, comme Llorente, disent qu'elle était fille de ce même Théodore. Ce prince eut en effet une fille aînée de ce nom d'Irène¹, mariée au roi Constantin Tech de Bulgarie, et les historiens espagnols disent que Violante, fille de cette Irène, épousa Pierre d'Aragon, seigneur d'Axerva, petit-neveu de Jaime I^{er} d'Aragon. Ils ajoutent que l'Église sépara en 1313 ces deux époux, parce que Pierre était marié déjà à une première femme encore vivante. Théodore Lascaris eut une autre fille appelée Eudoxie, mais que le Grec Nicéphore Grégoras et l'Espagnol Surita appellent tous deux Irène, et qui fut mariée à Guillaume, comte de Ventimiglia de Ligurie. Cette princesse, au dire de l'historien Mariana, aurait passé depuis en Espagne². Est-ce elle ou sa nièce Violante qui se trouve enterrée à Valence auprès de la basilissa Constance ?

J'ai pensé que la mélancolique histoire de cette touchante fille d'empereur, de cette basilissa byzantine, née en

¹ DU CANGE, *Fam. aug. byz.*, éd. de Venise, 1729, p. 182. — Nicéphore Grégoras donne, par erreur, je pense, à cette princesse le nom de Théodora.

² DU CANGE, *op. cit.*, p. 182.



Italie, mariée dans l'antique Asie Mineure, morte aux rivages d'Espagne, offrirait de l'intérêt à quelques-uns¹.

¹ Je dois à l'obligeance extrême de M^{me} la Duchesse d'Albe et à celle de son aimable correspondant à Valence, M. J. E. Serrano y Morales, les photographies ici reproduites de l'urne funéraire de la basilissa Constance, du tableau la représentant aux pieds de sainte Barbe, du saint fragment de colonne de Nicomédie, enfin de la porte blasonnée qui ferme la niche renfermant cette relique et du grand écusson de pierre. Les dimensions de l'urne sont de 0^m,53 de longueur sur 0^m,30 de profondeur. La hauteur du corps inférieur est de 0^m,15. L'obscurité de la chapelle, la hauteur à laquelle se trouve placée l'urne funéraire, ont été causes de grandes difficultés pour l'exécution de ces photographies.



rible sultan Mourad bloquaient Constantinople depuis des années. Vainqueur des Serbes en 1389, sur l'historique champ de bataille de Kossovo, il y avait perdu la vie, mais son successeur, le non moins redoutable sultan Bajazet, avait poursuivi la même politique de violence contre les infortunés Byzantins. Il avait forcé l'héritier du trône de Constantinople, Manuel, à le suivre en qualité de vassal dans ses victorieuses expéditions d'Anatolie.

Le 16 février 1391, le vieux basileus Jean V, accablé par tant d'infortunes et par l'usurpation criminelle d'un de ses petits-fils, avait expiré à Constantinople. Manuel avait succédé à son père, mais, pour prendre le sceptre dans sa capitale, il avait dû s'enfuir de Brousse où le retenait Bajazet. Le vindicatif sultan l'en avait puni par une nouvelle déclaration de guerre. En 1393, les troupes turques avaient pris la capitale bulgare de Tirnovo et transformé la Bulgarie en un simple pachalik. Constantinople avait été en même temps bloquée à nouveau de toutes parts par l'armée et la flotte ottomanes.

Sur les supplications de Manuel, l'Europe égoïste s'était enfin réveillée. Une croisade s'était organisée en hâte, dont la plus belle chevalerie française formait le noyau. Elle n'avait abouti qu'au désastre fameux de Nicopolis sur



le Danube. Au mois de septembre 1396, l'armée chrétienne commandée par le comte de Nevers, le futur Jean sans Peur, et le roi Sigismond de Hongrie, avait été anéantie par les forces écrasantes de Bajazet. Le blocus de Constantinople, un instant relevé par le sultan, avait été aussitôt rétabli dans toute sa rigueur.

Je glisse sur les événements des quatre années suivantes. Ils seront rappelés dans la suite de mon récit. Qu'il me suffise de dire que leur gravité, sans cesse croissante, décida, à la fin de l'an 1399, le basileus Manuel à entreprendre le voyage de Venise, de Paris et de Londres, pour implorer personnellement le secours des rois d'Occident contre son impitoyable adversaire. C'est ce curieux épisode qui forme le sujet du présent article.

I

Bien peu parmi les empereurs de Constantinople, en dehors de ceux de la courte dynastie latine du XIII^e siècle, ont fait le voyage d'Occident. Seuls, trois Paléologues sont venus jusqu'en Italie ou en France rechercher contre les Turks l'appui du Pape ou des souverains d'Occident. Un seul, celui dont nous allons plus particulièrement parler, est allé jusqu'à Paris.



Le premier de ces princes qui accomplit cette lointaine odyssée d'Occident fut Jean V Paléologue qui, en 1369, se rendit avec un de ses fils à Rome pour y sceller l'Union et se concilier ainsi l'alliance du pape Urbain V et des princes latins contre le terrible sultan Mourad. Je rappelle seulement qu'arrivant comme en triomphe en Italie il fit à Rome, dans les journées des 18 et 19 octobre, une profession de foi orthodoxe, d'abord en présence de quatre cardinaux, puis le lendemain à Saint-Pierre entre les mains du Pape et promulgua cet événement capital dans un chrysobulle fameux, tandis qu'Urbain V en avertissait les princes chrétiens par une encyclique. Le retour fut, hélas ! moins triomphant. Les marchands de Venise qui avaient prêté au basileus, à son arrivée, de fortes sommes, voyant qu'il allait repartir sans les leur rembourser avec les intérêts, mirent opposition à son départ, et l'Europe étonnée vit le successeur de Constantin prisonnier pour dettes. Heureusement que le second fils de Jean, Manuel, plein de déférence filiale, apprenant ces nouvelles à Salonique où il commandait, parvint aussitôt, à force d'activité, à réunir de grosses sommes et s'embarqua pour Venise, d'où il ramena son père, après avoir désintéressé ses féroces créanciers.



Ce même prince Manuel, successeur de son père après d'émouvantes péripéties, fit, lui aussi, nous venons de le dire, pour le même objet, un long et célèbre voyage en Occident. C'est ce voyage très curieux, dont nous savons d'assez nombreux et piquants détails, que je voudrais ici raconter. Cet empereur Manuel fut un homme tout à fait exceptionnel. Non seulement il se montra constamment, dans les plus tragiques circonstances d'un règne perpétuellement agité par les pires catastrophes intérieures et extérieures, le plus courageux des souverains en même temps qu'un soldat accompli, très brave et très bon, mais il fut un fin lettré, avec toutes les qualités de l'esprit le plus distingué, un véritable intellectuel de la meilleure marque, ayant fait, dans sa jeunesse, les études classiques les plus raffinées. Il était d'une prodigieuse activité littéraire, ayant composé sur une foule de sujets divers de nombreux traités de théologie, de philosophie, de controverse, et entretenu avec beaucoup d'hommes éminents de son entourage une correspondance des plus intéressantes ; elle nous a été en partie conservée, et il s'y révèle une variété et une étendue de connaissances très extraordinaires pour l'époque. Son style était d'une pureté extrême, véritablement archaïque. Ses descriptions des paysages d'Asie



Mineure, tant parcourus par lui dans ses longues chevauchées de guerre, sont de petits chefs-d'œuvre d'évocation. Surtout, sa profonde érudition ecclésiastique, sa science des humanités, étonnaient le monde. Sa piété, sa dévotion étaient extraordinairement vives.

Aux charmes si attachants de l'esprit et de l'intelligence, Manuel joignait ceux de l'extérieur. « La nature, dit l'historien moderne qui l'a le mieux étudié, M. Berger de Xivrey, l'avait favorisé pour les avantages physiques. Les historiens nous vantent sa bonne mine, sa tournure accomplie, la finesse et la régularité de ses traits. » Un chroniqueur français, qui le vit plusieurs fois à Paris, nous apprend qu'il était d'une taille moyenne, très bien proportionnée. Le cardinal Bessarion, dans son oraison funèbre, vante la beauté de ses cheveux blonds, qui, devenus blancs avant l'âge, ajoutaient une impression de respect à l'effet d'une grâce majestueuse. Une longue barbe blanchie également de bonne heure, étalée sur la poitrine, lui donnait un grand air. Il était d'une agilité remarquable dans tous les exercices du corps, merveilleux cavalier. Il était infiniment populaire à Byzance.

Il avait, je l'ai dit, succédé sur le trône impérial d'Orient à son père Jean V, le 16 février 1391, après



avoir été dès longtemps associé à lui, en place de son frère aîné Andronic, déshérité. Toute sa vie s'était jusqu'alors passée dans les pires tribulations. Le long règne de son père, ce règne d'un demi-siècle, s'était écoulé dans les plus affreuses circonstances intérieures et extérieures : à l'intérieur, les luttes fratricides contre l'empereur Cantacuzène et contre le fils aîné de Jean, l'empereur Andronic IV ; à l'extérieur, la guerre incessante, journalière, contre les Turks, contre leurs deux redoutables sultans, Mourad et Bajazet.

Au moment de l'avènement définitif de Manuel par la mort de son père, son Empire, en dehors de la lointaine Morée, se réduisait presque à la seule cité de Constantinople, et celle-ci, depuis ce moment, avait été presque constamment assiégée par l'armée de Bajazet. En 1396, un vaste et puissant effort de l'Occident n'avait abouti qu'à la lamentable déroute de Nicopolis sur le Danube, dont j'ai parlé plus haut.

En l'année 1399, il y eut à Constantinople, toujours aussi douloureusement enserrée par son cruel ennemi, comme une lueur d'espoir. Le fameux maréchal Jean de Boucicaut, le plus intrépide des chevaliers d'Occident, un des rares survivants de Nicopolis, et qui avait déjà séjourné



à Byzance et en Orient pour négocier la rançon du comte de Nevers et de ses quelques compagnons de captivité, reparut à Constantinople à la tête d'un secours de douze cents hommes d'armes, archers et valets armés. Ce secours avait été promis dix-huit mois auparavant par le gouvernement de l'infortuné roi Charles VI de France aux ambassadeurs que Manuel lui avait envoyés sous la conduite de son oncle Théodore Cantacuzène Paléologue.

Boucicaut, qui s'était embarqué « à la Saint-Jean d'été », le 26 juin 1399, à Aigues-Mortes, arriva par Naples, Capri, Messine, Chio, Mételin, Nègrepont et Gallipoli à Constantinople avec une flotte de dix-sept galères de France, de Venise, de Gênes, des chevaliers de Rhodes et du seigneur génois de Mételin, portant six cents hommes d'armes, huit cents arbalétriers et un grand nombre de chevaliers et d'écuyers français, dont les deux seigneurs de Linières, celui de Châteaumorand, ceux de Culan, de Milly, etc.

A ce moment précis, les affaires des Grecs allaient au plus mal. Les Turks, qui, je l'ai dit, bloquaient presque constamment Constantinople depuis huit années, étaient sur le point de s'emparer de Galata. On voit en quel péril était l'Empire, et on comprend que Boucicaut, aussi-



tôt nommé grand connétable par Manuel, fut accueilli par lui comme un envoyé de Dieu. Quatre jours ne s'étaient pas écoulés que Français et Byzantins, qu'encourageait fort la présence de ces alliés, reprenaient plus vivement la campagne : elle fut courte, mais relativement heureuse.

En quelques semaines, tous les environs de la capitale furent délivrés de la terreur turque. On ne vit plus un seul soldat de Bajazet sur les rives du Bosphore. La malheureuse cité, approvisionnée à nouveau de vivres, respira. Mais ce n'était évidemment qu'un répit. Le maréchal de Boucicaut, conscient plus que personne de cette situation désespérée, avant de retourner en France pour en ramener des troupes plus nombreuses, décida l'empereur Manuel à l'accompagner à Paris. Il s'agissait d'entraîner le roi de France et ses conseillers à tenter un nouveau grand effort pour conserver à la chrétienté cette ville de Byzance, son principal boulevard contre les Turks. Il s'agissait encore d'aller implorer pour le même objet divers autres princes d'Occident. Manuel songea même un moment à renoncer à son trône au profit du roi Charles. Boucicaut, en repartant pour la France, après un an de séjour à Constantinople, laissait derrière lui quelques centaines d'hommes d'armes et d'arbalétriers sous la conduite



du seigneur de Châteaumorand, avec des vivres pour un an et assez d'argent « en mains de bons marchands pour les payer chacun mois tout le temps durant ». De leur côté, les Génois et les Vénitiens laissèrent huit galères devant Constantinople, quatre par nation.

L'empereur Manuel, empêché par les troubles inouïs au milieu desquels s'était écoulée sa jeunesse, ne s'était marié que fort tard. Il avait épousé en 1391 Irène, fille de Constantin Dragasès, qui, dès la fin de cette année, lui donna un premier fils, nommé Jean. Un second fils, Théodore, vit le jour peu après. Quatre fils en tout naquirent de cette union. Le dernier né fut Constantin, surnommé Dragasès du nom de sa mère, l'héroïque dernier souverain de Byzance. En partant de Constantinople, l'empereur Manuel, pour gouverner l'Empire en son absence, nomma son vicaire le fils de son frère Andronic, son neveu, le futur Jean VII Paléologue, de triste mémoire.

II

Manuel, pour ce fameux voyage que je vais raconter et qui allait durer près de quatre années, quitta sa capitale le 10 décembre de l'an 1399. Il s'était, à cet effet, embar-



part que Manuel, arrivé aux rivages du Péloponèse, se sépara de sa femme et de ses enfants, en les envoyant à Modon avec trois galères, tandis que lui, montant sur un grand vaisseau, poursuivit son voyage vers Venise. J'ignore quelle est la plus probable de ces deux versions. En tout cas, l'impératrice Irène semble avoir séjourné auprès du despote son beau-frère tout le temps de la si longue absence de son impérial époux, puisque celui-ci vint la reprendre à Mistra à son retour de France, avant de rentrer à Constantinople.

Plusieurs chroniques byzantines, quelques chroniqueurs français et italiens, quelques autres encore, nous ont donné divers précieux détails sur ce voyage en lui-même si étrange d'un empereur de Constantinople en Occident, mais ces détails, hélas ! n'ont rien de régulier. Ils sont même fort intermittents. Nous connaissons un peu le très curieux et très long séjour que le basileus fit à Paris. Nous avons quelques indications sur ceux infiniment plus courts qu'il fit à Venise à l'aller comme au retour, à Londres et aussi à Gênes. Mais, en dehors de ces deux villes de Venise et de Gênes, nous ne savons que bien peu de choses sur ses deux traversées de l'Italie, rien absolument sur ses deux traversées de la France, des Alpes à la Manche.



Je rapporterai exactement toutes les informations d'un caractère sérieux que j'ai pu recueillir et dont pas une n'est à négliger pour un aussi extraordinaire voyage.

Nous ne possédons aucun renseignement sur les personnages probablement nombreux, conseillers, courtisans, dignitaires ecclésiastiques, fonctionnaires, serviteurs de toutes catégories, qui accompagnèrent l'empereur dans cette absence de quatre années. Nous ne savons rien des bagages, certainement très considérables, qui le suivaient, rien des cadeaux emportés par lui et destinés aux divers souverains qu'il allait visiter, à leurs familles et à leurs cours, cadeaux probablement de grande valeur, malgré l'état si précaire et les finances si misérables de l'Empire. Probablement aussi, on avait mis à contribution les derniers joyaux du palais impérial si extraordinairement appauvri depuis le grand pillage de 1204 par tant de catastrophes successives.

Nous ne savons rien non plus du trajet impérial entre Mistra et Venise. Vraisemblablement, il y eut arrêt dans plusieurs villes de la côte dalmate.

La République de Venise fit à l'empereur Manuel une réception magnifique. Elle désirait lui faire oublier les incidents de l'an 1370 et son triste séjour d'alors. Le



doge alla en grande pompe à sa rencontre jusqu'à l'entrée de la lagune, monté sur le fameux *Bucentaure*. C'était au plus beau temps encore de la richesse et de la puissance vénitiennes. Le Sénat tout entier rendit les plus grands honneurs à l'impérial voyageur. Il fut somptueusement logé dans le palais du marquis de Ferrare. On dépensa de grosses sommes, plus de deux cents ducats, pour lui donner une fête. Il eut avec le grand conseil de la République plusieurs conférences où il put exposer en toute liberté la situation presque désespérée de l'Empire. On l'écouta avec la plus extrême sympathie. On lui fit les plus belles et les plus solennelles promesses de secours. Le soir, sans doute, sur la place Saint-Marc et sur le quai des Esclavons, sous les piliers augustes du palais ducal, Byzantins et Vénitiens devisèrent avec une émotion soutenue du terrible Bajazet, ce fléau du monde chrétien, et de ses farouches et innombrables soldats, déjà répandus par centaines de mille dans la péninsule des Balkans. Les chroniqueurs italiens qui nous donnent ces bien rares informations sur le séjour du basileus Manuel dans la grande cité vénitienne le désignent presque constamment sous le nom de *Chiaramomolle*. L'auteur de la *Vie de Boucicaut* l'appelle *Karmanoli*. L'une comme l'autre de ces appellations n'est



qu'une déformation de la forme grecque régulière *Kyr Manuel*, le *Seigneur Manuel*. Boucicaut, dès l'arrivée du basileus à Venise, avait poursuivi sa route, voulant, nous l'avons vu, préparer la réception de celui-ci à Paris et expliquer les causes de cet impérial voyage.

III

En quittant Venise, après un séjour dont nous ignorons la durée exacte, l'empereur, poursuivant sa route vers l'Ouest, se rendit à Padoue. Avant d'y faire son entrée, il fut successivement rejoint par deux des fils du seigneur de cette ville, François de Carrare. Les jeunes princes étaient accompagnés de la plus brillante suite, toute la noblesse padouane, qui fit cortège à l'empereur jusqu'à la cité. Tous ces honneurs avaient singulièrement retardé la marche de cette magnifique cavalcade. Quand on atteignit la porte de Tous-les-Saints, par laquelle se fit l'entrée dans Padoue, il était une heure du matin. François de Carrare et son voisin de Ferrare, accourus pour la circonstance, firent à l'empereur un accueil des plus empressés. Un peuple immense encombrait les rues merveilleusement illuminées par une multitude de torches.



Manuel était certainement à cheval avec toute sa suite dans les plus riches accoutrements orientaux. Après les salutations solennelles, les princes conduisirent leur hôte au palais, aux sons de mille instruments, aux acclamations de la foule. Un festin, qui dura le reste de la nuit, termina cette réception grandiose.

Après quelques jours passés dans cette cité si opulente, si élégante, déjà si riche en chefs-d'œuvre de l'art, si hospitalière, l'empereur se rendit à Vicence. Nous ne savons, hélas ! rien de son séjour en cette belle cité. Après cette halte, un arrêt semblait s'imposer à Milan, mais le duc de cette ville, Jean Galéas Visconti, se trouvait pour lors à Pavie et c'est là que ce souverain, alors peut-être le plus fortuné, le plus puissant et le plus fastueux de l'Italie, attendait son auguste visiteur. Si celui-ci sur sa route s'arrêta à Milan, ce ne dut être que comme gîte d'étape.

A Pavie, la réception fut peut-être plus somptueuse encore qu'à Padoue. Tous ces princes italiens rivalisaient de luxe pour recevoir ce souverain oriental qu'ils avaient, depuis si longtemps, si honteusement abandonné. Jean Galéas était alors au plus haut point de sa fortune. Sa tête était pleine des projets les plus extraordinaires. Il ne rêvait



de rien moins que de réaliser à son profit l'unité italienne. Il entra dans ses plans de soutenir à Constantinople cet adversaire de la puissance ottomane qui, seul, maintenait encore les forces du sultan éloignées des rivages italiens de l'Adriatique. Il fit à Manuel et à sa suite les plus splendides et les plus nombreux présents. Il lui promit solennellement que, aussitôt que les autres princes et souverains occidentaux s'apprêteraient à le soutenir, il se rendrait en personne avec toutes ses forces au secours de sa couronne et de son Empire. Il mit le comble à tant de promesses et de prévenances en fournissant à l'illustre voyageur la plus nombreuse et la plus excellente escorte d'hommes et de chevaux pour son voyage en France à travers les Alpes. Combien il serait intéressant de pouvoir reconstituer par la pensée cette magnifique cavalcade qui, des plaines de l'Italie, transporta à travers les Alpes sauvages et glacées, nous ignorons par quelle route, probablement par celle du Mont-Cenis, dans les parages du Dauphiné, l'impérial cortège et sa suite gréco-italienne certainement fort nombreuse ! Hélas ! nous ne possédons pas le moindre document à ce sujet. On était au printemps. L'empereur et son cortège, serpentant aux flancs des monts, durent traverser des champs de neige comme le basileus n'en avait



point vu depuis ses pénibles chevauchées en Anatolie à la suite des armées de Bajazet.

Nous ne savons rien non plus du long et pénible voyage jusqu'à Paris. Dans combien de vieilles cités françaises l'impérial cavalier fut-il reçu par les gouverneurs royaux, les magistrats et le clergé, aux sons des instruments, au milieu de foules immenses fiévreusement accourues de toutes parts pour admirer ce spectacle unique au monde, cet empereur hérétique si lointain, si célèbre, qui venait rendre visite à travers toute l'Europe à l'héritier des Lis !

« Charles VI, dit Jean Juvénal ou plutôt Jouvenel des Ursins, autre chroniqueur contemporain, regardait comme un honneur tout à fait extraordinaire pour son règne cette visite du fameux empereur d'Orient, et il n'avait rien négligé pour le dignement recevoir. Il avait envoyé à sa rencontre aux confins du royaume un certain nombre de chevaliers et d'écuyers. D'autres avaient été échelonnés tout le long de la route par laquelle Manuel devait passer, afin que, dans toutes les villes de son parcours, il fût reçu, logé, défrayé de la manière la plus riche aux frais uniques de la couronne de France. »

« Le Roi, dit, de son côté, l'autre chroniqueur contemporain le plus important, le Religieux de Saint-Denys,



attendait depuis longtemps l'arrivée de Monseigneur Manuel, empereur de Grèce. Il fut charmé d'apprendre que l'illustre souverain d'un si fameux Empire avait abordé dans ses États. Cet événement extraordinaire lui paraissait très honorable et très glorieux pour son règne, et il songeait avec orgueil qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait reçu une marque si précieuse de la faveur du ciel. Il résolut donc de recevoir l'empereur avec toutes sortes d'égards. »

Si, pour le voyage de l'empereur d'Italie en France, nos informations sont presque nulles, nous sommes mieux renseignés pour l'entrée et le séjour à Paris, pour l'entrée surtout qui est racontée assez en détail par quelques-uns des historiens du roi Charles VI. On sent que cet événement si étrange pour l'époque fit sur tous les Français la plus profonde impression. Le chroniqueur contemporain qui en a parlé le plus longuement est le célèbre anonyme dit le Religieux de Saint-Denys, auteur de la *Chronique* de ce nom. « Le conseil du Roi, dit celui-ci, avait pris toutes les dispositions pour que l'entrée à Paris du souverain grec et de son escorte se fît avec la plus grande magnificence, la plus royale solennité, avec toute la pompe que commandait l'honneur de la France. »

L'empereur, venant probablement de Melun, arriva,



le 3 juin 1400, vers neuf heures du matin, au pont de Charenton, bourg situé à deux petites lieues de Paris, au confluent de la Seine et de la Marne. Il y fut salué par une magnifique procession de plus de deux mille bourgeois parisiens à cheval accourus à sa rencontre, rangés dans le plus bel ordre des deux côtés de la route. La foule des curieux attirés par ce spectacle extraordinaire devait être immense en ce point comme sur tout le reste du si long parcours. Toute la population de Paris, secouée par la plus intense curiosité, était descendue dans la rue. Après s'être avancé encore de la portée d'une flèche, l'empereur trouva le chancelier du royaume, probablement Arnaud de Corbie, et derrière celui-ci les présidents et toutes les Chambres du Parlement en grand costume, suivis de plus de cinq cents personnes de leur suite. Le chancelier, tous les conseillers, tous les officiers défilèrent respectueusement devant l'empereur en le saluant profondément. Poursuivant sa route, Manuel rencontra successivement dans leurs robes rouges les cardinaux Pierre de Thurey, Amédée de Saluces, évêque de Valence, et leur collègue d'Aix, qui se trouvaient actuellement à Paris, eux aussi à cheval. Nouveaux compliments, nouvelles politesses échangées. Enfin, un peu plus loin, l'illustre voyageur



aperçut le jeune roi Charles VI, pour l'instant remis de son dernier accès de démence. Dans le somptueux accoutrement des Lis, Charles s'avancait à la rencontre de son hôte, entouré des autres princes du sang, ses oncles, « d'une multitude de ducs, de comtes, de barons, de toute l'immense et brillante noblesse française réunie à cette heure à Paris dans ses plus beaux atours ». Ce fut en ce jour de printemps le plus merveilleux spectacle. La noble physionomie de l'empereur faisait l'admiration et attirait la sympathie de tous. D'innombrables musiciens sonnaient des trompettes et toutes sortes d'instruments. La foule populaire infinie applaudissait frénétiquement.

Le charmant jeune roi, si intéressant avec son aspect maladif, ôta son chaperon. Aussitôt l'empereur, dont le costume tout oriental d'une richesse éblouissante n'admettait pas ce genre de coiffure alors seul autorisé par la mode dans le royaume de France, enleva à son tour son bonnet impérial. C'est encore le moine de Saint-Denys qui nous donne ce détail. Les deux princes, cherchant par courtoisie à se prévenir l'un l'autre, s'adressèrent à la fois une salutation, le roi en français, l'empereur en grec. Mettant pied à terre, ils s'avancèrent l'un vers l'autre et se don-



nèrent le baiser de paix, s'embrassant avec effusion. Le jeune roi s'efforça d'accompagner ces démonstrations d'un air riant et gracieux que chacun remarquait aisément sur son visage. Il cherchait à témoigner à son hôte, par ses paroles et son air de satisfaction, qu'il était ravi de son arrivée. Puis les deux souverains, remontant à cheval et cheminant côte à côte, se mirent en marche pour entrer enfin dans Paris, « parés tous deux de grâce et de gravité ». J'ai dit la belle prestance du basileus. Le roi, quoique affaibli par la maladie, avait encore toute la jeunesse de ses trente-deux ans et ses traits réguliers respiraient la bonté.

Le Religieux de Saint-Denys nous dit que Manuel portait un vêtement impérial de soie blanche. Il n'avait alors que cinquante-deux ans, mais, tant de tribulations l'ayant vieilli avant l'âge, il paraissait beaucoup plus vieux. Il était de moyenne taille. Mais sa longue barbe blanche étalée sur sa large poitrine, ses membres robustes, ses longs cheveux également blancs descendant sur ses épaules, attiraient tous les regards et faisaient dire à chacun qu'il était bien digne de porter la couronne impériale. Il était resté souple et léger, grâce à une extrême pratique des exercices du corps. Aussi, lorsque le roi Charles lui eut



fait amener ce jour-là, à la porte de la capitale, certainement la porte Saint-Antoine, un coursier blanc, honneur souverain que Charles V, son père, avait refusé dans les mêmes circonstances, le 4 janvier 1378, à l'empereur d'Allemagne Charles IV, la foule parisienne fut émerveillée de le voir, sans daigner mettre pied à terre, bondir avec une suprême légèreté du cheval qu'il montait sur celui qu'on lui présentait. La superbe procession traversa les rues de la ville admirablement parées, encombrées d'une foule immense, les deux souverains chevauchant constamment côte à côte, suivis des princes du sang et de tous les autres hauts personnages, chacun selon son rang. Un somptueux banquet les attendait, servi à l'Hôtel Saint-Pol, alors encore demeure royale. Sur ce banquet, où des discours durent être échangés par interprètes et où la Cour de France déploya certainement la plus grande magnificence, nous n'avons pas d'autre détail. Plus tard, le même cortège conduisit l'empereur aux appartements qui lui avaient été préparés au Palais du Louvre. « Et estoit l'hostel, dit Jean Juvénal des Ursins, très bien habillé et paré, et là l'Empereur tenoit son estat aux despens du Roy. »

Chose amusante et curieuse, parmi les objets de prix



entassés dans cet appartement, il y avait une tapisserie d'une si grande beauté qu'elle fit l'admiration de l'impérial visiteur. Il la trouva tellement de son goût qu'il s'est amusé à la décrire dans ses plus grands détails, dans une des pages les plus élégantes écrites de son écriture même qui, par bonheur, nous soient parvenues de lui. Ce devait être certainement une de ces magnifiques tapisseries des Flandres alors si à la mode. L'empereur, accoutumé aux seules tentures orientales, arabes, persanes ou byzantines, n'avait jamais rien vu de pareil. Sa description est intitulée : *Représentation du Printemps sur une tapisserie royale qui est au palais royal à Paris.*

Ce détail est déjà fort intéressant, mais, par une véritable bonne fortune, dans cette correspondance manuscrite de Manuel qui nous a été conservée et qui est à la Bibliothèque nationale, une trace demeure encore bien plus nette de son séjour en France. C'est une lettre non datée, certainement rédigée à Paris, adressée par l'empereur à un de ses familiers, Kyr¹ Manuel Chrysoloras, et qui a été publiée pour la première fois par M. Berger de Xivrey. En voici la traduction telle que cet érudit nous l'a donnée :

¹ Seigneur.



« Au seigneur Manuel Chrysoloras :

« Bien des fois nous avons voulu t'écrire; mais la main retombait, faute d'avoir rien à te marquer qui te pût faire plaisir. Le voyage était pénible et les incidents n'avaient rien de gracieux. A cela ajoute la différence de langage, qui nous privait de lier conversation comme nous l'aurions voulu avec des hommes tout à fait bons et disposés à nous être agréables. Enfin, nous sommes en France, et notre main court d'elle-même, s'efforçant de t'écrire ce qu'il faudrait pouvoir exposer de vive voix, car cela dépasse de beaucoup les limites d'une lettre. Notre lettre est commencée, mais pourtant elle essaierait vainement d'énumérer chaque chose. Nombreuses sont celles que le gracieux Roi nous a accordées, nombreuses aussi celles que nous avons obtenues de ses parents, des dignitaires de sa Cour et de son monde. Ils ont montré la noblesse de leur âme, leur affection pour nous et leur zèle solide pour la Foi. En nous résumant, si la jalousie habituelle de la mauvaise fortune ne nous envoie pas quelque coup imprévu, nous avons bon espoir de retourner bientôt dans notre patrie, comme tu le souhaites et comme nos ennemis le redoutent. »



Cette lettre, d'un tour si aimable, s'accorde parfaitement, comme le fait remarquer M. Berger de Xivrey, avec ce que dit en particulier le Religieux de Saint-Denys, des charmantes attentions que le roi et les princes du sang ne cessèrent d'avoir pour le basileus durant tout son séjour à Paris, attentions dont le concours et la persévérance font honneur à une époque où l'on comprenait ainsi chez nous l'hospitalité. Le roi Charles VI surtout, ce séduisant et infortuné souverain qui eut, à l'arrivée de l'empereur, un long intervalle lucide de son affreuse maladie, multipliait sous mille formes, pour son hôte, l'expression de sa plus gracieuse courtoisie. Dès son arrivée, il lui avait assigné sur le trésor royal des sommes très considérables, suffisantes pour qu'il pût tenir un état de maison convenable à sa dignité. Tantôt, pour complaire à sa dévotion, il visitait avec lui les églises les plus renommées, les plus fameux monastères de la capitale, les reliques les plus vénérées, tantôt il lui offrait le plaisir de la chasse. Ils avaient aussi ensemble, par trucheman, des conversations fréquentes, tantôt en particulier, tantôt en conseil. En outre, Charles comblait son hôte et tous les personnages de sa suite, jusqu'aux plus infimes, des plus riches présents. Chose curieuse, M. Berger de Xivrey a



retrouvé au Cabinet des Titres, à la Bibliothèque nationale, deux petites pièces de comptabilité qui, échappées à tant de causes de destruction, font aujourd'hui encore mention de ces nobles largesses. Toutes deux sont extraites des comptes du Trésorier royal, Charles Poupart, en l'an 1400.

Voici la première¹ :

« A Maxe Couxe Tsesalo, trésorier de l'empereur de Constantinople, XVI cents livres pour ledit empereur, en déduction de la plus grande somme en août MCCCC. »

La seconde est ainsi conçue :

« A Regnaut Pisdoc, changeur, pour un hanap et une aiguière d'or, délivré au Roy, notre Sire, qui l'a fait présenter de par luy à l'empereur de Constantinople. »

Louis, troisième duc de Bourbon, oncle maternel de Charles VI, dont l'hôtel était tout voisin du Louvre, se distinguait entre tous les oncles du roi et les princes du sang par les attentions dont il comblait Manuel. « De

¹ Pièce intitulée : *Quatorzième compte extraordinaire de Charles Poupart jusqu'au 1^{er} octobre 1400.*



quoy l'Empereur et sa chancellerie grezoise¹, dit l'historien de Louis, Jean d'Orronville, l'avoient moult à gré. Et par iceux jours que l'Empereur grezois estoit à Paris, fut fait le mariage de Jean, comte de Clermont, fils au duc de Bourbon, et de l'excellente et vertueuse princesse, dame Marie, fille au duc de Berri, laquelle avoit esté comtesse de Blois et d'Eu; où fut la feste grande et solennelle. »

Le Religieux de Saint-Denys nous a conservé le détail de cette fête nuptiale splendide, qui fut célébrée le 24 juin, jour de la Saint-Jean-Baptiste, donc peu de jours après l'arrivée de l'empereur. Celui-ci et sa suite durent y concevoir une idée extraordinaire de la magnificence et de la galanterie de la cour de France. Le roi Charles avait voulu prendre à sa charge et célébrer royalement ces noces de deux enfants de la Maison de France. Le banquet nuptial fut servi au fameux Hôtel Saint-Pol, au quai des Célestins, sur une vaste table en fer à cheval, couverte d'un riche tapis tissé de lis d'or. Un dais superbe, également tout semé de fleurs de lis d'or, s'élevait au-dessus des convives. La nouvelle mariée, « l'auguste com-

¹ Pour « grecque ».



tesse d'Eu, fille de monseigneur le duc de Berri, oncle du Roi, et veuve du comte d'Eu, connétable de France, qui avait péri dans l'expédition de Hongrie », était au milieu, entre le roi Charles et la reine Isabeau. De l'autre côté du roi était assis l'empereur Manuel, auquel Charles céda ainsi la place d'honneur, et après lequel venait le légat du Pape, le cardinal-prêtre français du titre de Sainte-Suzanne, Pierre de Thurey, évêque de Maillezais, qui avait officié à la messe de mariage. De l'autre côté de la reine étaient le roi Louis de Sicile, puis son frère Charles, prince de Tarente.

Le jour suivant, le duc de Berri, père de la nouvelle mariée, ce prince si amoureux des arts, si fastueux, dont les riches collections sont demeurées célèbres, invita à son tour les mêmes convives et toute la Cour à un autre banquet pour le retour de noces dans son si bel hôtel de Nesle. Celui-là fut, paraît-il, un des plus splendides qu'on ait jamais vus. Comme l'hôtel de Nesle ne contenait pas des appartements assez grands pour la foule des convives, le duc de Berri avait fait construire dans la cour une immense salle en bois, au vaste plafond et aux parois entièrement tapissés d'étoffes tissées d'or et de soie. Le Religieux de Saint-Denys nous dit que les princes du



sang, afin de donner plus d'éclat à la solennité, firent au duc l'honneur, entièrement contraire à l'usage, de servir les plats sur la table aussi bien au dîner qu'au souper qui clôtura la soirée de musique et de danses.

Enfin, le jeune roi ne cessait de s'occuper de tout ce qu'il pensait pouvoir être agréable à son hôte impérial. Manuel, ravi de ce parfait accueil, semblait parfois oublier pour quelques instants, au milieu de ces fêtes incessantes, les cruelles inquiétudes qui l'accablaient. Ce prince, d'une nature si délicate, d'une intelligence si fine, exerçait dans ce milieu très élégant, mais beaucoup moins raffiné, une fascination extraordinaire. « Ce noble prince et bel vieillard, monseigneur Manuel Paléologue, empereur de Constantinople », dit Jean d'Orronville. « Car sans faillir, dit à son tour l'historien de Boucicaut, est l'empereur Carmanoli, prince de grand révérence, bon, prudent et saige, et est pitié dont il est en telle adversité. » « Tous ceux qui l'ont vu, dit l'Anonyme de Saint-Denys, ont été frappés de sa bonne mine et l'ont jugé digne de l'empire. » « Et quand l'Empereur, dit encore l'historien de Boucicaut, est assez reposé, il dict bien et saigement au Roy, présens nos Seigneurs en plein Conseil, la cause qui le menoit en France. Si luy feut donnée response bonne et gracieuse,



et de bonne espérance. Et sur ce eut le Roy advis avec son Conseil, et par plusieurs fois en feust parlé avant que la chose ne feust concluë. » On aimerait à pouvoir ressusciter par la pensée une de ces entrevues de l'aimable et infortuné roi de France avec son hôte si sympathique : les deux illustres interlocuteurs assis familièrement en quelque embrasure d'une fenêtre du vieux palais du Louvre, donnant sur la rivière, devisant à l'aide de leurs truchemans sur le moyen le plus efficace de mettre une barrière aux effroyables progrès de la puissance ottomane, de sauver l'Europe et la chrétienté des griffes de l'impitoyable Bajazet !

L'empereur Manuel et sa suite se faisaient dire la messe dans leur chapelle particulière d'après la liturgie et la mode d'Orient. Ce fut, durant cette fin de l'année 1400, la grande vogue pour le public élégant parisien, peu familiarisé avec cette sorte de spectacles, d'aller assister à ce service religieux, si différent du culte catholique romain par la splendeur de ses pompes, le luxe des vêtements ecclésiastiques, la foule des icones, l'étrangeté des chants pieux. Nobles et bourgeois raffolaient de ces cérémonies si complètement nouvelles. « Faisoyent, dit Jean Juvénal des Ursins, le service de Dieu suivant leurs manières et



cérémonies, qui sont bien estranges, et les alloit voir qui vouloit. »

Cependant le pauvre roi Charles était retombé dans un de ses pitoyables accès de démence et la joyeuse cour de France en était à nouveau plongée dans la tristesse. Il semble que l'empereur Manuel ait saisi cette occasion pour aller rendre visite à un autre des souverains dont il désirait implorer l'appui, le lointain roi d'Angleterre, ce roi dont bien probablement l'immense majorité des sujets du basileus n'avaient jamais entendu prononcer le nom. Ce qui le ferait croire, c'est que Manuel, au lieu d'attendre la saison favorable, passa la Manche à une des pires époques de l'année, vers le commencement de décembre. On peut encore remarquer, dit fort bien M. Berger de Xivrey, que l'empereur grec était seulement depuis quelques mois à Paris où il resta encore deux ans entiers après son retour d'Angleterre, et il ne séjourna du reste guère plus d'un mois en Angleterre. Comme nous allons le voir, il a raconté lui-même que sa traversée fut très mauvaise, troublée par une violente tempête. Charles VI était retombé malade déjà avant le mois de septembre. Le 2 de ce mois, il s'était bien remis, avait repris toute sa raison et avait été en remercier Dieu à Notre-Dame, mais,



hélas! dès la semaine suivante, il retombait « en frénésie ». Cet état dura jusqu'à la première semaine de janvier, sauf une accalmie à Noël et à l'octave de cette fête, qui permit au pauvre souverain de célébrer dévotement les grandes fonctions de la Nativité en l'église Saint-Paul au faubourg Saint-Antoine. Très certainement Manuel, voyant ce piteux état se prolonger, comprenant que, vu la folie du pauvre roi, ses conseillers ne pouvaient lui donner que de faibles espérances, s'était décidé d'être de retour lorsque le jeune souverain regagnerait une fois de plus la santé. Manuel n'avait du reste appris qu'à Paris le changement violent de gouvernement qui venait d'avoir lieu en Angleterre.

Notre voyageur s'embarqua à Calais pour prendre terre à Douvres le 11 décembre 1400. Une de ses premières étapes sur le sol anglais fut Canterbury, dont la splendide cathédrale reçut sa visite dès le 13. Les révérends Pères Augustins lui firent la plus belle réception, prélude de celle dont allait l'honorer le nouveau souverain d'Angleterre, Henri IV de Lancastre. L'heure était bien mal choisie toutefois pour un pareil voyage et pour venir demander un secours si important à la couronne britannique. Il y avait bien peu de temps, en effet,



que, par un odieux attentat, Henri avait détrôné son suzerain et son parent le jeune roi Richard II, gendre du roi de France. Il avait été proclamé le 30 septembre 1399, après la déposition de Richard, et venait de mettre le comble à ses crimes en faisant assassiner le malheureux prince captif à Pontefract, en cette présente année 1400. Sa couronne ensanglantée était encore bien mal affermie sur sa tête. Il régnait dans les esprits une grande fermentation. Les séditions éclataient de toutes parts. Les exécutions de vassaux révoltés se succédaient sans répit. — Le nouveau roi n'en fit pas moins à son hôte la plus belle réception, digne suite de celle qu'il avait eue à Paris. Peut-être même tant de circonstances difficiles furent-elles une raison majeure pour que Henri de Lancastre mît plus de recherche à éblouir Manuel par la magnificence même de son accueil. Nous avons malheureusement beaucoup moins de détails sur le séjour de Londres que sur celui de Paris.

L'historien anglais du xvi^e siècle, Thomas Walsingham, raconte que le roi Henri, qui s'était fait précéder par lord Grey de Codnor¹, alla au-devant du cortège

¹ J'emprunte ce détail à un intéressant opuscule du professeur Antoine MONTFERRAT, d'Athènes. Les dépenses faites à cette occasion par ce haut



impérial jusqu'à Blackheath. C'était le jour de la fête de saint Thomas, apôtre, le 21 décembre. Il fit à l'empereur, comme il convenait, la réception d'un héros, le conduisit à Londres en procession solennelle et, pendant plusieurs jours, lui donna dans cette ville, puis à Eltham, pour la Noël, une hospitalité aussi honorable que somptueuse, le comblant de présents dignes de son rang. Voilà à peu près tout ce que nous saurions sur ce voyage étrange du successeur de Constantin dans la capitale anglaise si, par une véritable autre bonne fortune, nous ne possédions le texte même d'une lettre de l'empereur toujours à son même familier, Manuel Chrysoloras, écrite certainement durant son séjour dans la capitale anglaise. Ce document si intéressant fait partie de ce précieux manuscrit des œuvres littéraires de l'empereur conservé à la Bibliothèque nationale, dont j'ai parlé déjà.

Écoutons l'impérial narrateur en son style verbeux d'une élégance si affectée. « Le prince auprès duquel nous résidons maintenant, le roi de la Grande-Bretagne, cette contrée qu'on pourrait appeler un autre monde, prince inondé de biens, orné de mille qualités, admiré de

personnage de la cour d'Angleterre demeurèrent de nombreuses années impayées.



ceux mêmes qui ne le connaissent pas, et faisant dire à qui l'a vu une seule fois que la renommée, perdant son pouvoir de déesse, est impuissante à célébrer un tel mérite; ce prince, illustre par la dignité, illustre par l'esprit, qui frappe par sa force, gagne des amis par sa prudence, et présente à tout le monde une main secourable, s'offrant comme le protecteur universel de quiconque a besoin de protection, a suivi son instinct naturel en devenant pour nous un port après une double tempête, l'une de la nature, l'autre de la fortune. Sa conversation est pleine de charme; il nous réjouit de toutes les manières, nous honore et nous aime également. Seul il pense que tout ce qu'il faut pour nous n'est pas encore assez, et il semble presque en rougir, tant il est magnanime. » La lettre se termine par ces lignes : « Il nous accorde un secours en hommes d'armes, en archers, en argent et en vaisseaux qui transporteront l'armée où besoin sera ! »

Hélas! toutes ces promesses qui rendaient le pauvre empereur si heureux n'étaient que vaines paroles, et Manuel qui, au premier moment, nous le voyons par sa lettre, semble avoir été plus ébloui de la fastueuse réception anglaise que de celle même de Paris, ne récolta à Londres que des espérances, qui ne se réalisèrent jamais. Lui, qui



semble ne trouver aucune parole capable d'exprimer l'admiration que lui cause ce roi d'Angleterre si séduisant, n'obtint finalement de ce prince ni un bâtiment, ni une compagnie d'hommes d'armes, ni un subside quelconque!

Et cependant le pauvre Manuel, de retour à Paris le 26 février 1401¹, semble bien, d'après sa correspondance, avoir conservé encore quelque temps les espérances qu'avaient fait naître en lui les fallacieuses promesses du roi Henri. « Nous savons bien, écrivait-il de Paris à l'archevêque Euthymios, celui-là même qui fut plus tard patriarche de Constantinople en 1410 sous le nom d'Euthymios ou Euthyme II; nous savons bien que pour sauver il faut des actions et non des paroles... Mais heureusement, à présent, les espérances que tu avais conçues se réalisent et nos affaires prennent de toutes parts un cours prospère. Les chefs de l'expédition sont choisis; on n'attend plus que l'époque fixée pour notre retour près de vous. Il fallait d'abord déterminer le jour et le lieu où les troupes des Bretons (les Anglais) et les autres alliés se réuniraient... Nous n'attendrons pas beaucoup pour revenir nous-même à la suite de cette bonne nouvelle,

¹ La suite de l'empereur ne rentra en France que dans les premiers jours de mai. (Antoine MONTFERRAT, *ibid.*)



et, avec l'aide de la Très Sainte Théotokos, tu nous verras rentrer à la tête d'une armée réunie et l'on peut dire choisie de toutes parts! »

Revenons au nouveau séjour de Manuel à Paris. Il y fut donc de retour au mois de février 1400, ou plutôt 1401, nouveau style, puisque, d'après la manière actuelle de dater, ce mois se trouve compris dans cette année-là. Peu de jours après, Charles VI, une fois encore revenu à la santé, sachant le goût passionné de son hôte pour toutes les cérémonies de la religion, voulut lui donner un spectacle qui le charmerait et l'invita à venir le 25 février à la basilique royale de Saint-Denys pour y assister aux offices solennels célébrés dans cette plus illustre abbaye de France pour la fête de la dédicace dont ce jour était l'octave. Charles VI, encore souffrant, n'avait pu à son vif regret assister à ce premier jour de fête. Il s'en dédommageait par sa pieuse visite le jour de l'octave. Il voulait aussi rendre grâces à Dieu pour son retour à la santé. Le Religieux de Saint-Denys raconte que le roi voulait partir d'avance pour se trouver à la basilique à l'arrivée de l'empereur. Mais celui-ci, répondant par une semblable attention à la politesse du roi, partit de même avant lui pour Saint-Denys dans l'intention de l'y recevoir.



Charles, de son côté, ne se laissant pas gagner de vitesse, rejoignit l'empereur sur la route. Les deux princes cheminèrent ensuite de conserve jusqu'à l'insigne basilique, dont le roi fit lui-même les honneurs à son hôte.

Tout le restant du jour, Charles et Manuel assistèrent ensemble très dévotement à toutes ces longues et superbes fonctions, à tous les offices. Nous savons par le Religieux de Saint-Denys, spectateur probable de ces scènes curieuses, que ceci fit murmurer beaucoup d'intolérants à Paris. « Beaucoup d'hommes sages et instruits, dit-il, furent scandalisés et indignés par ce spectacle, affirmant qu'il était impie pour des Français de suivre les offices d'accord avec les Grecs schismatiques, séparés de l'Église romaine, de voir un roi de France faire publiquement des actes de religion en la compagnie d'un schismatique. D'autres, au contraire, en étaient édifiés et approuvaient le roi de cette tolérance pour un prince, son hôte, donnant pour excuse qu'il agissait de la sorte pour s'efforcer de ramener celui-ci dans la vraie religion et lui préparer la voie pour rentrer dans la communion de l'Église romaine. »

« Mais le Religieux de Saint-Denys et ceux qui pensaient comme lui, dit M. Berger de Xivrey, ne connais-



saient pas ce qu'il y avait d'inébranlable dans les convictions religieuses du prince grec. » Je cite tout ce passage de cet auteur : « On ne saurait, poursuit-il, donner une preuve plus frappante de ces dispositions de l'empereur que celle qui nous est fournie par l'écrivain Léon Allatius. Cela se passa à l'occasion d'un petit ouvrage que présenta à Manuel, durant son séjour à Paris, un théologien, docteur en Sorbonne, qui habitait un des faubourgs de la capitale. Le sujet de cet ouvrage était l'un des plus goûtés à cette époque : une dissertation sur la double procession du Saint-Esprit, du Père et du Fils, en faveur de laquelle argumentait le savant parisien, conformément à l'article du symbole : *Qui ex Patre Filioque procedit*, article reçu dans l'Église des Gaules dès une époque antérieure au concile de Gentilly, près Paris, tenu à la Noël de l'an 756¹. »

Manuel, pendant ses longs loisirs de ce long séjour à Paris, où il ne se lassait pas d'attendre un secours que son hôte ne se lassait pas de lui promettre, s'occupa à composer une réfutation du livre du docte Parisien, réfutation aussi longue que ce livre était court, et qu'il divisa en plus

¹ Les envoyés des Grecs y reprochèrent déjà aux évêques des Gaules d'avoir ajouté au symbole de Constantinople les mots *Filioque*, admis depuis longtemps en Espagne.



de cent cinquante-sept chapitres. Cet ouvrage est encore inédit. Le basileus y attaque la primauté papale, ce qui était bien maladroit de sa part, car il n'avait pas d'ami plus dévoué que le pape Boniface IX. Léon Allatius¹, le plus chaud partisan de la double procession et de la réunion des deux Églises, ne peut retenir sa colère au seul titre de cet ouvrage qu'il avait sous les yeux et qui se trouvait à la Bibliothèque du Vatican dont il avait alors la garde.

Allatius continue en tournant en ridicule la longue et verbeuse réponse de l'empereur au si bref traité latin. Il ne craint pas de traiter de sots et de prolixes les arguments impériaux si passionnés. « Il faut dire, poursuit M. Berger de Xivrey, que la passion dont Allatius fait lui-même preuve infirme jusqu'à un certain point son jugement, et peut-être n'a-t-il pas toute la clairvoyance d'une vue impartiale lorsqu'il fait observer, en outre, que Manuel se déchaîne dans cet ouvrage contre l'Église romaine et contre le Pape. Mais l'obstination religieuse des Grecs les plus éclairés, qui achève ainsi d'être démontrée d'une manière complète par l'exemple du plus haut placé et du plus savant d'entre eux, motive suffisamment les doléances

¹ Dans son ouvrage intitulé : *De Ecclesie occidentalis atque orientalis perpetua consensione*, Cologne, 1648.



d'Allatius sur l'état désespéré d'une nation qui, dans les circonstances les plus critiques, ne voulut jamais sincèrement faire aucune concession au reste de l'Europe chrétienne, de qui seule elle attendait le salut. » Manuel s'intéressa aussi, dit M. M. Jugie¹, à la question du jour si ardemment débattue entre Dominicains et Franciscains : l'Immaculée Conception de la Vierge. Ainsi qu'en témoigne une de ses homélies pour la fête de la *Dormition*, le basileus se rangea du côté des Franciscains, défenseurs du privilège de la Mère de Dieu.

Manuel, malgré l'intransigeance de sa foi, continua, dit Lebeau, à visiter les temples parisiens, à converser avec les membres du clergé français, surtout avec les moines de Saint-Denys pour lesquels il avait une estime particulière, mais il n'en resta que plus fortement attaché à ses opinions religieuses, cherchant, comme je l'ai dit, à frapper les yeux de la foule française par la majesté du culte grec dans la chapelle qu'on avait disposée au Louvre à cet usage.

Voilà à peu près tout ce que nous savons sur ce si long séjour de l'empereur qui dura encore toute l'année 1401, depuis le retour de Londres, et presque toute l'année 1402,

¹ *Le voyage de l'empereur Manuel Paléologue en Occident*, dans les *Échos d'Orient*, t. XV.



ce qui fait, avec les six ou sept derniers mois de 1400, une période de près de deux ans et demi. On aimerait à en connaître davantage! Comment Manuel passait-il ses journées, ses longues soirées, trompant ses impatiences, ses tristes loisirs, quand il n'était point l'hôte du roi Charles VI, des princes du sang ou des hauts personnages de l'État? En visites aux églises probablement et aux autres curiosités de la capitale; en conversations avec des prêtres et des docteurs de haute érudition; en travaux littéraires dans le genre de celui dont je viens de parler; en une active et copieuse correspondance aussi avec les gouvernants et les lettrés de Constantinople. Il s'intéressait encore et surtout aux disputes d'écoles qui agitaient la Sorbonne. Nous voudrions savoir de même comment il s'accommodait des brumes glaciales du Nord et si le mal du pays, joint à tant d'écrasants soucis, n'assailit point parfois, aux bords sombres de la Seine hivernale, cette âme impériale qui semble avoir été sage et forte. « Ses affaires, dit fort bien Lebeau, avançaient peu, malgré ses humbles et pressantes supplications auprès du Roi et de son conseil pour qu'ils voulussent bien s'occuper quelquefois de l'objet qui l'avait amené à la Cour de France. » Hélas! à Paris, les ducs d'Orléans et de Bourgogne se disputaient âpre-



ment le pouvoir que le pauvre roi était incapable d'exercer, et s'attachaient bien plus à se préparer à leurs luttes fratricides qu'à s'intéresser au pauvre souverain de Constantinople. Celui-ci et son hôte firent une nouvelle visite à Saint-Denys pour assister à la translation d'une relique dont le duc de Berri avait fait présent aux religieux et qu'il avait fait mettre dans une châsse d'argent du poids de 250 marcs, merveilleusement ornée. C'était une relique insigne entre toutes : une partie de la tête et un des bras de saint Benoît, que le duc avait obtenus à grand'peine de l'abbé de Saint-Benoît-sur-Loire!

Soudain, par un des plus extraordinaires retours de fortune de l'histoire, un coup de théâtre éclata comme la foudre et vint en une heure modifier du tout au tout la situation de l'auguste voyageur et autoriser à nouveau les plus radieuses espérances pour lui comme pour son peuple. La nouvelle de ce prodigieux événement ne semble être parvenue à l'empereur qu'au bout de plusieurs semaines, mais, comme on l'a dit, elle peut bien être regardée comme la plus inattendue qui ait jamais frappé l'oreille d'un homme presque abandonné par l'espérance! Durant que Manuel s'attardait à disputer sur le *Filioque* à Paris, le foudre de guerre ottoman, le terrible Bajazet Ildjérim,



c'est-à-dire l'Éclair, qui tenait depuis tant d'années sous sa botte l'Empire presque détruit des Paléologues, le plus redoutable des sultans turks et des conquérants orientaux, avait été brusquement anéanti par l'apparition presque subite d'un conquérant bien plus effroyable encore, Timour ou Tamerlan, le grand khan des Mongols. Ce fléau de Dieu, peut-être le plus grand destructeur d'hommes de l'histoire, sorti, avec les hordes infinies de ses sauvages cavaliers, des profondeurs de l'Asie centrale, après avoir marqué sa route rapide à travers ce continent par un épouvantable sillon de meurtres et de ruines, avait, après avoir provoqué le sultan, gagné sur lui, le 27 juillet 1402, une fameuse et décisive bataille dans les plaines d'Ancyre, près de ces mêmes lieux historiques où Pompée, jadis, avait vaincu Mithridate. A peu près toute l'armée turque avait péri. L'invincible Bajazet était tombé aux mains de son impitoyable ennemi, qui l'avait, dit la légende, fait enfermer dans une cage de fer.

Tamerlan adressa deux lettres au roi Charles VI. Ces documents fort extraordinaires sont, ce que la plupart ignorent, aujourd'hui encore conservés aux Archives nationales. M. de Sacy les a très exactement commentés dans un savant article des *Mémoires de l'Académie des Inscrip-*



tions et Belles-Lettres. Mais ce ne furent point ces lettres illustres qui apportèrent à Paris la première nouvelle du grand événement ainsi annoncé au roi de la part du khan. Car, lorsqu'elles arrivèrent, l'empereur Manuel, dont on devine l'émotion intense à l'ouïe d'une circonstance aussi fabuleuse, aussi heureuse pour sa cause, avait déjà précipitamment quitté la France. Il avait, en effet, reçu à Paris par une voie plus directe cet avis si important pour lui. Il l'avait aussitôt fait connaître au roi et à ses conseillers, tout en décidant son propre retour immédiat à Constantinople.

« Beaucoup d'erreurs, dit fort bien M. Berger de Xivrey, ont été commises sur le lieu et l'époque où Manuel apprit l'incroyable nouvelle de la défaite si complète de son terrible ennemi. On se les serait épargnées en consultant la *Chronique* du Religieux de Saint-Denys, témoin oculaire très véridique et vraiment irrécusable pour tout le séjour du Paléologue à Paris. » Suivant cette source, le *Chambellan* (*Tambellanus*) (c'est sous ce nom que le Religieux de Saint-Denys désigne Tamerlan) avait écrit au prince gouverneur de Constantinople¹ de rappeler

¹ C'est-à-dire à Jean Paléologue, fils d'Andronic, auquel l'empereur Manuel, son oncle, avait, on l'a vu, au moment de partir pour l'Occident, confié la garde de sa capitale.



l'empereur son oncle, promettant de rendre à l'Empire byzantin tout ce que l'impie Bajazet lui avait enlevé, et cette nouvelle, avec le récit très détaillé de la victoire de l'armée tartare, avait été apportée à Manuel à Paris vers la Toussaint de l'an 1402 (donc presque exactement trois mois après la bataille d'Ancyre), par des chrétiens demeurés esclaves chez les Turks depuis le désastre de Nicopolis, entre autres un comte hongrois, un bâtard de feu le comte de Savoie, et plusieurs Français, que ledit « Chambellan » avait délivrés des fers de Bajazet après son triomphe. Ces prisonniers libérés, porteurs de si grandes nouvelles, furent mandés au conseil du roi, alors que celui-ci était dans un de ses bons jours. Après avoir prêté serment solennel de ne dire que la vérité, ils firent, dans les plus minutieux détails, cet étonnant récit qui répandit la joie universelle, en apprenant à tous la ruine irrémédiable du plus redoutable ennemi du nom chrétien¹.

Le Religieux de Saint-Denys ajoute que le roi de France, avec la reine, les princes du sang et toute la Cour entourèrent l'empereur tout joyeux, qui ne voulait pas perdre une heure pour retourner dans sa capitale délivrée

¹ La République de Venise avisa de son côté le roi de France de cette extraordinaire nouvelle.



de cet affreux et si long cauchemar. Déjà le mardi après l'octave de la Saint-Martin d'hiver de cette année 1402, c'est-à-dire dans la seconde quinzaine de novembre, Manuel quitta Paris. Le roi Charles, toujours généreux, prodigua à son hôte les plus magnifiques présents de vaisselle d'or, d'argent et de pierreries, avec les sommes les plus considérables en numéraire. Il appliqua la même générosité à toute la suite de l'empereur, jusqu'au dernier valet. Chacun des Grecs fut comblé d'or, de pierres précieuses, de vêtements de soie, de vases d'apparat. Ce sont les propres termes du chroniqueur. Et, bien que l'empereur, depuis près de deux ans, eût vécu avec les siens entièrement à sa charge, grâce à la générosité la plus royalement exercée, Charles continua à lui assigner encore l'énorme pension annuelle de quatorze mille écus d'or, qui lui avait été régulièrement servie sur le trésor royal depuis son arrivée en France, et cela jusqu'au retour complet de sa bonne fortune. En même temps, il lui fournit pour l'accompagner une escorte de deux cents hommes d'armes, qui devait le suivre jusqu'à Constantinople sous le haut commandement du seigneur de Châteaumorand, ce magnifique guerrier que jadis Boucicaut avait laissé dans cette ville avec une troupe pour la défendre et qui, depuis peu, était de retour à Paris.



Le voyage de Manuel, de Paris à Constantinople, fut extrêmement rapide, avec toute la célérité imaginable. Nous n'en connaissons malheureusement que deux ou trois des étapes principales. Sur toute la traversée de la France, nous ne savons rien absolument. Certainement l'empereur, par les soins de son hôte royal si parfait, fut reçu à toutes ses stations avec les mêmes honneurs et les mêmes attentions extraordinaires. Il revint probablement par la même route jusqu'au delà des Alpes. Là, il prit le chemin de Gênes¹, où l'appelait un double motif. En effet, aux relations incessantes et si importantes des Génois se joignait la présence de son cher ami Boucicaut, le fameux connétable, depuis le mois de juin 1401 gouverneur français de cette superbe cité qui s'était donnée à la France quatre ans auparavant. Manuel y arriva déjà le 22 janvier de l'an 1403 (nouveau style). Le chroniqueur Stella, dans ses *Annales genuenses*, raconte en détail le splendide accueil que fit au prince voyageur le brillant connétable. Boucicaut, avec un immense cortège de nobles génois et français, s'était porté à la rencontre de l'empereur. Manuel fit son entrée dans la ville de marbre, à cheval, sous un dais de brocart qui l'at-

¹ Le chroniqueur byzantin Dukas s'est trompé en faisant revenir Manuel à Venise par la route d'Allemagne.



tendait à la porte Saint-Thomas, porté par des citoyens de Gênes, tous uniformément vêtus d'écarlate. Il fut conduit dans cet appareil à la maison des Frères Prêcheurs, où on avait disposé son logement.

Le fastueux Boucicaut ne s'en tint pas là. Il était bien vraiment le roi de Gênes, et fit à l'empereur une réception unique. Le peuple génois tout entier tint de même à honneur de traiter son hôte avec la plus aimable courtoisie. On le combla des plus riches dons, et comme on ne séparait point sa cause de celle des Génois de Galata, on lui fit présent de trois galères pour sa défense et pour celle des possessions génoises du Levant. Une somme de trois mille écus d'or fut destinée aux frais de son séjour. On lui donna une fête des plus brillantes, une de ces fêtes telles qu'en savait donner la ville de Gênes, alors dans tout l'éclat de sa richesse et de sa puissance. Certainement la charmante Antoinette de Turenne, « la belle, bonne et saige épouse » du maréchal Boucicaut, dut en faire les honneurs à l'empereur à la tête des femmes ravissantes de la noblesse génoise. Ces gracieuses Italiennes, célèbres alors dans toute l'Europe par la suprême élégance et la grande richesse de leurs atours, adoraient la jeune femme du gouverneur royal qui avait eu l'art de



les gagner. « Elles trouvèrent en elle tous sens, toute bénignité, gr ce et humilité, dit l'historien contemporain de Boucicaut. Et ces dames de Gennes la preindrent à visiter à grandes compagnies, et à elles offrir toutes à son service et commandement ; et la dame débonnaire les recevait très doucement, et tant vers elles estoit bénigne, que très grandement toutes s'en lo oient. » Toutes ensemble parurent dans leur plus bel éclat dans ce bal magnifique qui fut donné en l'honneur et en présence de l'empereur grec au palais du gouvernement, le dernier jour du mois de janvier. Toute la noblesse génoise y figura dans ses plus somptueux costumes.

Manuel demeura dix jours encore dans cette cité qui le recevait si bien. A son départ, il fut de nouveau escorté par les nobles qui portaient au-dessus de sa tête le dais de brocart. Boucicaut, l'archevêque de Gènes, tous les notables de la cité le conduisirent jusqu'au delà des portes.

Nous sommes mal renseignés sur la plus grande partie du reste de l'impérial parcours. Georges Stella, qui nous a fourni ces détails sur le séjour de Manuel   G nes, dit qu'en quittant cette ville l'empereur prit la route de terre. Dukas, de son côté, dit qu'il passa par Florence. C'est



bien probablement la vérité. Manuel dut certainement aller dans cette ville pour s'y rencontrer avec le pape Boniface IX, qui lui voulait beaucoup de bien et qui fit vers ce temps plusieurs séjours dans la « cité des fleurs ». « Je crois, pour ces raisons, dit M. Berger de Xivrey, pouvoir placer dans cette ville ou aux environs l'entrevue ainsi rapportée par le *Livre des Faicts de Boucicaut* : « Si fut devers le Saint Père, qui donna grand pardon à quiconque luy feroit bien ¹. » Mais il faut mettre au rang des fables une assertion de l'*Historia politica* ², qui dit exactement ceci : « Le Pape et les autres souverains avaient promis à l'empereur Manuel des secours, mais ils ne les lui donnèrent pas, comme le prouva l'événement. Leur prétexte fut que cet empereur, un jour de fête, s'était refusé à saluer (embrasser) le manipule du bras droit d'un chorévêque où était brodée à l'aiguille l'image du Christ. Le Pape prit occasion de là pour écrire à tous les Italiens que, l'empereur des Grecs s'étant refusé à saluer l'image du Christ, quiconque lui porterait secours serait excom-

¹ Il ne peut s'agir ici de l'antipape d'Avignon, Benoît XIII, le fameux Pierre de Luna, lequel d'ailleurs venait de s'aliéner la France, si longtemps déclarée pour lui.

² Dans la *Turco-Græcia* de Martin CRUSIUS, Bâle, 1584.



munié. » Toute cette histoire n'est qu'une invention, un tissu d'absurdités, en contradiction absolue avec les témoignages continus de bienveillance donnés à Manuel par Boniface IX, avant comme après le séjour de ce prince en Occident, bienveillance dont nous avons les preuves officielles dans la correspondance de ce pape. »

Dukas nomme Ferrare parmi les villes où passa l'empereur, dans le trajet qui le mena de Florence à Venise. La République le reçut à merveille, comme à son premier passage, et lui accorda également un secours de trois galères, sous le commandement de Léonard Mocenigo. On lui fit, poursuit Dukas, de très grands et nombreux dons. La flotte vénitienne le convoya ensuite en Morée. Il paraît avoir touché d'abord à Modon, puis de là s'en alla à Mistra, auprès de son frère Théodore, le despote de ce nom, pour y rejoindre les siens, qu'il lui avait confiés il y avait plus de trois années. Il retrouva bien sa femme, l'impératrice; mais il semble que deux de leurs fils en bas âge, dont l'histoire ne parle du reste pas, étaient morts durant son absence. En effet, un chrysobulle, délivré par Manuel, en date du mois de septembre 1406, à l'effet de réunir au diocèse de Monembasie l'église d'Hélicouvouno, nous apprend qu'un double service hebdomadaire du mer-



credi et du samedi avait été fondé dans ce temple, pour le repos de l'âme de ces petits enfants de l'empereur qui y avaient été inhumés. Mon savant maître, feu E. Miller, a publié cet acte en entier dans le *Catalogue des Manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Escurial*.

Probablement le séjour de l'empereur à Mistra fut, cette fois encore, très court, tant il était naturellement pressé, après de si grands événements, de rentrer dans sa capitale. Si même il y fit quelque arrêt, ce fut pour y attendre et les trois galères de Gênes qui devaient le rejoindre et surtout son cher Boucicaut, qui arrivait avec elles, conduisant en personne à Chypre toute la flotte de Gênes, pour forcer le roi de cette île, Janus, à lever le siège de la cité de Famagouste, occupée depuis près de vingt années par les Génois¹.

« Quand le mareschal feut arrivé à Modon, dit l'historien de ses *Mémoires*, là trouva les messagers de l'empereur de Constantinople, Karmanoli, qui l'attendoient, par lesquels il luy mandoit que, pour Dieu, et en l'honneur de Chevalerie et Noblesse, il ne voulust point passer outre sans qu'il parlast à luy. Car il estoit en la Morée

¹ Manuel reçut aussi à Mistra une ambassade du sultan Soliman I^{er}, fils de Bajazet.



vingt milles en terre¹ ; si le voulust un petit attendre et il viendrait à luy. Le Mareschal receut les messaigers à tel honneur qu'il leur appartenoit, et leur dict bénignement que ce feroit-il très volontiers. Si ordonna tantost pour luy aller au devant le Seigneur de Chasteaumorant (qu'il avait emmené de Gênes avec luy²), à tout sa gent, et Messire Jean d'Outremarin (ou Oltramare), Genevois, à tout une galée ; et luy l'attendit à un port appelé Basilipotamo³. Quand le Mareschal sceut que l'empereur approchoit, il luy alla à l'encontre, et receut à grand honneur lui, sa femme et ses enfans⁴ qu'il avoit amenez, comme raison estoit.

« Le dict Empereur le requist moult bénignement, en

¹ C'est-à-dire à Mistra.

² « Châteaumorand, dit M. Berger de Xivrey, que nous avons vu chargé par Charles VI d'escorter Manuel, paraît avoir été retenu à Gênes par Boucicaut, pour aller presque aussitôt ensemble, par ordre du roi Charles, assiéger l'antipape Benoît XIII dans Avignon. Ils étaient dans cette ville lorsque le pontife s'en échappa, le 12 mars que l'on comptait encore 1402, Pâques tombant cette année le 15 avril. On peut donc estimer assez sûrement que ce fut dans les premiers jours de l'année 1403 (après Pâques) que le maréchal ramena Châteaumorand à l'empereur. »

³ Le port de Mistra, sur le golfe de Laconie, à l'embouchure de l'Eurotas.

⁴ En réalité, nous l'avons vu, il n'en restait qu'un, les deux autres étant morts. Celui-là s'appelait Jean et succéda à son frère au trône de Byzance. Quand Manuel, avec l'impératrice, rentra dans sa capitale, il laissa cet enfant auprès de son oncle, en Morée.



l'honneur de Dieu et de Chrestienté, que il luy voulust donner confort et pessaige jusques à Constantinople. Le Mareschal respondit que ce seroit très volontiers, et tout ce que pour luy pourroit faire. Si ordonna tantost pour le conduire quatre galées, lesquelles il bailla en gouvernement au bon seigneur de Châteaumorant. Si se partit à tant l'Empereur, et le Mareschal le convoya jusques au cap Saint-Angel (Saint-Ange).

« Quand là feurent arrivez, viendrent au Mareschal les messaigers des Vénitiens qui avoient sceu comme il avoit baillé quatre de ses galées pour convoyer l'Empereur. Si dirent que ils estoient deliberez s'il leur conseilloit d'envoyer aultres quatre¹, pour plus seurement le mener où il vouloit aller. A ce respondit le Mareschal que ce seroit très bien fait, et grand honneur à la Seigneurie de Venise et au capitaine d'icelles galées. A tant preint congé l'Empereur du Mareschal, et moult le remercia, et aussi les Vénitiens. Si s'en partit, et teint son chemin droict à Constantinople. »

¹ Il y a là une erreur de l'historien de Boucicaut. D'après ce que dit Marino Sanuto de trois galères déjà accordées au départ de Venise, ce renfort envoyé au cap Saint-Ange dut être seulement d'un quatrième bâtiment donné en sus par les Vénitiens.



« ...Tu ne me blesses pas moins qu'auparavant, en abjurant ainsi toute fierté. Moi qui pensais avoir acquis une gloire brillante et durable, comme ayant triomphé par ma vertu d'un homme illustre, auteur de grandes actions, voilà que tu viens me prouver mon erreur en te couvrant d'opprobre et en montrant que tu étais facile à vaincre, puisque tu ne supportes pas en homme la mauvaise fortune. »

Si cette pièce a été composée, comme le suppose M. Berger de Xivrey, au printemps de l'an 1403, le prince contre qui elle fut écrite n'existait déjà plus alors depuis quelques jours, car Bajazet était mort en captivité dès le 9 mars de cette année. Mais Manuel ne pouvait encore connaître cet événement. Il l'apprit sans doute seulement à son arrivée à Constantinople, presque en même temps que la nouvelle du retour de Tamerlan à Samarcande.

Nous ne suivrons plus Manuel Paléologue après son retour dans sa capitale. Le désastre des Turks à Angora avait redonné un demi-siècle d'existence à l'Empire byzantin. Manuel vécut vingt-deux ans encore, régnant au milieu des plus terribles difficultés. Dans les dernières années de son existence, il s'était retiré au fameux mona-



stère de Périblepte à Constantinople, laissant presque tout le poids du gouvernement à son fils aîné Jean, qui lui succéda et qui s'était marié le 19 janvier 1420 à Sophie, fille du marquis de Montferrat. Le vieil empereur expira dans cette solitaire retraite le 21 juillet 1425, âgé de soixante-dix-sept ans et quelques jours, regretté de tous.

Ne recevant pas de France les subsides si solennellement promis, Manuel avait envoyé en 1408 à Paris un de ses plus aimés familiers et, comme nous l'avons vu, un de ses correspondants favoris : Manuel Chrysoloras. En souvenir de ses visites à ses chers religieux de Saint-Denys, il leur avait envoyé par ce fidèle messenger, pour leur insigne basilique, un admirable manuscrit contenant les œuvres de saint Denys l'Aréopagite, écrites sur vélin, merveille de la calligraphie et de la peinture byzantines de cette époque. Ce volume, à la superbe couverture d'ivoire sculpté, est aujourd'hui encore un des bijoux du musée du Louvre; il contient entre autres une précieuse miniature avec les portraits de Manuel Paléologue, de l'impératrice Irène, sa femme, et de ses trois jeunes fils, Jean, Théodore et Andronic¹. Un autre manuscrit, qui contient l'oraison funèbre du despote Théodore, par son

¹ Voir planche IV.



impérial frère, manuscrit également conservé à Paris¹, contient aussi deux beaux portraits de notre empereur². Phrantzès raconte, chose curieuse, que les Turks trouvaient à Manuel la plus grande ressemblance avec le prophète Mahomet, et que Bajazet le lui avait dit plusieurs fois.

A la fin du premier de ces volumes si particulièrement précieux, est écrite une non moins précieuse note en grec, dont voici la traduction :

« Ce présent livre a été envoyé de Constantinople au couvent de Saint-Denys, à Paris, dans la France ou Gaule, par le très haut basileus ou autocrator des Romains, Kyr Manuel Paléologue, et apporté par moi Manuel Chrysoloras, envoyé en ambassade par le dit basileus, l'an du monde 6915 ou de l'Incarnation de Notre-Seigneur 1408. Le dit basileus était venu lui-même à Paris quatre ans auparavant. »

Ce manuscrit in-4°, vraiment magnifique, sur très belle peau de vélin, une des plus splendides raretés du fameux trésor de Saint-Denys où il portait le n° 416, avait été longtemps considéré comme perdu, et on ne le

¹ A la Bibliothèque nationale, numéro suppl. 309.

² Voir planches V et VI.





ΘΕΟΥ
ΑΝΘΡΩΠΙΝΗΣ
ΣΑΡΚΟΣ
ΑΝΑΡΧΑΙΜΟΣ
ΑΝΑΡΧΟΣ
ΑΝΑΡΧΟΣ
ΑΝΑΡΧΟΣ
ΑΝΑΡΧΟΣ



Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, Suppl. N° 309.

Portrait de l'empereur Manuel Paléologue.





Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris. Suppl. N° 309.

L'empereur Manuel Paléologue entre ses deux fils.



connaissait plus que par la description qu'en avait faite Félibien dans l'*Histoire* de cette abbaye. Il est relié en velours rouge avec les plats encadrés de vermeil très richement ciselés et enfermant, je l'ai dit, sur chaque face, trois bas-reliefs sur ivoire, portant des sujets religieux. Après une admirable miniature donnant le portrait de saint Denys l'Aréopagite, on admire celle sur laquelle est représentée la famille impériale. La Panagia, ayant sur sa poitrine son divin Fils, pose la main droite sur la tête du basileus et la gauche sur celle de la basilissa. Manuel et Jean, son fils aîné, ont des robes bleues aux parements d'or gemmés. L'impératrice et ses deux plus jeunes fils ont des robes écarlates beaucoup plus richement ornées¹.

« Quelques galères, dit fort bien M. Jugie, de riches présents, d'agréables souvenirs, voilà tout ce que rapportait Manuel de son long voyage d'Occident. C'était peu sans doute, mais Tamerlan avait fourni le magnifique supplément qui allait assurer à la vieille Byzance encore cinquante ans d'existence. »

¹ En raison des circonstances actuelles, il ne m'a pas été possible de faire photographier cette miniature. J'ai dû me contenter de faire reproduire une copie de M. L.-A. FOUCHER, publiée par M. Sp. LAMBROS dans un opuscule sur les portraits des empereurs de Byzance, paru à Athènes en 1911.



VOYAGE

DANS

LES ABRUZZES ET LES POUILLES

(3-17 Mai 1914)¹

J'ai fait, au printemps de l'an dernier, avec des amis, dans les Abruzzes et les Pouilles, deux des provinces italiennes les plus rarement visitées, une courte et magnifique excursion. Je n'avais jamais encore été dans les Abruzzes. J'avais, il y a quelque vingt ans, visité rapidement, après Tarente et Otrante, Bari et Lecce, villes des Pouilles. Ce voyage dans ces deux provinces, devenu aujourd'hui aussi facile, grâce à l'automobile, qu'il était jadis presque impossible, demeurera un de mes beaux souvenirs. Nous sommes parmi les premiers à l'avoir accompli dans ces conditions. J'engage vivement tous ceux qui

¹ Ce récit est une réédition, avec des détails historiques qui en ont plus que triplé l'étendue, d'un article paru sous le même titre dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} février 1916.



aiment à admirer de superbes monuments et de non moins superbes paysages de montagnes à ne pas se priver de ce grand plaisir.

Nous n'avions exactement que quinze jours devant nous. Grâce à une excellente 40 HP, — car une voiture puissante est indispensable, — nous avons réalisé presque tout notre programme, supérieurement établi par M. E. Bertaux, l'érudit français qui, certainement, connaît le mieux ces contrées. Il nous aurait suffi de quelques jours de plus pour l'accomplir tout entier.

Nous sommes sortis de Rome par la place Saint-Jean-de-Latran, puis, par Tivoli, nous avons rapidement gagné Tagliacozzo. Le champ de bataille où sombra la fortune du malheureux Conradin, le dernier des Hohenstaufen, s'étend au pied de la ville, accotée à un contrefort de l'Apennin. Le site est fort beau. Nous visitons un vieux palais, riche en souvenirs.

L'entrée du prétendant Conradin, au printemps de l'an 1268, à Rome, avait été triomphale. Par-dessus leurs armes, les soldats avaient des vêtements précieux aux couleurs éclatantes et variées. Leurs casques étaient ornés de verdure et de feuillages. Sur le parcours de la ville étaient disposés des chœurs de femmes qui chantaient, en



s'accompagnant de cymbales, de tambours, de clairons et de violes. Chose extraordinaire, le sol des rues, au lieu d'être jonché, comme à l'ordinaire, de feuillages, disparaissait sous de riches étoffes et des fourrures de vair. D'une maison à l'autre, on avait jeté des cordes, et à ces cordes étaient suspendus des baudriers, des gants, des bracelets, des anneaux, des diadèmes, des colliers magnifiques, des bourses de soie, des couteaux dans leurs gaines de pourpre. Les maisons étaient tapissées de tentures d'or et de soie, de voiles et de manteaux aussi précieux par la matière que par la main-d'œuvre. C'était partout un luxe inouï. L'arrivée de Conradin causa un enthousiasme universel. Le jeune prince aux belles boucles blondes fut conduit au Capitole par une foule immense et fut salué par tous les Gibelins comme l'héritier des Césars. Lui-même harangua le peuple romain.

Hélas! quelques semaines après, Conradin, qui avait quitté Rome, le 18 août, avec cinq mille gendarmes, pour opérer sa jonction avec les fameux Sarrasins de Lucera et combattre son rival, fut complètement défait par les troupes de Charles d'Anjou sur les rives du ruisseau du Salto, au village de Scurcola, près de Tagliacozzo. Le malheureux enfant parvint à s'échapper avec Frédéric



d'Autriche et quelques autres. Repris par les Angevins à Astura, au sud de Porto d'Anzio, au moment où il allait s'embarquer pour la Sicile, il fut conduit à Naples et condamné à mort avec Frédéric d'Autriche.

Les deux cousins jouaient aux échecs quand on vint leur annoncer la mort qui les frappait. Ils furent décapités avec dix de leurs compagnons d'infortune sur la place du Marché, le 29 octobre 1268, en présence d'un peuple immense, de Charles d'Anjou et de toute la Cour. Conradin détacha son manteau, s'agenouilla pour prier, puis, se relevant, dit : « Ah ! ma mère, quelle affreuse nouvelle vous allez recevoir de moi ! » Alors, il se tourna vers le peuple, jeta, dit la tradition, un gant dans la foule comme pour appeler un champion et se livra au bourreau. En voyant tomber la tête de son plus cher ami, Frédéric d'Autriche « poussa un rugissement terrible et mourut sans demander pardon à Dieu ». On prétendit qu'au moment de l'exécution de Conradin un aigle était descendu du haut des cieux jusqu'à terre, qu'aux yeux de tout le peuple il avait trempé son aile droite dans ce sang généreux, et était aussitôt remonté dans les airs. C'était l'aigle de Souabe qui disparaissait pour toujours¹.

¹ J'ai emprunté presque textuellement tous ces détails sur Conradin,



Par une belle route contournant l'antique lac Fusino, à travers une plaine toute jonchée de localités aux noms médiévaux¹, ayant devant nous les plus hautes montagnes encore couvertes de neige en ce commencement de mai, nous atteignons vers le soir Sulmona, dans une position admirable. Nous devons y passer deux nuits dans une auberge primitive, pourtant possible et sympathique. La patrie d'Ovide disperse ses beaux édifices, ses pittoresques églises dans la plus riche plaine, en face de la magnifique chaîne de la Majella, qui barre l'horizon de son colossal mur de neige. A deux pas de l'hôtel, une très ancienne église, la cathédrale, contient quelques monuments insignes.

Nous consacrons la journée suivante à une longue course dans l'Apennin. Par une route de montagne splendide, à travers des défilés qui ne le cèdent en rien aux plus renommés passages des Alpes, le long de torrents rapides ou de lacs étincelants dans lesquels se mirent de

comme une partie de ceux sur Frédéric II, sur Manfred et ses fils, au bel ouvrage du duc DE LUYNES, intitulé : *Recherches sur les monuments et l'histoire de la Maison de Souabe dans l'Italie méridionale*, et au charmant volume : *The Land of Manfred*, publié à Londres en 1889, par Janet Ross.

¹ Cette plaine admirable a été depuis bouleversée par l'affreux tremblement de terre tout récent.



petites cités couvrant de leurs antiques maisons des crêtes prodigieusement escarpées, nous gagnons la localité pittoresque entre toutes de Scanno, presque ignorée il y a dix ans, connue maintenant en Italie comme séjour d'été et comme séjour non moins charmant pour les sports d'hiver. Le site est grandiose, à la base d'imposantes montagnes. On est à plus de 1.000 mètres d'altitude. Quand on parcourt, entre deux rangées de sombres maisons pareilles à des forteresses, ces ruelles caillouteuses et grimpantes, on se croit dans l'Italie des XIV^e et XV^e siècles. Aucune apparence de la vie moderne, sauf, en dehors de la ville, un petit hôtel propre, presque confortable, le seul assurément que nous avons rencontré dans notre voyage. Une population aux vêtements archaïques d'aspect sévère circule par ces escaliers de rues. On se croirait à mille lieues de la Rome moderne, dont un peu plus de 200 kilomètres nous séparent seulement.

Le contraste est extraordinaire. Les femmes surtout, dont beaucoup soutiennent leur antique renommée de beauté, dont la plupart certainement n'ont jamais été au delà de Sulmona, portent le plus étrange costume noir, si lourd et pesant qu'il semble une évocation du moyen âge. Leur coiffure, également noire, si bizarre qu'elle est



presque impossible à décrire et qu'elle rappelle, dit-on, leur origine albanaise, enveloppe leur physionomie du plus austère des accoutrements. Les veuves portent sur le visage une sorte de masque qui laisse juste assez de place à la vue pour qu'elles puissent se conduire. Dans quelques années, des légions de touristes accourront chaque jour à Scanno, de Rome si voisine et de tous les points de l'Italie. La vie et la richesse pénétreront dans ces magnifiques contrées aujourd'hui encore presque aussi isolées qu'il y a trois siècles, mais c'en sera fini du pittoresque et de l'admirable couleur locale !

Un chemin charmant longeant le pied des monts nous conduit, le lendemain, de Sulmona à Aquila. Dans la petite ville de Popoli, nous visitons quelques beaux restes d'un palais médiéval. Nous nous détournons plus loin jusqu'au village d'Asserghi, pour contempler les assises formidables du Gran Sasso d'Italia. Ce géant de l'Apennin, massif colossal dont les cimes ceintes de neiges éternelles couvrent une immense superficie, présente les plus merveilleux aspects. Il ne le cède point en fait de beautés sublimes aux plus renommés sommets des Alpes. Aujourd'hui, hélas ! de lourdes nuées nous en dérobent la cime.



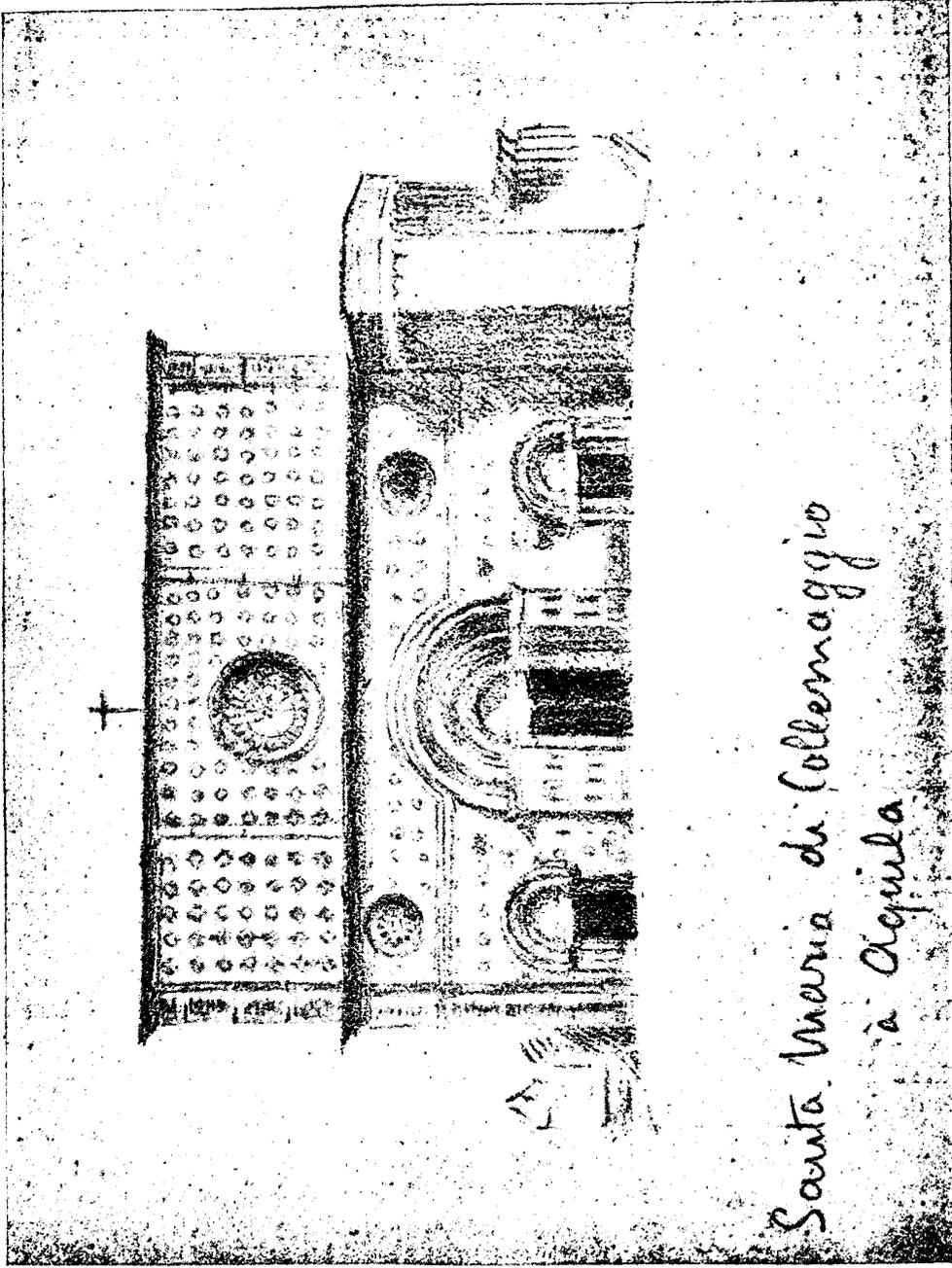
Aquila, capitale des Abruzzes, est maintenant une préfecture du royaume d'Italie. C'est une ville très ancienne dans laquelle nos rois Louis XII et Charles VIII ont frappé monnaie, comme du reste à Sulmona et à Chieti. L'hôtel, sur le Corso, est bruyant, malpropre, encombré



*Monnaie d'Argent
frappée à Aquila
au nom du Roi
Charles VIII*

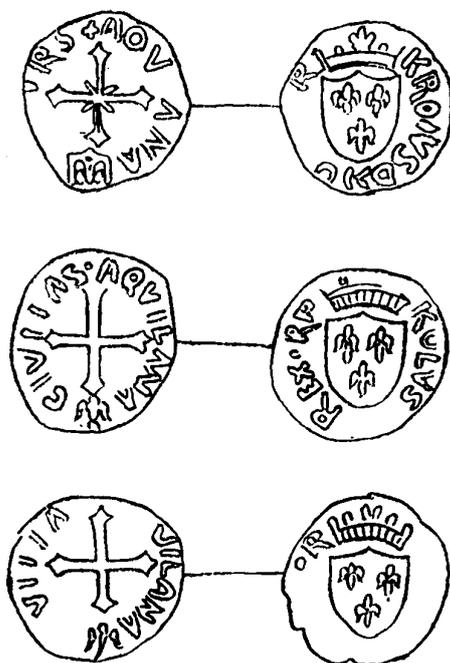
d'officiers qui y ont leur logement. Nous visitons de charmantes églises. J'ai conservé le souvenir de deux d'entre elles : une toute petite, hors ville, près du cimetière, avec de délicieux monuments de la Renaissance, sous le vocable de Saint-Bernardin de Sienne, et une autre, Santa Maria di Collemaggio, avec une extraordinaire et immense façade carrée, prodigieusement ornée, qu'on n'oublie plus quand on l'a vue.





*Santa Maria di Collemaggio
à Aquila*

Le soir, quelques étudiants parcourent le Corso aux cris d'*Abbasso l'Austria!* C'était déjà une forme très usitée pour saluer l'alliée d'alors de la Triplice.



*Monnaies de bronze frappées
à Aquila au nom du Roi
Charles VIII*

D'Aquila, nous franchissons l'Apennin par la plus belle route de montagne, magnifiquement établie par le gouvernement royal. Tout le long des pentes dénudées, des essais de reboisement sont tentés avec succès, semble-t-il. La voie est presque déserte, et nous filons vivement.



Nous ne rencontrons pas une automobile. Nous n'en rencontrerons pas dix dans tout notre voyage. Arrêt à Teramo pour déjeuner et visiter un très beau dôme au portique d'aspect sauvage, du XII^e siècle.

La distance de Teramo à Ascoli, où nous devons passer la nuit, est courte. Nous traversons Campli et Civitella del Tronto. Ascoli, grande et belle cité, propre et bien tenue, possède aussi d'imposantes églises. L'hôtel de ville, avec sa jolie façade du XVII^e siècle, contient une galerie de peinture, chose bien rare dans les Abruzzes. Nous y voyons quelques beaux tableaux de l'école de Crivelli et le fameux pluvial dit d'Ascoli, admirable chape qui, jadis dérobée et vendue à feu Pierpont Morgan, fut généreusement restituée par lui à la ville d'Ascoli, après des incidents retentissants.

Le lendemain, nous suivons longtemps une route insignifiante sur le rivage de l'Adriatique, puis nous obliquons droit dans les terres.

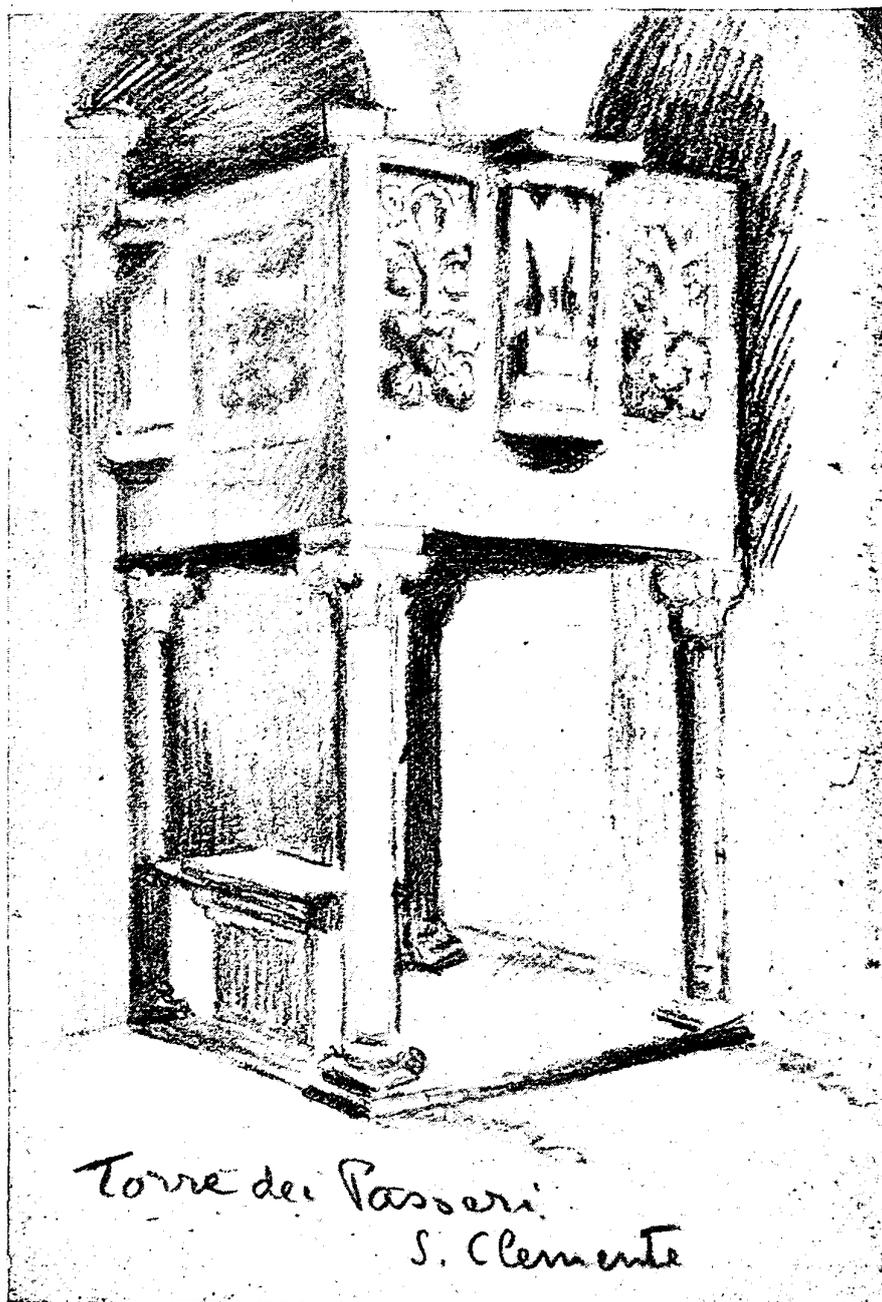
Nous escaladons un haut contrefort. Nous sommes à Atri, très ancienne ville d'origine étrusque, qui fut une des premières à frapper ces lourdes et énormes monnaies de bronze, le plus ancien numéraire italien connu sous le nom d'*aes grave*. Atri possède une merveilleuse cathé-





*Oigle en marbre de
la Cathédrale d'Atrani*





drale, dôme très antique avec une immense crypte et des fresques fameuses. C'est un des plus beaux monuments religieux des Abruzzes, que nous visitons longuement. Nous faisons dans une petite auberge un déjeuner pittoresque. — La route qui nous mène d'Atri à Chieti est très mauvaise; nous perdons du temps à franchir deux gués auprès de deux ponts rompus. Après un court arrêt à Pianella, où une antique église *fuori mura* contient un extraordinaire ambon d'art très barbare, nous arrivons à Chieti par une longue et belle montée.

Chieti est une grande ville, une préfecture sans intérêt, mais dans une situation superbe sur une très haute colline. Son nom antique est Theate. L'ordre des Théatins, qui y fut fondé par un de ses archevêques devenu plus tard le pape Paul IV, en a pris son nom. Du haut des promenades qui ont remplacé les vieilles murailles, la vue est splendide entre les massifs du Gran Sasso d'une part, et de l'autre la mer Adriatique qui scintille au loin.

Notre prochaine étape est une des plus longues. Nous nous arrêtons à Torre dei Passeri, où nous admirons dans une solitude fleurie les restes délicieux de la célèbre abbaye de San Clemente in Casauria de l'ordre de Cîteaux, un des plus insignes monuments du haut



moyen âge italien. L'ambon, la chaire à prêcher, la tribune, le chandelier pascal sont de toute beauté. De grands animaux, des aigles éployées, sculptés en haut-relief, en décorent les parois. Un jardin rustique, ensoleillé, encercle admirablement ce site ravissant. — Nous repassons à Popoli, à Sulmona. Nous nous engageons derechef dans les plus hautes montagnes de l'Apennin et, par les plus tragiques défilés, nous gagnons la localité très élevée de Roccaraso. Trois ou quatre hôtelleries primitives destinées à abriter le flot des touristes italiens, qui commencent à y faire du sport en hiver et à s'y reposer en été, sont vides encore. Nous avons peine à nous faire servir le plus maigre repas. Aussitôt après, nous traversons un immense plateau sans cesse agité par des vents violents. Le froid est intense. Le paysage est celui des plus hauts sommets alpins. La route redescend par Castel di Sangro. Nous désirons voir les fresques du IX^e siècle de l'église souterraine désaffectée de San Vincenzo a Vulturno. Pour avoir les clefs, nous montons au village du même nom accroché à la montagne dans le site le plus romantique. Les clefs ont été emportées, hélas! à Naples par le propriétaire actuel de l'église. C'est la fête du village. Toute la population défile en grand costume multicolore, comme aux



temps classiques de Léopold Robert. Dans ce lieu si sauvage, si écarté, nous recevons le meilleur accueil. A notre étonnement, beaucoup d'hommes s'adressent à nous en français. Ce sont des ouvriers qui, chaque année, vont faire en France une campagne de travaux de terrassements. Un d'eux a épousé une femme française qu'il a ramenée ici et qui ne semble pas se sentir dépaysée dans ce milieu si différent et si rude. — Nous arrivons fatigués à Isernia sur le Volturne. Nous voudrions y passer la nuit. Impossible. A la vue de l'auberge, nous reculons d'horreur. Force nous est d'aller beaucoup plus loin, par une route d'ailleurs infiniment belle. Nous arrivons à la nuit tombante à Campobasso, capitale de la province de Molise, presque sur la frontière des Pouilles. Hélas ! c'est ici pire encore. L'auberge est affreusement sale. Mieux vaut ne pas insister. Un de nous, gagnant son lit, en fait tomber un pistolet à six coups chargés, oublié par le voyageur de la nuit précédente.

Par une très longue et très fatigante route, escaladant les plus hauts sommets pour atteindre successivement des localités qui semblent des nids d'aigles, nous franchissons la frontière des Pouilles. L'aspect du pays se modifie entièrement. Quittant les montagnes, nous des-



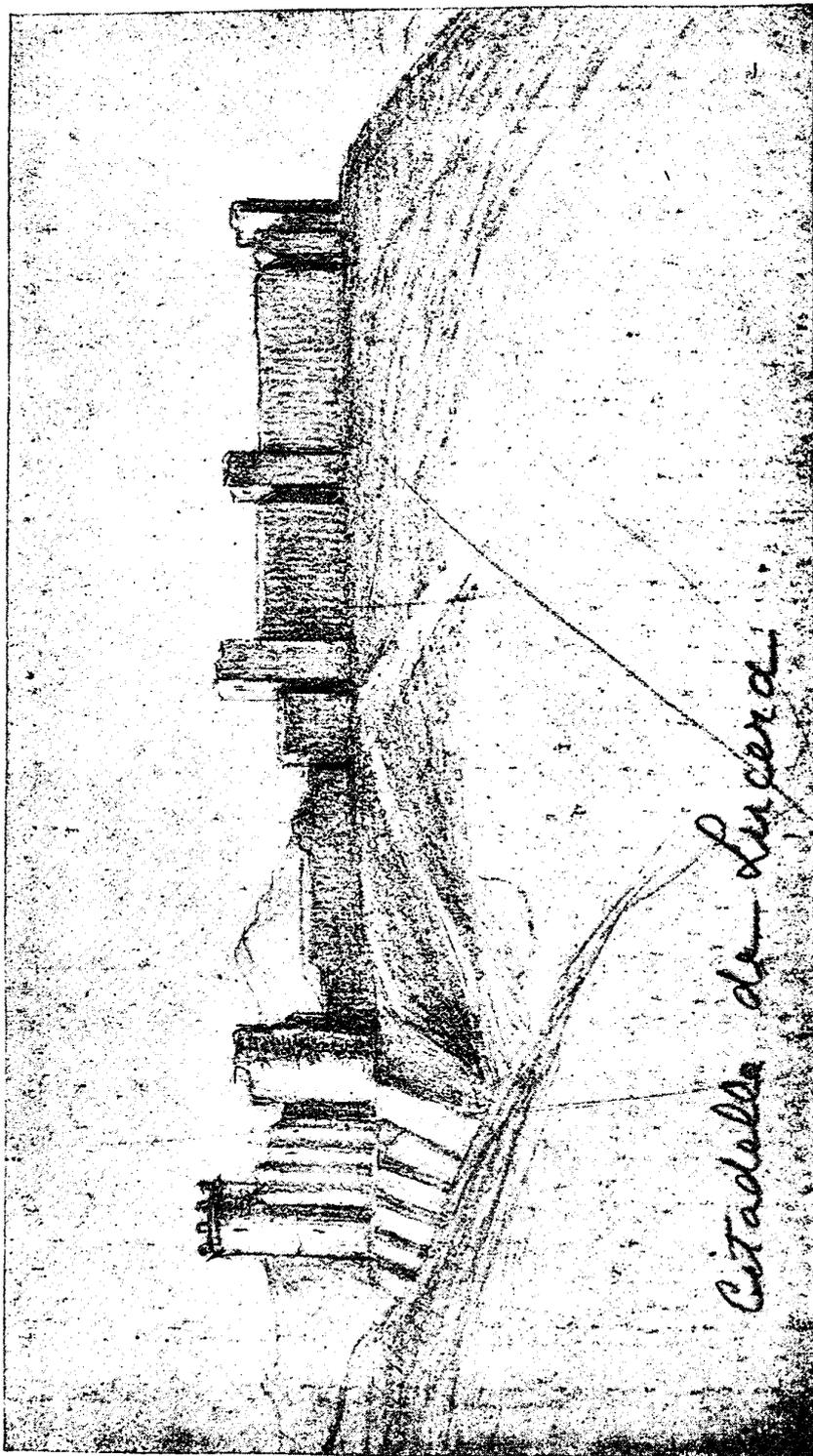
cendons brusquement dans la grande plaine du Tavogliere des Pouilles, où paissaient au moyen âge des millions de moutons, venus des Abruzzes au printemps. Il n'en vient plus actuellement que quelques centaines de mille. De plus en plus, l'agriculture s'empare du Tavogliere. Vers midi, à l'entrée de cette plaine fameuse, nous atteignons Lucera, la célèbre Lucera dei Pagani de l'empereur Frédéric II, de dramatique mémoire, qui dresse sa silhouette monumentale sur un haut plateau sauvage et dénudé. Nous visitons des églises, fort belles. Surtout, nous courons, à quelques centaines de mètres de la ville, aux ruines de la sombre et immense forteresse où cet empereur extraordinaire, cet homme tellement en avant de son siècle, avait installé cette armée de 60.000 Sarrasins¹, dont il avait réussi, à l'horreur du Pape et de la Chrétienté, à se faire pour lui les soldats les plus dévoués.

Il a vécu souvent, à Lucera, auprès de cette multitude féroce dont il était le dieu, entouré de cette cour élégante et lettrée, mi-partie chrétienne, mi-partie musulmane, qui avait fait de lui un empereur excommunié.

Frédéric, à côté de ses fameuses troupes sarrasines,

¹ Ce chiffre, donné par les chroniqueurs contemporains, est certainement exagéré.





entretenait à Lucera des parcs de chameaux et aussi de guépards, dressés pour la chasse, et y élevait des chevaux arabes. « Nous avons pour agréable, écrivait-il à un de ses serviteurs, l'envoi que tu as fait de huit chameaux et de deux guépards aux guépardiers de Lucera. Tu nous dis aussi que tu gardes à Malte trois chameaux, deux mâles et une femelle, pour qu'ils fassent des petits. Surveille-les et fais-les bien soigner. Envoie en Barbarie, et fais-y acheter des poulains de Barca d'une belle race et des guépards qui, sans être complètement apprivoisés, sachent cependant aller en croupe. » L'empereur entretenait encore à Lucera, aussi à Melfi et à Canosa, des maîtres sarrasins fondeurs et charpentiers, des maîtres armuriers, des gardiens de chameaux, d'ours et de hyènes, des gardiens de la garenne, des fabricants d'arcs, des ouvriers monétaires pour frapper des monnaies bilingues, à légendes arabe et latine. Son harem, à l'exemple de ceux des princes de Damas ou du Caire, était composé d'odalisques (*garciae*) et de concubines en sous-ordre (*ancillae*). Un mandat impérial, daté du 10 novembre 1239 à Lodi, et délivré à Jean le More, donne les détails que voici : « Nous t'enjoignons, dès que tu en seras requis par le kadi de Lucera et par Ben Abou Zeughi de Lucera



(sans doute le chef des eunuques impériaux), de faire remettre pour nos filles (*garciae*) qui sont à Lucera et à chacune d'elles une robe fourrée de martre, deux chemises et deux voiles d'étoffe de lin, et pour les servantes de notre chambre qui sont au même lieu, à chacune d'elles, une jupe à camail agrafé, deux chemises et deux voiles, et de leur solder toutes leurs dépenses, suivant le règlement de notre cour. »

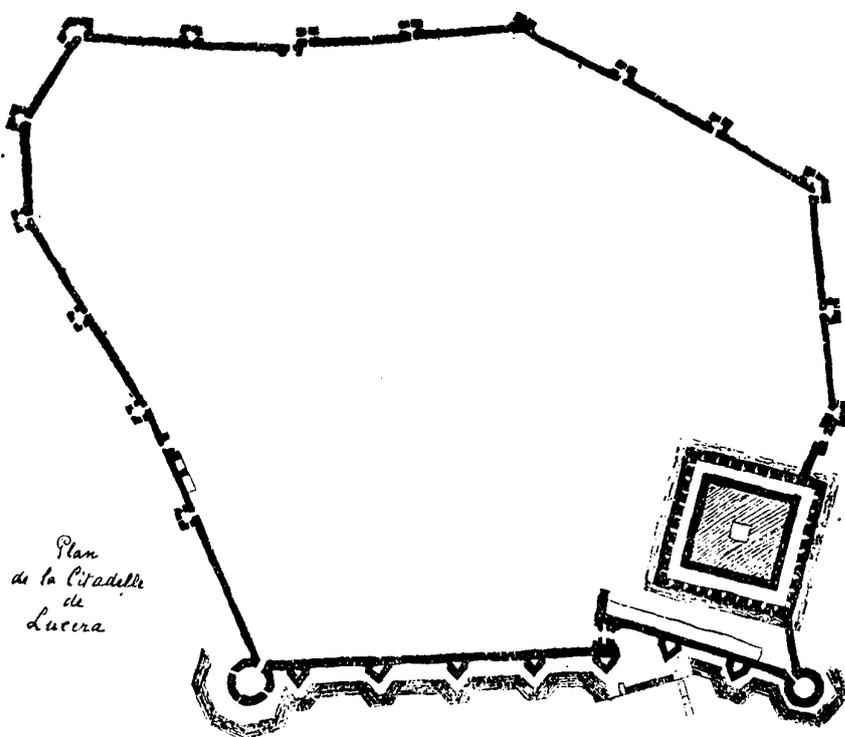
Cet empereur étrange et si vivant excellait ainsi dans toutes les formes de l'économie domestique. Il avait encore de belles ménageries à Naples, à Melfi, à Gravina, dans ces villes méridionales italiennes, siège, grâce à lui, de la plus intense civilisation de l'époque. Il avait des écuries d'éléphants, un haras à Syracuse, à côté d'une ferme où il faisait élever des buffles. Ses viviers de Palerme et d'Augusta étaient célèbres. Il protégea infiniment la culture de la canne à sucre. Il ordonne à son secrétaire de bien accueillir les juifs qui s'engagent à faire fructifier les dattiers du jardin royal de Palerme. Il avait jusqu'à des parts de bénéfices dans certaines caravanes du Soudan, du Caire, qui allaient aux Indes lointaines.

A la bataille de Cortenova contre les rebelles lombards, les flèches des archers sarrasins, dont l'étendard



était porté par l'éléphant de l'empereur, la vue aussi de cet animal, alors étrange et inconnu, contribuèrent fort à la déroute des Milanais.

Du château de Lucera on aperçoit les ruines de



Castel Fiorentino ou Firenzuola, le petit château de chasse où, le 13 décembre 1250, expira, à l'âge de cinquante-six ans, l'empereur Frédéric II. Tombé malade en juin à Andria, il voulut, en novembre, gagner Lucera, mais il ne put aller au delà de Castel Fiorentino. Son fils bien-aimé, le roi Manfred, le jeune et célèbre médecin Jean



de Procida, et son partisan fanatique, le vieil archevêque Bérard, de Palerme, assistaient à sa mort. Le parti papal se réjouit bruyamment de la fin de son terrible ennemi. Un moine en prière vit en songe cinq mille cavaliers plonger dans la mer, avec un bruit de métal en fusion. Un des cavaliers lui révéla que c'était là le passage de l'empereur et de sa suite, en route pour les enfers.

Manfred s'empressa de notifier aux barons la mort de son père, et de tout préparer pour les funérailles, à Palerme. « Le 28 décembre, dit le chroniqueur Matteo, j'appris que le corps de l'empereur qu'on portait à Tarente pour l'embarquer allait passer, et je me rendis à Bitonto pour le voir. Il était déposé dans une litière couverte d'un voile cramoisi. La garde sarrasine l'entourait avec six compagnies de cavaliers armés de toutes pièces. Ils marchaient tristement, pleurant l'empereur. Les syndics du royaume et une foule de seigneurs vêtus de noir fermaient le cortège. » Frédéric, d'après les chroniques musulmanes, était roux et chauve. Il était de petite stature ; il avait la vue faible.

Faisant un grand crochet vers la droite, à travers le Tavogliere et sa plaine infinie, triste et déserte, nous gagnons, sur un des premiers contreforts de l'Apennin,



une autre cité des Pouilles, une autre fameuse ville médiévale, une des premières conquêtes des Normands en Italie, Troja, fondée par le stratigos byzantin Bugianus, qui lui avait donné ce nom légendaire, assiégée plus tard par l'empereur Henri III en un siège célèbre, qui se termina par la plus lamentable des retraites. Aujourd'hui petite ville isolée, habitée par une population d'aspect farouche et famélique, Troja ne recevrait jamais de visiteurs, si elle ne possédait un des plus merveilleux dômes d'Italie. La cathédrale, splendide, s'élève sur une petite place banale, encombrée de centaines d'enfants, dont l'indiscrette et bruyante curiosité est une calamité presque insupportable. Sa façade est tellement belle en sa sauvage rudesse, qu'elle nous arrache des cris d'admiration. Nous ne pouvons cesser de la contempler. Elle est aussi superbe, aussi fraîche que si elle était d'hier. Elle possède des portes de bronze richement décorées, exécutées à Constantinople au xi^e siècle, comme toutes celles que nous allons rencontrer désormais dans cette grande plaine des Pouilles. Nous quittons avec peine cet endroit inoubliable, et, par les mornes étendues du Tavogliere, nous gagnons vers le soir Foggia, capitale de la province, où nous devons passer deux nuits.



Foggia n'était, au moyen âge, qu'un gros bourg, où les milliers de pâtres du Tavogliere venaient s'approvisionner. Frédéric II, qui y tint très souvent sa cour, y construisit des églises, un palais dont il ne demeure qu'un arceau charmant. C'est aujourd'hui une capitale agricole de plus de 100.000 habitants. Elle est privée d'eau, ce qui constitue pour elle une véritable calamité. Ses monuments sont peu intéressants. Quelques places de la ville sont couvertes de pierres plates, dont chacune marque l'entrée d'un silo pour la conservation des grains.

Foggia fut, je l'ai dit, un des séjours préférés de l'empereur Frédéric II. Aujourd'hui encore, les paysans de cette partie de l'Italie parlent avec fierté du grand empereur, qui tant aimait leur belle patrie ensoleillée, de son fils aussi, l'infortuné et chevaleresque Manfred.

La mère de celui-ci était la ravissante Bianca Lancia, noble piémontaise, fille du châtelain du château d'Agliano, près Asti, *virgo pulcherrima*, ainsi que l'appellent les chroniqueurs contemporains. Frédéric II l'avait extraordinairement aimée; il avait plus tard légitimé son mariage avec elle. Elle lui avait donné, entre autres enfants, une fille, Constance, dont j'ai raconté ailleurs l'existence si agitée et si malheureuse. Celle-ci avait épousé, sous le



nom nouveau d'Anne, l'empereur byzantin Jean III Dukas Vatatzès de Nicée, le fameux « Vatace » des historiens francs contemporains de l'Empire latin de Constantinople. Après bien des vicissitudes, elle vint terminer ses jours dans un couvent de Valence, en Espagne, auprès de son neveu par alliance, le roi Pierre III d'Aragon. J'y ai retrouvé sa tombe dans la sombre petite église de Saint-Jean-de-l'Hôpital. Ce mariage d'une fille d'empereur avec un prince schismatique avait été une des raisons pour lesquelles le pape Innocent IV, mortel ennemi de Frédéric, avait excommunié celui-ci et déclaré son trône vacant.

Frédéric II, âgé de quatorze ans seulement, avait été marié, en 1209, à Palerme, par les soins de son tuteur, le pape Innocent III, auquel sa mère, l'impératrice Constance, mourante, l'avait confié par son testament. Cette première épouse, également appelée Constance, était la fille du roi Alphonse II d'Aragon et la veuve d'un roi de Hongrie. Elle mourut en 1222, laissant un fils, Henri, qui fut couronné roi de Germanie, se révolta contre son père et termina sa vie en prison. Frédéric se remaria au bout de quelques années avec Yolande, la fille très belle du vieux et héroïque Jean de Brienne, le légendaire roi de Jérusalem, et de sa très jeune épouse, la reine Marie de



Montferrat, communément appelée « la Marquise ». De ce chef, Frédéric prit le titre de roi de Jérusalem pour lui et ses descendants, les souverains de Sicile. Yolande mourut au bout de trois ans, en 1228, à Andria, en pleine jeunesse, en pleine beauté, laissant un fils, Conrad, qui fut le père de l'infortuné Conradin.

Six ans après, le fameux Pierre de Vinea, l'homme de confiance de Frédéric, alla lui chercher à Londres une troisième épouse, Isabelle, fille du roi Jean Sans-Terre, princesse aussi délicieuse que l'avaient été les deux impératrices précédentes. Le 3 mai, la fiancée impériale, emportant le plus splendide trousseau, une couronne d'or fin constellée de pierres précieuses et d'émaux, représentant les saints rois martyrs d'Angleterre, s'embarqua à Sandwich pour Anvers. De là, toujours en somptueux appareil, elle vint à Cologne, où elle fut reçue triomphalement par une cavalcade de dix mille bourgeois. Frédéric chargea la suite anglaise qui s'en retournait à Londres de présenter de sa part au roi Jean trois guépards dressés à la chasse au gibier. L'histoire a négligé de nous dire dans quelles forêts royales d'Angleterre ces gracieux animaux prirent à la course, sous les yeux de la cour anglaise amusée, les chevreuils et les lièvres accoutumés.



Frédéric, alors fort occupé par la révolte de son fils Henri, laissa six semaines à Cologne la nouvelle impératrice encore vierge. Il ne la fit venir à Worms qu'après la soumission du roi des Romains et l'épousa définitivement dans cette ville, le 21 juillet, un dimanche, consommant solennellement le mariage qui avait été seulement jusqu'ici conclu par procureur. Isabelle lui plut beaucoup par sa beauté, plus encore par son caractère, son charmant maintien, sa parfaite connaissance des lois du beau langage. Ce jour-là, tant à Mayence qu'à Worms, se trouvèrent réunis quatre rois, onze ducs, trente comtes et marquis, outre la foule des prélats. La première nuit que l'empereur passa avec Isabelle, il ne voulut pas la connaître selon la chair avant l'heure convenable qui lui avait été marquée par les astrologues. Le commerce charnel ayant été consommé de grand matin, l'empereur entoura aussitôt sa femme d'une surveillance rigoureuse, comme si elle était déjà enceinte, en lui disant : « Conduisez-vous sagement, car vous avez un mâle dans votre ventre. »

Les chroniqueurs racontent que la jeune impératrice fut aussitôt confiée par son nouvel époux aux soins d'un corps d'eunuques noirs, « faits comme de vilains masques ». A Mayence, après la grand'messe, dans la cathédrale,



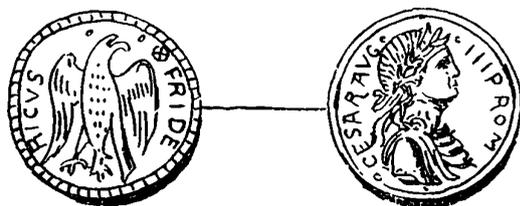
Isabelle présida le 22 août, avec Frédéric, à un banquet monstre de tous les princes de l'immense Empire rassemblés dans la plaine qui touchait à la ville. Les Minnesingers, ce jour-là, célébrèrent dans des chants passionnés la gloire de leur jeune empereur et de son épouse exquise.

De Mayence, l'impératrice Isabelle se rendit directement dans le Sud de l'Italie. Elle mourut des suites de couches à Foggia, le 1^{er} décembre 1241, au milieu du deuil universel. Toutes les cloches de l'immense Empire sonnèrent à l'unisson pour son deuil. Elle avait succombé à la naissance de son quatrième enfant, une fille, Marguerite, mariée plus tard à l'odieux margrave de Misnie, surnommé le Dépravé. Elle fut ensevelie à Andria, auprès de Yolande de Brienne. Les tombeaux des deux impératrices, affreusement mutilés, existent encore, dit-on, dans la crypte de la cathédrale d'Andria, sous un amas de décombres de toutes sortes. Nous n'avons pu les apercevoir.

Ce Frédéric II, qui semble bien vraiment avoir été un prince de la Renaissance, plutôt qu'un empereur du farouche XIII^e siècle, a fait frapper, dans ces villes de l'Italie méridionale, à Amalfi, à Brindisi, à Messine, entre autres monnaies très diverses, de superbes sous d'or, dits augustales, qui sont parmi les bijoux de la numismatique



médiévale. Copiées sur les plus belles médailles antiques romaines, ces monnaies portent le buste lauré de Frédéric, de style antique, sous les traits de l'empereur Auguste, et au revers une grande aile éployée. La légende latine est ainsi conçue : « Frédéric, empereur des Romains, toujours



*Augustali d'or de l'Empereur
Frédéric II*

auguste.» Il y eut, de cette si jolie pièce d'or, de nombreuses émissions, dont la première eut lieu vers 1232. Elles ont été étudiées en 1894 par E. Winckelmann¹.

Nous ne séjournons à Foggia que pour pouvoir aller le lendemain au sanctuaire du mont Gargano, un des buts principaux de notre voyage. Quand on traverse l'immense Tavogliere, en venant de l'Apennin, ou seulement de Troja, on a en face de soi, sur la droite et sur la gauche, la mer, et, juste en face, un énorme massif montagneux

¹ A. BLANCHET, *Mémoires et notes de numismatique*, 1909, p. 200 sqq.



complètement isolé de toutes parts, entre la plaine et la mer Adriatique ; c'est là le fameux promontoire du mont Gargano, l'éperon de la botte que représente l'Italie méridionale. Au sommet de ce promontoire désert, à une hauteur de plus de 800 mètres, dominant une immense étendue de terre et de mer, se dresse, au milieu d'une ville étrange en ces solitudes, une église élevée sur un des plus célèbres et des plus antiques sanctuaires chrétiens du monde : la grotte si renommée où, dès le VI^e siècle, les foules primitives accouraient vénérer le glorieux archange saint Michel, l'archistratège des nuées célestes. Ce sanctuaire insigne a joué le plus grand rôle dans l'histoire de la conquête normande. C'est là que les hardis aventuriers normands, fils de Tancrède de Hauteville, venus ici au retour de Terre Sainte pour saluer le grand archange si populaire dans leur patrie, s'abouchèrent pour la première fois avec les patriotes longobards et firent alliance avec eux pour renverser dans l'Italie méridionale le pouvoir tyrannique séculaire du basileus de Byzance.

J'emprunte au livre de feu l'abbé Delarc sur *les Normands en Italie*, les détails qui suivent : « Dans les premières années du VI^e siècle, les sommets du Gar-



gano nourrissaient les nombreux troupeaux d'un homme riche, que la légende appelle aussi Garganus.

« Un jour, le taureau d'un de ces troupeaux ayant disparu, les bergers et leur maître se mirent à sa recherche et le trouvèrent au sommet de la montagne, accroupi devant une caverne. On essaya vainement de le ramener. Garganus, furieux de cette résistance, lança un javelot contre le taureau; malgré que la pointe en fût acérée, le trait, au lieu de percer l'animal, revint frapper celui qui l'avait lancé.

« Ce prodige confondit les assistants, qui allèrent consulter leur pasteur, Laurent, évêque de Siponto, pour savoir ce qu'il signifiait. L'évêque prescrivit un jeûne de trois jours, puis il eut une vision. L'archange saint Michel lui apparut et lui dit qu'il était l'auteur du prodige et qu'il voulait que la caverne devant laquelle le taureau était accroupi lui fût consacrée. Évêque et fidèles se conformèrent aux ordres de l'archange, et, peu après, une basilique dédiée à saint Michel s'éleva à l'endroit indiqué. Elle ne tarda pas à être visitée par d'innombrables pèlerins qui, ayant eu connaissance du miracle, accoururent de toutes parts pour invoquer l'archange dans son nouveau sanctuaire.



« Au commencement du VIII^e siècle, deux cents ans environ après l'apparition de l'archange sur le mont Gargano, vivait à Avranches, sur les confins de la Bretagne et de la Neustrie, un évêque nommé Aubert. Cet évêque connaissait le sanctuaire du mont Gargano, soit qu'il y fût allé en personne, ou simplement qu'il en eût entendu raconter les merveilles. Une nuit, l'archange saint Michel lui apparut durant qu'il dormait et lui prescrivit de bâtir un sanctuaire qui lui fût dédié, et où il recevrait des honneurs analogues à ceux qu'on lui rendait au mont Gargano. L'archange ajouta que cette église devait être construite sur une magnifique élévation rocheuse, nommée le mont Tombe, qui se dressait au bord de la mer, à peu de distance d'Avranches. Plus difficile à convaincre que l'évêque de Siponto, l'évêque d'Avranches n'obéit qu'à une troisième injonction de l'archange qui, pour venir en aide à sa foi, lui prouva d'une manière sensible qu'il n'était pas le jouet d'une illusion. Un malfaiteur, voulant s'approprier le taureau d'un des troupeaux paissant sur le mont Tombe, l'amena clandestinement dans une caverne au sommet du mont. Il espérait l'y garder quelque temps et, lorsqu'on ne le chercherait plus, l'en faire sortir pour le conduire au loin.



« Saint Michel instruisit de la chose l'évêque Aubert, et lui enjoignit de faire élever la future église au-dessus de la caverne où se trouvait le taureau. L'évêque se rendit avec les fidèles à l'endroit indiqué, y découvrit en effet l'animal, et alors, ne doutant plus, commença ses préparatifs pour bâtir le sanctuaire. Il voulut que le nouveau temple eût les dimensions et la forme de celui du mont Gargano. En même temps, il envoya en Italie quelques clercs demander aux prêtres qui desservaient l'église souterraine du mont Gargano une portion du manteau rouge laissé par saint Michel lors de son apparition, et un fragment de la table de marbre au-dessus de laquelle il avait daigné se montrer à l'évêque de Siponto. Le retour des envoyés avec ces reliques fut une marche triomphale. Le sanctuaire du mont Tombe, devenu le mont Saint-Michel, ne tarda pas à avoir dans les Gaules l'importance que celui du mont Gargano avait en Italie.

« Telles sont les deux légendes; la seconde s'inspire visiblement de la première, et l'une et l'autre, comme l'ont remarqué les Bollandistes, ne peuvent, sur bien des points, résister aux attaques de la critique, mais elles n'en établissent pas moins d'une façon certaine qu'au commen-



cement du VIII^e siècle, malgré un éloignement d'environ quatre cents lieues, il a existé de curieux rapports entre le pays que nous appelons maintenant la Basse-Normandie et le rivage oriental de l'Italie méridionale. On comprend pourquoi les premiers guerriers normands chantés par le poète du XI^e siècle, Guillaume de Pouille, traversant l'Italie, firent l'ascension du Gargano et y rencontrèrent le fameux patriote longobard Mèlès, qui leur demanda de l'aider à chasser les Byzantins de l'Italie méridionale. »

Malgré les siècles écoulés, le sanctuaire du mont Gargano, ou plus exactement du Monte Sant'Angelo, est encore aujourd'hui, en Italie méridionale, l'objet d'un culte immense. Tout le long de l'année, surtout au mois de mai, des milliers de rustiques pèlerins, par troupes villageoises sous la conduite des anciens de la commune, portant tous encore le costume classique des paysans de l'Italie méridionale, tenant à la main des palmes fleuries, chantant incessamment de pieuses litanies, traversent en lents et poétiques convois les plaines prodigieuses de la Pouille, puis, escaladant les chemins pierreux de la Sainte Montagne, vont implorer en d'ardentes prières, souvent à grands cris, le très saint archange, dont ils contemplent



de leurs plus suppliants regards la statue infiniment vénérée. En mai, plus de cent mille de ces pèlerins montent au sanctuaire. La fête de l'archange se célèbre le 8 de ce mois. Nous sommes au 9. C'est dire que nous rencontrerons encore de très nombreuses bandes.

La route qui de Foggia mène à Manfredonia, d'où l'on monte au Gargano, est une des plus romantiques du monde. Elle traverse dans sa partie la plus pittoresque le sauvage Tavogliere, parsemé de troupeaux. En face de nous grandit de moment en moment l'immense silhouette isolée du Monte Sant'Angelo. A mi-chemin, les ruines d'une ancienne commanderie du Temple et de son église, très renommée à l'époque des croisades, attirent nos regards. La route est couverte de centaines de pèlerins, se dirigeant par bandes vers le sanctuaire ou en revenant, chantant et priant. Les voix fraîches des jeunes filles répondent aux voix graves des vieillards portant les saintes reliques. Plus loin, nous visitons une église vénérable, très antique, de la plus belle ordonnance du haut moyen âge. C'est la cathédrale de Siponto, le seul monument demeuré debout dans la solitude de cette ville jadis célèbre. Manfredonia, que nous atteignons aussitôt après, est un petit port de mer pittoresque et charmant.



Ce fut jadis un point d'embarquement très fréquenté par les guerriers de la croisade. L'infortuné Manfred, ce fils bâtard si sympathique du grand Frédéric II, imposa son nom à la ville qu'il reconstruisit. Vers les tout derniers jours du XVIII^e siècle, Mesdames Adélaïde et Victoire de France, tantes du Roi, abandonnant le palais de Caserte sous la menace des soldats de Championnet, vinrent ici passer quelques jours affreux avant de s'embarquer à Bari, sur une misérable felouque, qui, à travers des souffrances inouïes, les conduisit à Trieste, étape dernière de leur long martyre.

Il faut lire, dans les livres que MM. Casimir Stryiński et Eugène Welvert ont consacrés à la vie de Mesdames de France et à celle de la duchesse de Narbonne-Lara, la fidèle compagne de ces infortunées, le récit émouvant de ces derniers jours de leur lente agonie¹. A la suite de la honteuse défaite du général Mack, le 9 décembre 1798, et de la marche foudroyante de l'armée de Championnet sur Naples, le roi Ferdinand et la reine Caroline s'étaient lâchement sauvés en Sicile. Abandonnées de tous, dans leur résidence de Caserte, les deux

¹ C. STRYIŃSKI, *Mesdames de France, filles de Louis XV*, Paris, 1911.
— E. WELVERT, *Autour d'une dame d'honneur*, Paris, s. d.



pauvres princesses, filles âgées de Louis XV, affolées par l'imminence de l'arrivée des troupes républicaines, se résolurent à tenter de gagner Manfredonia sur l'Adriatique, pour de là chercher à arriver par mer à Trieste, ville autrichienne qui leur semblait le salut. Comme il n'y avait pas une minute à perdre, après avoir fait leurs dévotions à la messe qui leur fut dite à minuit et demi, elles montèrent en voiture le dimanche 23 décembre, à deux heures du matin, avec la duchesse de Narbonne, le comte et la comtesse de Chastellux et leurs enfants, dont une petite fille très malade de la petite vérole, la comtesse Louis de Narbonne, l'évêque de Pergame, premier aumônier de la princesse Adélaïde, un médecin, un chirurgien-dentiste et une suite encore nombreuse d'émigrés recueillis, de prêtres âgés, de gouvernantes, de femmes de chambre, de valets. Ce voyage, par une température infiniment rigoureuse, en plein hiver, dans ces contrées reculées, alors presque absolument sauvages, que l'approche de l'armée française venait de faire entrer en ébullition, fut effroyable. Dans la plaine de Foggia, une telle tourmente de neige et de vent, effaçant les chemins, assaillit les pauvres voyageuses, qu'elles mirent onze heures à faire douze milles. Parvenues à Foggia à dix heures du soir, elles y furent



bien reçues par le gouverneur. Elles arrivèrent à Manfredonia dans la journée du 25 décembre. Dans ce petit port, les princesses exténuées — Madame Victoire était déjà très malade du mal qui allait si rapidement l'emporter — ne trouvèrent pas la frégate promise par le gouverneur napolitain. On les logea dans le « soi-disant » palais épiscopal désert et délabré, où elles campèrent comme elles purent. Puis on les obligea à retourner à Foggia à deux reprises, de peur qu'elles ne fussent enlevées par les partis français qui s'avançaient rapidement. Enfin, le 15 janvier, elles partirent pour Brindisi, couchant à Cerignola, puis à Bari. Dans cette ville, la situation devint subitement si grave qu'elles durent, faute de frégate, s'embarquer sur le seul navire qu'elles trouvèrent à leur disposition : un trabaccolo, sorte de petit bâtiment ponté, particulier à l'Adriatique, servant d'ordinaire à passer les huiles de la Pouille à Trieste. Soixante personnes, femmes, enfants, vieillards, prêtres, s'y entassèrent avec leurs bagages. Mesdames n'avaient qu'une cabine avec deux petits lits ; leurs deux dames d'honneur couchaient par terre. L'air n'arrivait que par l'ouverture du pont qui se fermait le soir. La princesse Victoire était déjà presque moribonde. On devine les tortures sans nom de ce voyage abominable.



Les malheureuses exilées passèrent trente et un mortels jours dans le trabaccolo sans se déshabiller, tant en pleine mer que dans le port de Brindisi. Enfin, on quitta cet affreux séjour pour celui de la corvette russe qui devait conduire les princesses en Autriche. La corvette ne prit le large que le 15 mars. Il fallut d'abord aller à Durazzo, puis à Corfou où on n'arriva que le 28. On ne quitta cette île que le 12 mai, le jour de la Pentecôte, à cause de la maladie toujours plus grave de Madame Victoire. Corfou venait de soutenir un siège meurtrier. Les Turcs et les Russes s'en étaient rendus maîtres depuis dix jours seulement. Les cadavres encombraient encore l'entrée de la rade. Les maisons criblées de boulets offraient le plus lamentable aspect. Enfin, le 19 du même mois, — on était alors sur un bateau portugais : *la Reine de Portugal* — les malheureuses exilées entrèrent dans la rade de Trieste. Elles étaient à bout de forces. Le cardinal d'York, le plus jeune fils de Jacques III, dernier prétendant au trône d'Angleterre, était depuis Corfou leur compagnon de fuite. Elles débarquèrent le lendemain après un coup de borra épouvantable. Moins de trois semaines plus tard, le 7 juin, Madame Victoire expirait à l'âge de soixante-six ans. Madame Adélaïde la suivit dans la tombe huit



mois après, le 18 février 1800. Les restes de Mesdames furent ramenés à Toulon en 1814, au moment même où, de l'île d'Elbe, revenait l'Empereur. Ils ne devaient être transportés à Saint-Denis qu'à la seconde Restauration, en janvier 1817.

L'ascension du Monte Sant'Angelo commence presque à la porte même de Manfredonia. Vingt kilomètres environ nous séparent encore du sanctuaire. La route, très découverte, très abrupte, domine sans cesse en corniche les plus beaux points de vue sur la mer et le fuyant rivage des Pouilles. Nous ne cessons de rencontrer des théories de pèlerins. Soudain, de cet immense désert rocailleux qui est la Sainte Montagne, surgit une ville véritable, encombrée de fidèles. Au centre, s'élève l'église qui surmonte la grotte fameuse. Au milieu d'une foule immense, bourdonnante, infiniment bruyante, parlant, chantant, hurlant des prières, nous descendons, un peu troublés par ce pieux vacarme, les longs escaliers souterrains taillés dans le roc, éclairés de lampes innombrables; nous nous enfonçons profondément sous le sol; nous franchissons les merveilleuses portes de bronze si célèbres, niellées d'argent, commandées à Constantinople, en l'an 1000, par le patrice Pantaléon, qui a fait sur leur



paroi inscrire en lettres d'argent ses supplications aux gardiens de l'église pour qu'ils entretiennent avec soin son admirable présent; il va jusqu'à leur donner des recettes à ce sujet!

Soudain nous débouchons dans l'immense sanctuaire creusé dans cette grotte transformée en église. L'impression est extraordinaire, au milieu du bruissement de cette multitude qu'on a peine à distinguer. Peu à peu, on s'accoutume à cette obscurité piquée de mille lumières; on distingue les détails de ce temple unique au monde et la foule des fidèles, qui, avec des cris, des invocations indescriptibles, assiègent incessamment l'autel et la statue de l'archange. L'endroit est extraordinairement vénérable, merveilleusement ancien! Il y a mille ans, et plus, les mêmes foules naïves se précipitaient déjà aux pieds de saint Michel. Une grande partie de la décoration de la grotte remonte au plus haut moyen âge. C'est un des lieux les plus impressionnants que j'aie visités dans ma vie. Les honneurs nous en sont faits par l'archidiacre de la basilique, prêtre de belle prestance, très fin, très érudit. Il nous fait voir un bien étrange saint Michel de bronze, du plus haut moyen âge, récemment retrouvé dans un coin perdu de cette grotte étonnante; autour de nous,



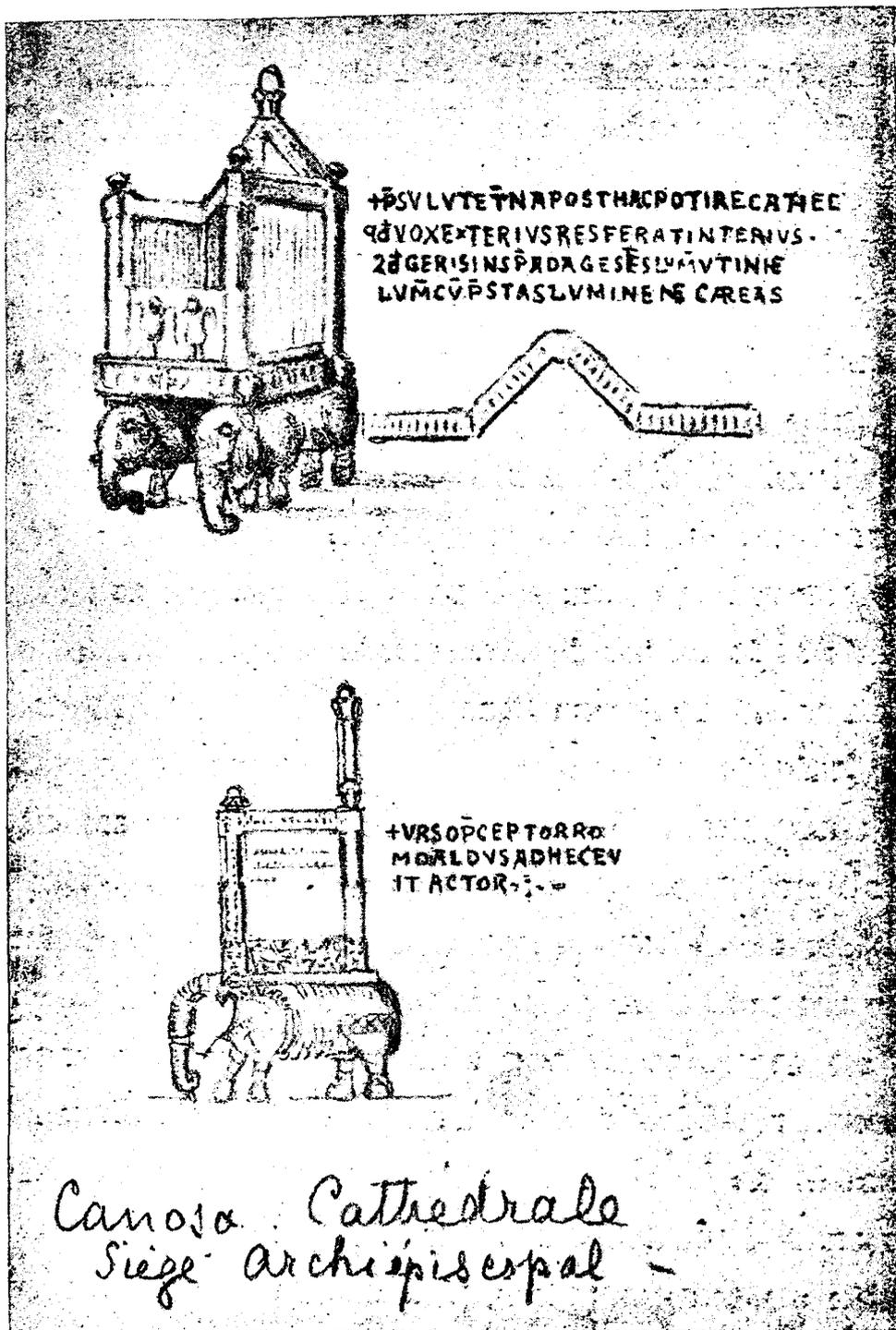
la pieuse troupe des fidèles baise avec dévotion les portes byzantines.

Dans la cohue priante et tumultueuse des pèlerins, deux femmes surtout attirent notre attention : une jeune et une vieille, qui sollicitent du saint une grâce à leurs yeux si capitale, qu'elles semblent comme folles dans leurs instantes supplications. Elles poussent incessamment d'ardentes clameurs, pleurant, sanglotant, interpellant l'archange avec des paroles vraiment furieuses. Derrière elles, un vieil homme s'écrie sans interruption : « Oh! Santo, oh! Santo, accorde-leur, accorde-leur ce qu'elles te demandent! »

Nous redescendons à Manfredonia par une autre route d'où la vue sur la mer est plus belle encore. Nous rentrons à la nuit tombante à Foggia par la même voie rustique et poudreuse. Toujours nous rencontrons des bandes chantantes de pèlerins. Nous songeons, rêveurs, à ce sanctuaire que nous venons de visiter, où les guerriers normands de la conquête allaient, dès le XI^e siècle, prier le même archange si pieusement adoré dans leur pays au mont de la Merveille.

De Foggia, par les riches campagnes de Cerignola, où Gonzalve de Cordoue vainquit en 1503 l'armée française





du duc de Nemours, par Canosa, lieu célèbre dans l'histoire des Normands d'Italie, où nous admirons le tombeau du fameux Bohémond d'Antioche, sorte de turbé oriental aux riches portes de bronze, élevé aux côtés de la cathédrale, nous gagnons Barletta, grand port de commerce au bord de l'Adriatique.

Nous devons visiter dans cette journée les plus belles cathédrales, les dômes les plus illustres de l'Italie méridionale, ces monuments superbes, aux façades imposantes, à l'aspect sauvage, aux grands porches dont les colonnes sont supportées par des lions ou d'autres animaux gigantesques, aux ambons admirables, aux tribunes sculptées avec un luxe prodigieux. Successivement nous visitons ceux de Barletta, de Trani, celui-ci immense joyau architectural dans une position unique au bord de la mer, de Bisceglie, de Molfetta, de Giovinazzo. A Barletta encore, il y a cette mystérieuse colossale statue de bronze d'un empereur byzantin. Le géant couronné, dont le nom véritable nous est inconnu, se dresse en pleine cité contre le mur d'une église. C'est un problème presque douloureux de ne pouvoir mettre un nom sur cette physionomie aussi auguste qu'inquiétante.

C'est dans le port circulaire de Trani que le beau roi



Manfred, aux longs cheveux blonds bouclés¹, le fils chéri du grand empereur Frédéric II, veuf de Béatrix de Savoie, accueillit sa seconde femme, la délicieuse princesse grecque Hélène, alors âgée de dix-sept ans seulement, dont le destin devait être si douloureux. Quand elle descendit de sa galère avec sa nombreuse suite de « barons et de demoiselles » du royaume de son père Michel Comnène, despote d'Épire, Manfred la pressa dans ses bras et l'embrassa tendrement. Des fêtes superbes fêtèrent cette union. Le soir, tant de torches furent allumées dans la cité longobarde, qu'il semblait que ce fût le grand jour.

En janvier 1259, le roi Manfred vint chasser auprès de la petite et célèbre église encore existante de la Madona de l'Incoronata, à quelques kilomètres de Foggia. Il y avait sept ans qu'on n'avait chassé là. Sa suite se composait de quatorze cents personnes. Le roi ordonna que le gibier pris par chacun serait sa propriété. On tua un nombre infini d'animaux sauvages.

Cinq années n'étaient pas écoulées depuis le débarquement de la royale fiancée, que Trani recevait la même

Biondo era e bello e di gentile aspetto,
Ma l'un de' cigli un colpo avea diviso.

(*Divina Commedia*, il Purgatorio, canto III.)



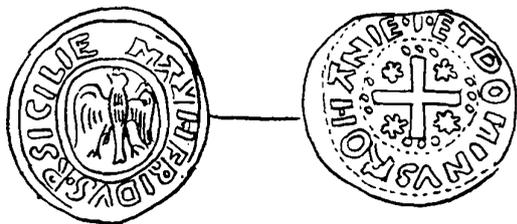


BARLETTA. — Statue d'un Empereur.

(Cliché ALINARI.)



princesse fugitive à la suite de la défaite et de la mort de son mari aux champs de Bénévent, après des prodiges de valeur, sous les coups des soldats de Charles d'Anjou. Réfugiée plus tard dans cette cité, nous verrons qu'elle tenta vainement de s'embarquer pour son pays natal.



*Monnaie de Cuivre
du Roi Manfred.*

Quand on eut retrouvé, deux jours après la bataille, le corps nu et dépouillé de Manfred, quelques soldats angevins le chargèrent sur un baudet, criant : « Qui veut acheter Manfred ? » Mais un chevalier français indigné les obligea à porter leur proie à la tente de Charles d'Anjou. On appela des prisonniers pour reconnaître leur roi. Ils couvrirent de leurs baisers et inondèrent de leurs larmes la sanglante dépouille. Les chevaliers français prièrent qu'on donnât une sépulture



honorable à un aussi courageux ennemi. Charles d'Anjou refusa brutalement de faire enterrer en lieu saint un prince excommunié. A la nuit tombante, le pauvre corps fut enterré auprès du pont de Bénévent, sous un amas de pierres assemblées par les gens du pays et par les soldats de France. On montre jusqu'à nos jours l'emplacement de cette grande infortune en un lieu qui s'appelle encore maintenant le « Champ des Roses ». Jamais prince ne fut plus regretté de ses sujets. Comme son illustre père, il était poète et musicien. Souvent, la nuit, dans les rues des vieilles cités des Pouilles, il aimait à se promener, chantant de vieux airs du pays, accompagné de musiciens. Sa voix d'argent, si douce, était enchanteresse. Tout en lui était harmonieux. Son beau corps, sa grâce exquise avaient ravi tous ses contemporains. A Bari, l'annonce de sa mort fut accueillie par de vrais cris de douleur.

A la première arrivée des Français, durant que son mari le roi Manfred s'apprêtait à les combattre, la pieuse reine Héléne, cette figure si noble et si touchante, accompagnée de ses enfants, très certainement aussi de sa belle-sœur dont j'ai parlé déjà, sœur de son époux, la bonne impératrice Constance ou Anne de Nicée, s'était réfugiée dans la citadelle fameuse de Lucera dei Saraceni ou dei



Pagani, réputée imprenable. Ce fut pour tous ces innocents le commencement d'une agonie sans nom. La fureur religieuse des envahisseurs, ces nouveaux croisés d'Occident, était extrême. La reine Hélène vécut dans cette sombre forteresse des journées d'angoisse abominable. Ce fut là qu'elle reçut la terrible nouvelle de la défaite de son mari, le roi Manfred, le 26 février de l'an 1266, à la bataille de Bénévent. Ce fut là aussi que se réfugièrent au premier instant la plupart des fuyards de cette funeste journée. Après un moment de stupeur, le péril de ses fils rendit courage à la jeune reine, mais tous l'abandonnaient déjà. La célèbre garnison sarrasine de Lucera même était ébranlée.

Quand Hélène reçut, peu de jours après, la confirmation de la mort de Manfred, elle s'évanouit et faillit mourir. Elle décida aussitôt de fuir avec ses enfants et ses trésors à Trani, d'où elle s'embarquerait pour l'Épire. Elle arriva dans la nuit du 3 au 4 mars dans ce port, où, quelques années auparavant, elle avait débarqué jeune, belle, acclamée. Un navire était prêt pour l'emporter, mais une horrible tempête soufflait qui empêchait le départ. La bande lamentable se réfugia momentanément au château de la ville. Elle y fut, hélas! presque aussitôt



rejointe par les émissaires du pape et de Charles d'Anjou, lancés de toutes parts à travers le pays. Ceux-ci firent lever le pont-levis. Les pauvres fugitifs étaient maintenant à la merci du vainqueur. Un gros de cavalerie française, arrivé deux jours après, emmena en un lieu secret les trois fils en bas âge de Manfred. Leur mère infortunée, avec leur sœur Béatrix, resta d'abord à Trani, puis fut amenée à Charles d'Anjou à Lagopesola, et envoyée de là au château de Nocera dei Pagani.

Hélène, habituée à tous les agréments, à toutes les douceurs de la vie, survécut peu à son infortune. Elle mourut à Nocera dès le mois de septembre 1271, et au mois de mars suivant, ses trois fils : Henri, Frédéric et Anselino, et leur sœur Béatrix furent conduits à San Salvatore della Mare, aujourd'hui le château de l'Œuf, à Naples. Le triomphe des Aragonais en Sicile, à la suite des Vêpres siciliennes, amena la mise en liberté de la petite princesse, que sa sœur Constance, fille du premier mariage de Manfred, et femme du roi Pierre d'Aragon, maria au marquis de Saluces. Il n'en fut pas de même de ses frères. La captivité qui avait pris ces infortunés au berceau les suivit jusqu'à la tombe. Malgré les Vêpres siciliennes et la perte de la Sicile, ils demeura-

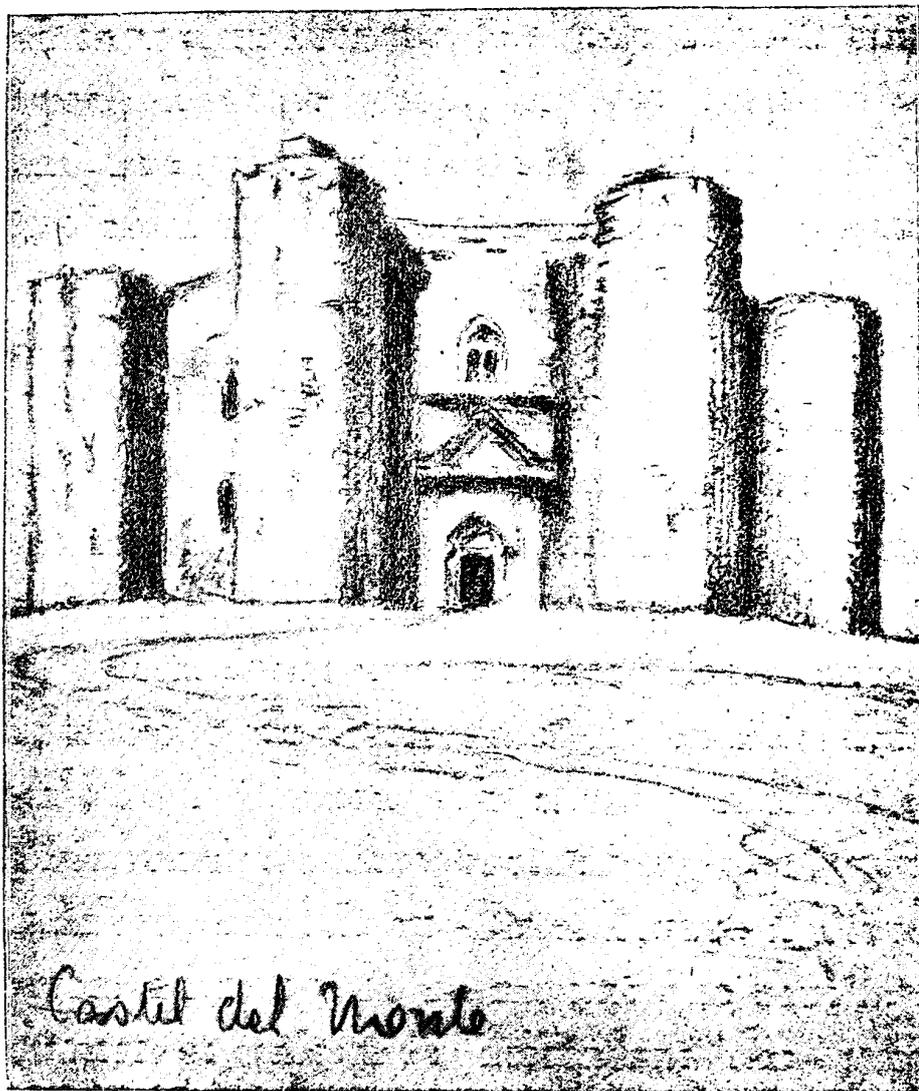


rèrent les prisonniers des princes angevins. Transportés à Castel del Monte, dont je vais tout à l'heure parler, ils languirent oubliés dans cette forteresse solitaire, sous la dure surveillance d'un Français, le sire de Saint-Mesmin. L'histoire parle à peine d'eux. Un rescrit du 13 juin 1294, à Bari, fixe leur pension à un tari d'or par jour. Un autre, du 25 avril 1297, à Naples, contient ce passage qui en dit long sur les souffrances de ces malheureux : « Nous voulons que les trois fils de Manfred, qui sont détenus dans le susdit château de Sainte-Marie-du-Mont, les fers aux pieds, soient aussitôt délivrés de ces fers, et que vous les traitiez honorablement, comme il convient. » Ainsi les infortunés étaient restés trente et un ans enchaînés. A cette époque, les pauvres princes, devenus trop malades pour demeurer dans cet endroit écarté, furent transférés à Canosa. Un d'eux y mourut. Un autre, Frédéric, réussit à s'échapper et se réfugia en Égypte. Le dernier, Henri, conduit au Castel Nuovo à Naples, y vivait encore en 1309. Il ne mourut que sous le roi Robert, dernier et misérable descendant des grands princes souabes de jadis. Il avait cinquante-six ans. Il en avait passé cinquante-deux dans les chaînes. Il mourut dans la prison même du palais où il était né.



Je passe rapidement sur notre séjour à Bari. Cette plus riche cité des Pouilles, son dôme, sa vaste et sombre église de Saint-Nicolas, contenant les reliques du grand saint asiatique, jadis apportées de Phrygie, son très beau musée sont mieux connus. C'est, là, la limite extrême de notre voyage. Le lendemain, nous commençons à remonter vers le nord. Par Bitonto et Ruvo, possédant chacune une ravissante cathédrale, nous gagnons Andria, encore une ville illustre dans les fastes de la conquête normande. C'est de là que part la route qui mène au Castel del Monte, le légendaire château tant aimé de l'énigmatique Frédéric II, un des buts principaux de notre voyage. Déjà nous apercevons aux flancs du mont cette haute et immense silhouette dominant tout l'horizon. La route, très belle, a été refaite récemment pour permettre à l'empereur Guillaume de visiter plus commodément le château de son grand prédécesseur. L'automobile marche rapidement sur cette pente qui nous mène droit à la forteresse. Nous l'avons tout le temps en face de nous, dressant ses tours colossales en ce site extraordinaire, sur ce promontoire montagneux en avant de l'Apennin d'où l'on découvre le plus immense horizon. Nous ne pouvons détacher nos regards de ce spectacle.





Que de fois, lisant dans les historiens la vie de Frédéric II, j'avais ardemment désiré voir le château qui, de tous ceux qu'il habita, rappelle le plus vivement son nom! Après cette course folle d'une vingtaine de kilomètres, nous escaladons les dernières pentes plus abruptes et faisons halte près de la grande porte de la demeure déserte. Sous nos yeux s'étendent à l'infini les plaines de la Pouille couvertes de villes, de villages et de cultures, et les plus lointains rivages de la mer Adriatique. Le splendide monument, à la fois forteresse, palais et maison de chasse, dresse sa masse géante au haut du mont. Sauf le revêtement de plaques de marbre qui ont disparu presque partout, le château est intact jusqu'en ses toitures immenses, sillonnées de rigoles pour le captage des eaux de pluie. La fin du jour est très belle. La solitude est complète. Seule, la femme du gardien absent promène un bel enfant devant le noble édifice. Nous pénétrons dans la vaste cour intérieure. C'est bien, là, la résidence superbe, toute en pierre, de ce César du XIII^e siècle : escaliers d'une conservation parfaite, deux étages de salles à voûtes ogivales supportées sur des colonnes, salles construites de pierres énormes aux arêtes encore très vives. Un silence de mort règne

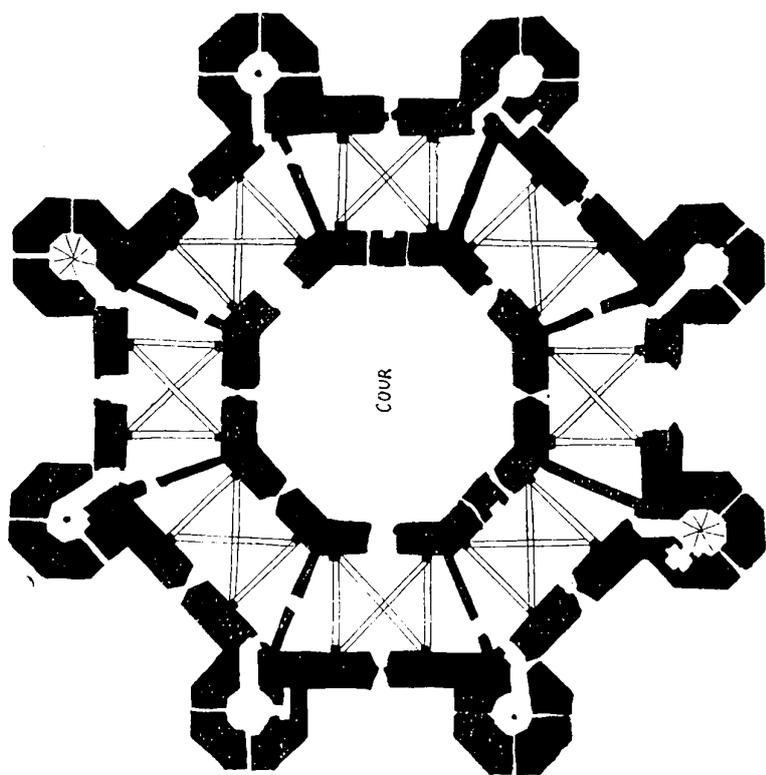
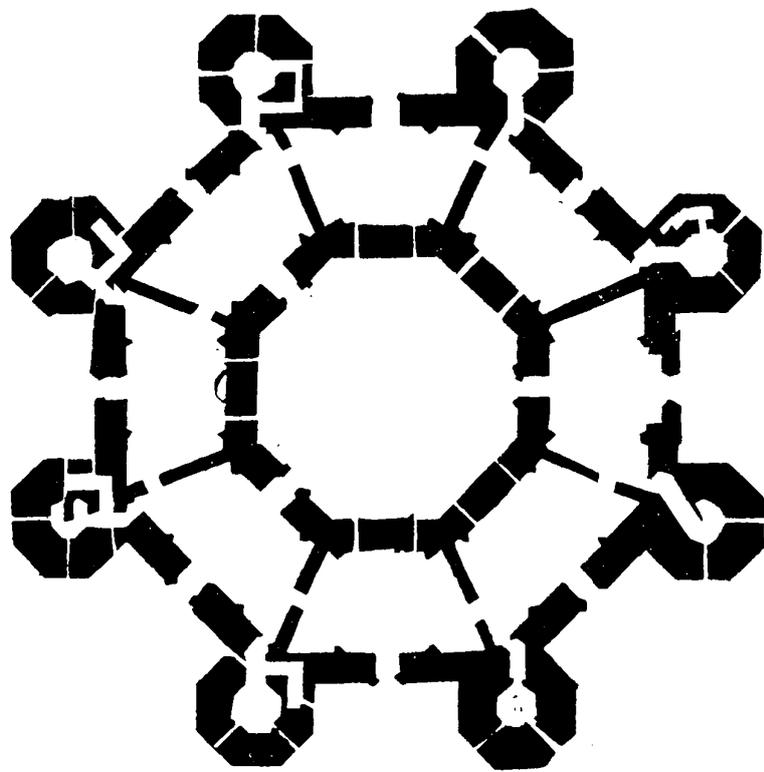


dans cette immensité que ne troublent jamais plus que les oiseaux de proie et les chats-huants entrés par les hautes et larges fenêtres ouvertes sur la campagne. Je traverse rapidement chaque salle; il me semble que je suis le jouet d'un rêve. A chaque instant, je crois voir apparaître un des guerriers sarrasins du grand empereur dans son armure de mailles, sous son vaste turban blanc. Oui, c'est ici que Frédéric aimait à vivre, dans un farouche isolement de ses sujets italiens, parmi ses gardes étrangers, au milieu de son harem de belles filles d'Orient. C'est d'ici qu'il courait chasser le lièvre, et même la gazelle, avec les fameux guépards acquis pour lui à prix d'or en terre musulmane et que leurs gardiens portaient en travers de la selle pour les lancer soudain sur le gibier épouvanté¹.

Les chroniqueurs contemporains affirment, avec une évidente exagération, que Frédéric II parlait également bien l'hébreu, le grec, le latin, le français, l'arabe, l'italien et l'allemand. Il était versé dans toutes les sciences d'alors;

¹ Les plans du rez-de-chaussée et du premier étage du château de Castel del Monte représentés ci-contre sont empruntés au bel ouvrage du duc de Luynes cité plus haut, comme aussi, du reste, le plan de la citadelle de Lucera. Le contour de cette citadelle est d'au moins 900 mètres.





*Castel del Monte
Plan du rez de chaussée et du premier étage*

il avait lu tous les traités connus de philosophie ! Il est l'auteur de divers chants et sonnets. Plusieurs de ses chansons amoureuses ont été conservées. Dante parle de lui comme du père de la poésie italienne. Il écrivait aussi dans l'idiome des troubadours de la Provence et, toutes les fois qu'il se trouvait à Palerme, il y présidait des académies ou réunions littéraires où les dames étaient admises. Il était, je l'ai dit déjà, un chasseur passionné. Il a lui-même composé un livre sur la chasse au faucon : *De arte venandi cum avibus*, avec additions et commentaires par le roi Manfred. La miniature initiale représente deux fauconniers, l'oiseau au poing, agenouillés devant l'empereur. Je cite encore ici M^{me} Janet Ross : Frédéric, dans sa préface, s'excuse de devoir user de quelques termes barbares, les mots latins ne pouvant servir à exprimer convenablement sa pensée. Il commence par déclarer la chasse aux faucons le roi des sports, et explique pourquoi il en raffole. Il procède ensuite au classement des divers rapaces chasseurs. Il décrit leurs mœurs et coutumes, leurs ailes et leurs pattes, leurs manières diverses de voler et de combattre. Il cite Pline et Aristote. Il donne la palme aux gerfauts d'Islande et entre dans de grands détails pour la capture et l'éducation de ces beaux



oiseaux. Il réclame l'honneur d'avoir introduit en Europe le capuchon pour couvrir la tête du faucon. Il cite comme une grande rareté un oiseau blanc à lui donné par le sultan du Caire.

J'ai parlé à diverses reprises des léopards ou guépards à l'aide desquels Frédéric aimait à poursuivre le gibier dans les solitudes de la Pouille. Dans une note de l'édition de Marco Polo de sir Henry Yule, révisée par lui, mon confrère et ami Henri Cordier donne quelques détails intéressants sur ces souples animaux, désignés aux Indes sous le nom de *cheeta* et encore aujourd'hui élevés pour la chasse par les nobles indous. Le léopard de chasse est très distinct du léopard véritable ; il est beaucoup plus élancé ; il a les jambes plus longues. Mille cheetas étaient attachés au parc de chasse d'Akbar, le fameux empereur mongol du XVI^e siècle. Le principal d'entre ces animaux, qui répondait au nom de « Semend Manik », était porté à la chasse en palanquin ; on battait du tambour devant lui. Boldensel, dans la première moitié du XIV^e siècle, parle du cheeta comme communément utilisé à la chasse dans l'île de Chypre sous les rois Lusignans. Il fut introduit même en France à la fin du XV^e siècle et fréquemment employé par les rois Louis XI, Charles VIII,



Louis XII. Les léopards royaux étaient parqués dans une des douves du château d'Amboise, et le nom d'une des portes encore existantes aujourd'hui : Porte des Lions, passe pour rappeler cette circonstance. Le cheeta, porté en croupe, figure fréquemment sur les étoffes de soie, tant orientales qu'italiennes, des XIII^e et XIV^e siècles, aussi sur une foule de miniatures persanes.

Adrien de Longpérier, mon maître très aimé, a publié, en 1844, dans la *Revue archéologique*, une coupe arabe de métal, probablement exécutée à Lucera au XIII^e siècle, trouvée à Fano, et faisant partie des collections du Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, sur laquelle figurent des scènes de chasse comportant entre autres personnages des cavaliers tenant des léopards en croupe, et A. de Longpérier rappelle de son côté, à ce sujet, les lettres de Frédéric II demandant qu'on lui procure des léopards non apprivoisés, mais qui cependant sachent monter à cheval : *qui tamen sciant equitare!* Sur cette même coupe, on voit des léopards de chasse poursuivant des antilopes et des gazelles.

Antoine Galland, le célèbre traducteur des *Mille et une Nuits*, qui vécut à Constantinople dans la seconde moitié du XVII^e siècle, et dont Charles Schefer, mon



maître et ami très regretté, a publié le *Journal*, raconte qu'étant à Andrinople, au mois de mai 1672, il vit défiler le prodigieux cortège qui sortit de cette ville à la suite du sultan Mahomet IV, partant pour la guerre. Après d'innombrables autres groupes de personnages aux vêtements d'une richesse fantastique, passèrent une trentaine de fauconniers à cheval qui portaient chacun un oiseau sur le poing. « Ces fauconniers, dit Antoine Galland, précédaient sept hommes à cheval qui portaient en croupe chacun une espèce de tigre apprivoisé dont Sa Hautesse se sert quelquefois pour courir le lièvre, quoi que puissent dire au contraire ceux qui ont de la peine à le croire. C'est une chose que tout le monde sait ici, et on n'en peut pas douter, à moins de faire profession de ne vouloir rien croire des relations étrangères. Ces tigres étaient couverts chacun d'une housse de brocart, et leur posture paisible, jointe à leur regard féroce et sauvage, causait en même temps étonnement et frayeur dans l'âme de ceux qu'ils regardaient. »

A l'encontre de la plupart des souverains de son temps, Frédéric était esclave de sa parole. Du moins, les chroniques l'affirment. Il promulgua des lois excellentes : « Mortuo Frederico, s'écrie la *Chronique italienne*, omnis justitia, præsertim in Italia, sepulta est ! »



Lorsque Frédéric II fut enfin sur le point de partir pour cette croisade tant de fois différée, dont les historiens nous ont conté cent épisodes étranges, il fit dresser dans la plaine, auprès de Barletta, un trône magnifique sur lequel il monta en présence d'une foule immense, dans tout l'éclat de la magnificence impériale. Il y parut revêtu de la croix des pèlerins, et annonça lui-même au peuple assemblé qu'il allait partir pour la Syrie. C'était au mois d'avril 1228. Débarqué à Saint-Jean-d'Acre, il s'inquiéta peu de l'excommunication pontificale qui pesait sur lui. En vain le pape écrivit au soudan d'Égypte pour le prémunir contre lui, en vain les Templiers cherchèrent à le faire périr au moment où il se baignerait dans le Jourdain. Malek-Kamel méprisa ces insinuations odieuses et se contenta d'envoyer des lettres à l'empereur. L'hiver se passa en conférences, en ambassades, en réceptions solennelles de la part des deux souverains, tous deux lettrés, tous deux beaux esprits. Ce fut un échange de vers flatteurs ou de problèmes à résoudre. On s'entretint de la géométrie d'Euclide, de la philosophie d'Aristote et d'Averroès. Le soudan donna à l'empereur des cadeaux merveilleux et une troupe de danseuses orientales instruites à danser dans la salle des festins. Des émirs sarrasins étant



venus le visiter, Frédéric, à son tour, fit danser devant eux des femmes chrétiennes, comme pour comparer leurs charmes à ceux des almées¹.

Vers le mois de juillet 1241, Frédéric, alors en Romagne, apprit que le comte de Cornouailles, le frère de l'impératrice Isabelle, revenant de la croisade, avait débarqué à Trapani. Il envoya à sa rencontre un de ses maréchaux et lui fit faire dans chaque ville où il passait une réception magnifique. Lorsque le comte fut parvenu en sa présence, il traita son hôte avec les plus grands soins, voulut qu'on lui fît prendre des bains, qu'on le saignât, qu'on soignât sa santé altérée. Quelques jours après, le prince anglais, avec sa sœur l'impératrice, assista à des divertissements charmants. Deux jeunes filles sarrasines, très belles, dansèrent devant lui sur deux boules ou globes roulants, frappant l'une contre l'autre des cymbales sonores, tournant gracieusement avec une vitesse prodigieuse. Plus tard, au concile de Lyon, ces divertissements furent sévèrement reprochés par l'Église à l'empereur.

De la porte du donjon si beau de Castel del Monte, au soleil couchant, dans un embrasement magnifique, la

¹ Tous ces détails sont encore empruntés au livre du duc de Luynes que j'ai cité plus haut.



jeune femme du gardien nous fait admirer l'immense panorama qui se déroule sous nos yeux éblouis. Elle énumère toutes les grandes cités des Pouilles qui s'étendent devant nous depuis Manfredonia, au pied du Gargano, jusqu'au delà de Bari. Nous quittons avec peine cette vision admirable que nous ne reverrons sans doute jamais. L'auberge d'Andria n'offrant que peu d'attraits, nous allons passer la nuit à Barletta, près du colosse impérial byzantin.

Le lendemain, nous visitons encore la grande et merveilleuse église inachevée de Venosa, elle aussi une des principales cités de l'occupation normande. Ces restes superbes se dressent à quelque distance de la ville moderne, au milieu du plus aimable désert, dans une oasis de fleurs, d'arbustes, de plantes grimpantes. On y voit encore les tombes illustres de Roger Guiscard, de son frère Drogon, de sa femme Albérade. Nous passons une nuit très inconfortable dans une infâme auberge de Melfi, en un site austère déjà très montagneux. Melfi a joué un grand rôle dans l'histoire des Normands de Sicile. C'est là que, pour la première fois, dans un pacte fameux, ils se partagèrent le pays conquis. Le lendemain, par une belle route de hautes montagnes, non loin de la sombre vallée de l'Ofanto, non loin du mont Vultur, aux vastes



forêts mystérieuses, nous franchissons à nouveau la chaîne de l'Apennin. A Bénévent, nous admirons le dôme aux portes de bronze et le bel arc romain. A Caserte, nous parcourons l'immense palais, rival de Versailles. Les jours suivants, nous visitons le mont Cassin, terriblement restauré dans le goût allemand, et cette admirable région qui descend de là jusqu'à Rome dans la plus sévère des contrées, toutes ces villes enfin qui ont noms : Arpino, Frosinone, Alatri à l'énorme muraille étrusque, Ferentino, Anagni et sa cathédrale, portant sur sa façade la statue de Boniface VIII, la victime du terrible Nogaret; bien d'autres encore, sans oublier, entre Arpino et Frosinone, l'abbaye cistercienne renommée des SS. Giovanni e Paolo di Casamari, de style gothique primitif bourguignon. Le dernier jour, navrés que ce soit la fin, nous allons, de Frosinone où nous sommes revenus passer la nuit, aux ruines délicieuses de l'abbaye également cistercienne de Fossanova, rivale de celle de Casamari; nous visitons encore Terracine en son site gracieux entre tous, les romantiques ruines de Ninfa, Cori et son temple antique de si exquises proportions au plus haut du mont. Le soir, nous rentrons à Rome vers la tombée du jour.



FIN DE LA DOMINATION FRANQUE EN SYRIE ¹

PRISE DE SAINT-JEAN-D'ACRE

EN L'AN 1291

PAR L'ARMÉE DU SOUDAN D'ÉGYPTE²

On était en l'année du Christ 1291. Philippe le Bel était roi en France et le moine Jérôme d'Ascoli était pape à Rome sous le nom de Nicolas IV. Il y avait bien près de deux siècles que, sous la conduite de Godefroy de Bouillon, le 15 juillet 1099, les bandes enthousiastes de la première croisade avaient pris d'assaut Jérusalem, la Ville Sainte, et fondé le Saint Royaume d'Outre-mer. Après presque un siècle de luttes souvent glorieuses, les chrétiens d'Orient, à la suite du grand désastre de Hittin,

¹ Réédition, considérablement augmentée, d'un article paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1913.

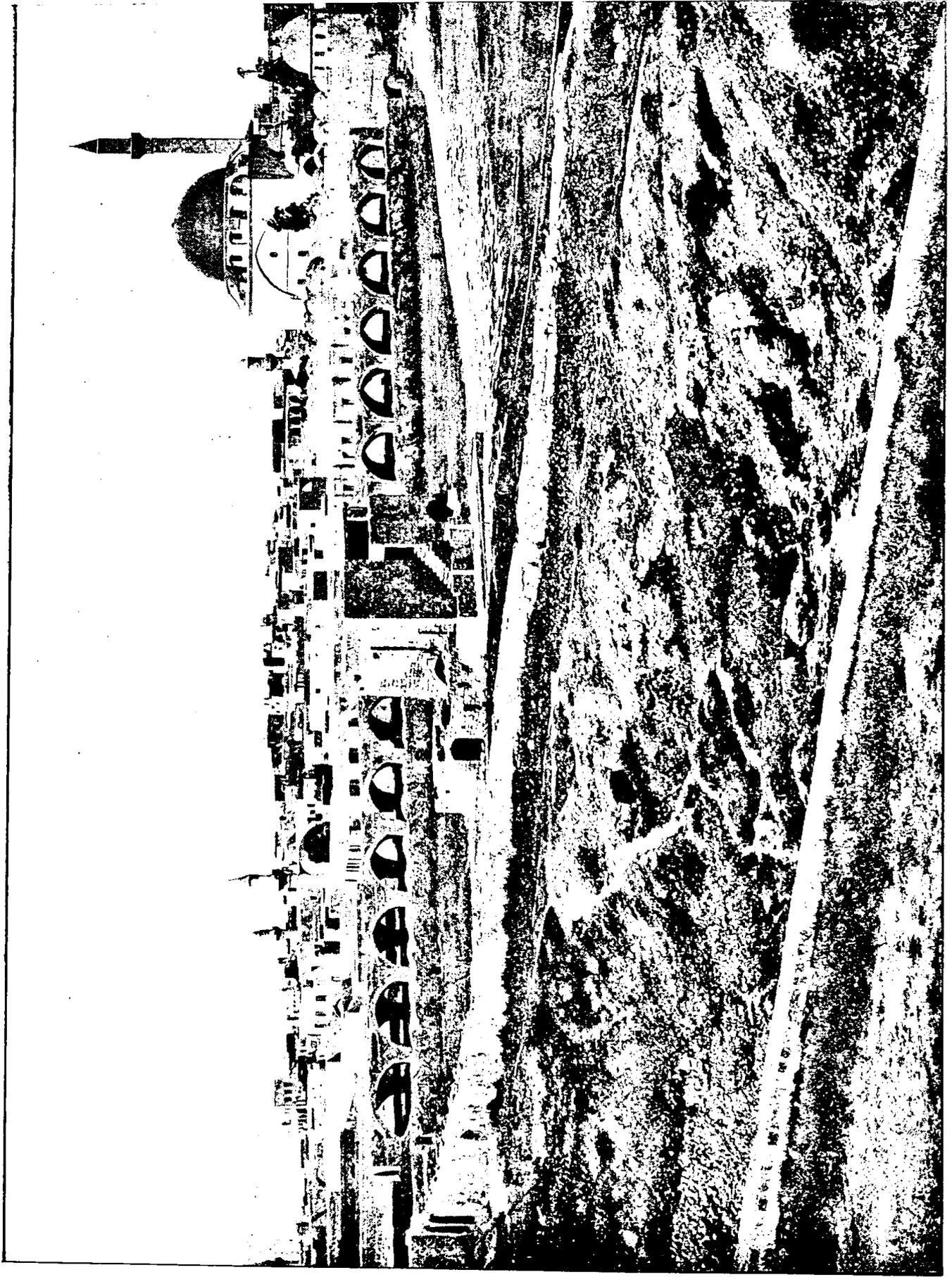
² Dans ce récit, j'ai suivi pas à pas l'excellente *Histoire du Royaume latin de Jérusalem* de feu R. RÖHRICHT, parue à Innsbruck en 1898.



au mois de juillet 1187, avaient dû évacuer Jérusalem retombée sous le pouvoir des Musulmans en la personne du grand émir Saladin. Toutefois, ils s'étaient maintenus dans presque toutes les cités maritimes de la côte de Syrie, protégés par la fondation à ce même moment du nouveau royaume latin de Chypre sous la bannière des rois Lusignans. Saint-Jean-d'Acre avait été reprise dès 1191 par les guerriers de la troisième croisade. Puis étaient venus des temps de plus en plus difficiles pour les soldats de la Foi. La quatrième croisade avait été en 1204 détournée vers Constantinople. Celle de l'empereur Frédéric II n'avait abouti qu'à une réoccupation éphémère de Jérusalem. Celle du roi saint Louis, vingt ans plus tard, vers le milieu du XIII^e siècle, avait eu, malgré des prodiges de vaillance, la douloureuse issue que chacun connaît. Puis l'enthousiasme même de la croisade avait fini par faiblir presque entièrement en Occident. Les derniers princes des dernières principautés chrétiennes maritimes de Syrie ne recevaient plus d'Europe que des renforts très amoindris. Associés aux chevaliers des trois Ordres célèbres du Temple, de l'Hôpital et Teutonique, ils ne luttaient plus que très péniblement contre la puissance sans cesse grandissante de toutes les forces militaires de l'Islam en Égypte



BYZANCE ET CROISADES



et en Syrie, au Kaire comme à Damas. Toutefois, Saint-Jean-d'Acre demeurait la principale forteresse des Francs d'Outre-mer, leur grande capitale militaire et commerciale sur la côte syrienne.

Le fameux Soudan d'Égypte, le terrible Bibars, qui avait enlevé successivement aux Latins d'Orient le château des Kurdes, Césarée, Jaffa, le Safed et la grande cité d'Antioche, première conquête des Francs de la première croisade, était mort le 19 juin 1277. Encouragés par cette disparition de leur plus mortel adversaire, les chrétiens de Terre Sainte avaient cru pouvoir rompre les trêves de dix années jadis conclues avec lui, profitant de ce que les envahisseurs Mongols mettaient affreusement à feu et à sang le Nord de la Syrie. Mais, après quelques succès, apprenant la défaite totale de ces hordes barbares par le nouveau Soudan Kélaoun, redoutant quelque incursion vengeresse de ce dernier, ils avaient cru prudent de transiger une fois de plus. En suite de quoi les chevaliers du Temple, ceux de l'Hôpital, le comte Bohémond de Tripoli, la Commune de Saint-Jean-d'Acre, d'autres groupes latins encore, avaient, par l'entremise de leurs délégués, signé à Rouha, dans la banlieue du Kaire, en 1283, puis encore l'an d'après, avec les représentants du



Soudan, une nouvelle trêve de dix ans, dix mois, dix jours, dix heures. C'était la singulière coutume de l'époque. La loi de l'Islam défendait de conclure et signer une paix véritable entre les vrais croyants et les infidèles; elle autorisait seulement des trêves.

Ces trêves, la faiblesse même des chrétiens de Palestine leur interdisait d'ordinaire de chercher à les rompre. Il en était tout autrement pour Kélaoun, le puissant Soudan d'Égypte. Lorsque ses subtiles et habiles ambassades auprès des princes chrétiens de l'Europe occidentale eurent décidément réussi à déjouer toute velléité de nouvelle grande croisade, il chercha le premier prétexte pour en finir avec les infortunés restes des principautés latines de Syrie. Dès l'année 1285, il profita d'une prétendue agression des Hospitaliers de Markab pour mettre le siège devant cette splendide et puissante forteresse que Saladin et Bibars lui-même avaient déclarée imprenable. Elle succombait, le 25 mai, après plus d'un mois de siège. Peu de jours après, le non moins fort château de Maraklée, qui passait aussi pour invincible, immense tour quadrangulaire haute de sept étages, aux murs épais de douze coudées, capitulait à son tour.

Terrifiés par ces catastrophes, le roi Léon III de



Cilicie ou Petite Arménie et la princesse Marguerite de Tyr se hâtèrent d'acheter à prix d'or une nouvelle et calamiteuse trêve de dix ans.

Rentré au Kaire de cette expédition triomphante, le victorieux Soudan eut encore la satisfaction de se voir, dans le mois de novembre de cette même année, salué dans son palais des bords du Nil par des envoyés du roi des Romains Rodolphe I^{er} de Habsbourg, par ceux aussi de l'empereur de Constantinople Andronic II Paléologue et de la Commune de Gênes. Ils l'honorèrent des plus riches cadeaux. Ceux de l'empereur allemand étaient présentés par trente-deux porteurs et consistaient en pelletteries de zibelines et de petits-gris, en étoffes écarlates, en vêtements de fin lin vénitien. Les dons de la Commune de Gênes consistaient en deux ballots de satin et de tissus dits « sarsina » d'après des modèles orientaux, plus six faucons de chasse, un grand chien blanc « plus grand qu'un lion », peut-être un ours blanc. Ceux du basileus de Constantinople étaient un ballot de satin et quatre de tapis. Dans l'ambassade allemande figurait un des plus grands voyageurs en Orient de l'époque, qui avait parcouru toute la Palestine, Chypre et l'Arménie : Burchard de Monte Sion.



Deux années plus tard, nouvelles réclamations du Soudan. Il se plaint que le prince Bohémond d'Antioche, comte de Tripoli, ait à son tour transgressé les trêves. Une grosse armée qu'il avait dans le Nord de la Syrie assiège Laodicée et la prend à coups de catapultes, le 30 avril 1287. En octobre déjà, Bohémond VII, le prince d'Antioche et de Tripoli, meurt sans postérité, et Kélaoun attaque bientôt après sa puissante ville de Tripoli, le principal comptoir des négociants génois avec l'Égypte. Il la prend après trente-quatre jours de siège, le 26 avril 1289, malgré l'arrivée d'une armée de secours partie de Saint-Jean-d'Acre. Dix-neuf catapultes et quinze cents mineurs viennent à bout de ses formidables murailles.

Une partie des assiégés s'était réfugiée dans l'île placée à l'entrée du port, dans l'église de Saint-Thomas, mais les vainqueurs les y poursuivirent et les massacrèrent jusqu'au dernier. On compta parmi les morts le frère Templier Guillaume de Cordone, autrefois gardien des Franciscains d'Oxford, qui, armé seulement d'une croix, se jeta courageusement à la rencontre de l'ennemi, et aussi Luceta, l'abbesse d'un couvent de femmes qui, tombée dans la part de butin d'un émir, pour échapper à la souillure fatale, réussit par ruse à se donner la mort,



tandis que ses sœurs tombaient dans un horrible esclavage. Elle avait, dit la *Chronique*, persuadé à son maître sarrasin qu'elle était invulnérable. Lui, voulant s'en assurer, la frappa d'un cimeterre et la tua.

Très peu de temps après tombent aussi Nephin, forteresse des Hospitaliers, puis Batroun. Les fugitifs de Tripoli se réfugient en Chypre, à Tyr, à Saint-Jean-d'Acre. Les dernières vieilles cités chrétiennes maritimes de Syrie succombent ainsi les unes après les autres sous les coups des Sarrasins. Leur histoire n'est plus qu'une mort lente, une interminable et inévitable agonie. Les lamentations, les plaintes douloureuses de leurs habitants, adressées à leurs frères d'Occident, ne cessent pas un instant.

Cette même année 1289, Jean de Grailly, capitaine des compagnies françaises de Saint-Jean-d'Acre, entretenues aux frais du roi de France, de concert avec les deux frères prêcheurs dominicains Hugues et Jean, avec l'Hospitalier Pierre d'Hezquam et le Templier Hertrand, se rendirent en toute hâte à Rome pour implorer le secours du Pape et de la chrétienté occidentale. Ils ne rencontrèrent presque partout, hélas! que d'insuffisantes sympathies. Seul, le souverain pontife, Nicolas IV, mit tout



en œuvre pour ranimer le zèle des royaumes de l'Occident. Il fit partout, en Italie comme ailleurs, prêcher ardemment la croisade, promit une flotte de vingt galères de Venise et fournit de larges subsides. Il alla jusqu'à faire négociier en faveur des lamentables restes du royaume de Jérusalem auprès d'Argoun, le Khan des Mongols, auprès du roi Héthoum II d'Arménie, des Jacobites, des souverains mêmes d'Éthiopie et de Géorgie. Le 5 janvier 1291, il adressait à toute la chrétienté, en faveur de la Terre Sainte, une suprême et déchirante prière.

Entre temps, dès le mois de mai 1290, en suite des appels à une nouvelle croisade, de nombreuses bandes de pèlerins avaient commencé à se grouper en Lombardie, en Toscane, dans les marches de Trévisé et d'Ancône, à Parme, à Modène, à Bologne, pour aller s'embarquer sur les galères de Venise toutes prêtes à partir. Au nombre de vingt, nombre annoncé par Nicolas IV, sous le commandement de Nicolas Tiepolo, fils du doge Jacques Tiepolo et d'une fille du ban de Serbie, de Jean de Grailly et de Roux de Sully, chacun porteur de mille onces d'or, ces navires avaient vogué vers la Syrie, recrutant en route, par la munificence du roi Jacques d'Aragon, cinq autres galères. Mais une partie seulement de cette petite flotte



fort mal équipée, encore plus insuffisamment armée, demeura à Acre, ainsi que nous l'allons voir.

Les appels du Pape aux souverains d'Europe, à ceux de France, de Hongrie, d'Angleterre se poursuivaient. Partout les prédicateurs prêchaient avec passion pour que les fidèles se ralliasent à la croisade décidée par le roi Édouard d'Angleterre. C'est à ce moment que survint enfin la catastrophe suprême, c'est-à-dire la prise de Saint-Jean-d'Acre, par le Soudan d'Égypte! C'est ce terrible événement que je vais raconter ici.

Saint-Jean-d'Acre, cette première et plus grande cité franque d'Orient, était à cette date une ville extraordinaire, peut-être la plus étrange du monde entier. Depuis des années, tous les débris des populations si longtemps florissantes de l'Orient latin, maintenant chassées petit à petit de toutes les côtes de Syrie, avaient reflué sous la protection de ses gigantesques murailles. D'autre part, on voyait accourir chaque année dans son port des milliers de croisés, plutôt des milliers d'aventuriers d'Occident, que n'attirait plus tant la dévotion aux Lieux Saints que l'amour du lucre, du pillage et des batailles. Dans son enceinte résidaient encore les états-majors et les principaux contingents des grands et si fameux Ordres religieux



et militaires du Temple, de Saint-Jean-de-Jérusalem et des chevaliers Teutoniques, puis aussi tous les petits corps d'armée entretenus en Syrie par le Pape, par le roi de France, par les divers autres souverains d'Occident, par le roi de Chypre, et une quantité de renégats fuyant pour une raison ou une autre le séjour des villes de l'Islam en Égypte ou en Syrie, enfin toute une population louche accourue là de tous les coins de la terre, et qui faisait dire à Jacques de Vitriaco qu'Acre était la « sentine » de toute la chrétienté. Cette masse de soldats, de guerriers, de mercenaires attirait encore une autre clientèle infiniment nombreuse. D'après un chroniqueur, il y aurait eu en une fois dans cette ville jusqu'à quatorze mille prostituées.

Un voyageur allemand, appelé Ludolf de Suchem, qui, vers la fin de la première moitié du XIV^e siècle, visita les ruines de Saint-Jean-d'Acre, et put à cette occasion utiliser les récits de témoins oculaires de son ancienne splendeur, nous a fait de cette ville cette curieuse autant que naïve description :

« Cette célèbre cité d'Acre, dit-il, est située sur le rivage de la mer, construite de blocs de pierre d'une grosseur extraordinaire avec des tours hautes et très fortes,



à peine distantes d'un jet de pierre les unes des autres. Chaque porte est flanquée de deux tours. Les murailles étaient, comme elles le sont encore aujourd'hui, d'une épaisseur telle que deux chariots courant en sens contraire pouvaient s'y croiser très facilement. Du côté de terre aussi, elles étaient très puissantes, avec des fossés très profonds, protégées encore par une foule de bastions et d'ouvrages de défense de toute espèce. Les places et carrefours dans la ville étaient d'une grande propreté. Toutes les maisons étaient de même hauteur, uniformément bâties de pierres taillées, merveilleusement ornées de fenêtres de verre et de fresques, et tous ces palais, tous ces édifices, nullement bâtis pour les seules nécessités de l'existence, mais bien uniquement pour le luxe et la jouissance, étaient soigneusement et délicatement, au gré et à la fantaisie de leurs propriétaires, décorés de verres, de peintures, de tentures et autres ornements, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Les espaces libres dans la cité étaient protégés de l'ardeur du soleil par de splendides tentures de soie ou d'autres tissus. A chaque angle de chaque place, s'élevait une très forte tour avec une porte en fer et des chaînes de même pour la consolider. Tous les hauts personnages habitaient dans la banlieue de la ville, dans



de très forts châteaux et palais. Au centre de la cité demeuraient les artisans et les marchands, chacun cantonné suivant son industrie dans un quartier spécial, et tous les habitants de la ville se comportaient comme jadis les Romains, comme des seigneurs qu'ils étaient. Demeuraient dans cette ville par rang d'importance : le roi de Chypre et de Jérusalem et son frère Amaury¹, et encore beaucoup d'autres membres importants de sa famille, les princes de Galilée et d'Antioche, ainsi que le commandant en chef des troupes du roi de France, puis le duc de Césarée², les seigneurs de Tyr³, de Tibériade et Sidon, le comte de Tripoli et Jaffa, le sire de Baruth ou Beyrouth, celui d'Ibelin, les seigneurs de Pysan, d'Arsuf et de Vaus, comme aussi les nobles de Blanche-garde. Tous ces seigneurs, ducs, comtes, nobles et barons circulaient par les carrefours de la ville, la couronne d'or en tête (!) avec un appareil royal, et chacun en particulier s'entourait, à l'égal d'un roi, de soldats, de gardes et de trabans somptueusement armés, montés sur des chevaux

¹ Créé par son frère, en 1289, son lieutenant du Saint Royaume avec le titre de baile ; il était déjà prince de Tyr et connétable du royaume de Chypre.

² En réalité, il n'y en avait pas.

³ Celui-ci, on vient de le voir, était le prince Amaury de Lusignan.



de guerre, merveilleusement ornés d'or et d'argent, chacun s'efforçant de dépasser en luxe tous les autres, et chaque jour c'étaient jeux, tournois et exercices d'armes, toutes sortes de fêtes, de chasses et toutes sortes de divertissements guerriers, et chacun de ces seigneurs, en outre de son palais et de son château, jouissait de toutes sortes de privilèges et d'exemptions d'impôts.

« Dans cette même ville encore habitaient pour la défense de la Foi contre les Sarrasins le maître et les frères de l'Ordre du Temple, le maître et les frères de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, de même ceux de l'Ordre Teutonique, des Ordres de Saint-Thomas et de Saint-Lazare. Tous ceux-là vivaient dans Saint-Jean-d'Acre. Là était le siège de leurs Ordres, et sans cesse, de jour comme de nuit, ils combattaient avec leurs compagnons contre les Sarrasins¹. Vivaient encore à Acre les plus riches marchands qui fussent sous le ciel, rassemblés ici de toutes les nations de la terre. Là vivaient les Pisans, les Génois, les Lombards, par les maudites discordes desquels Acre fut finalement détruite, car ils se conduisaient tous exactement

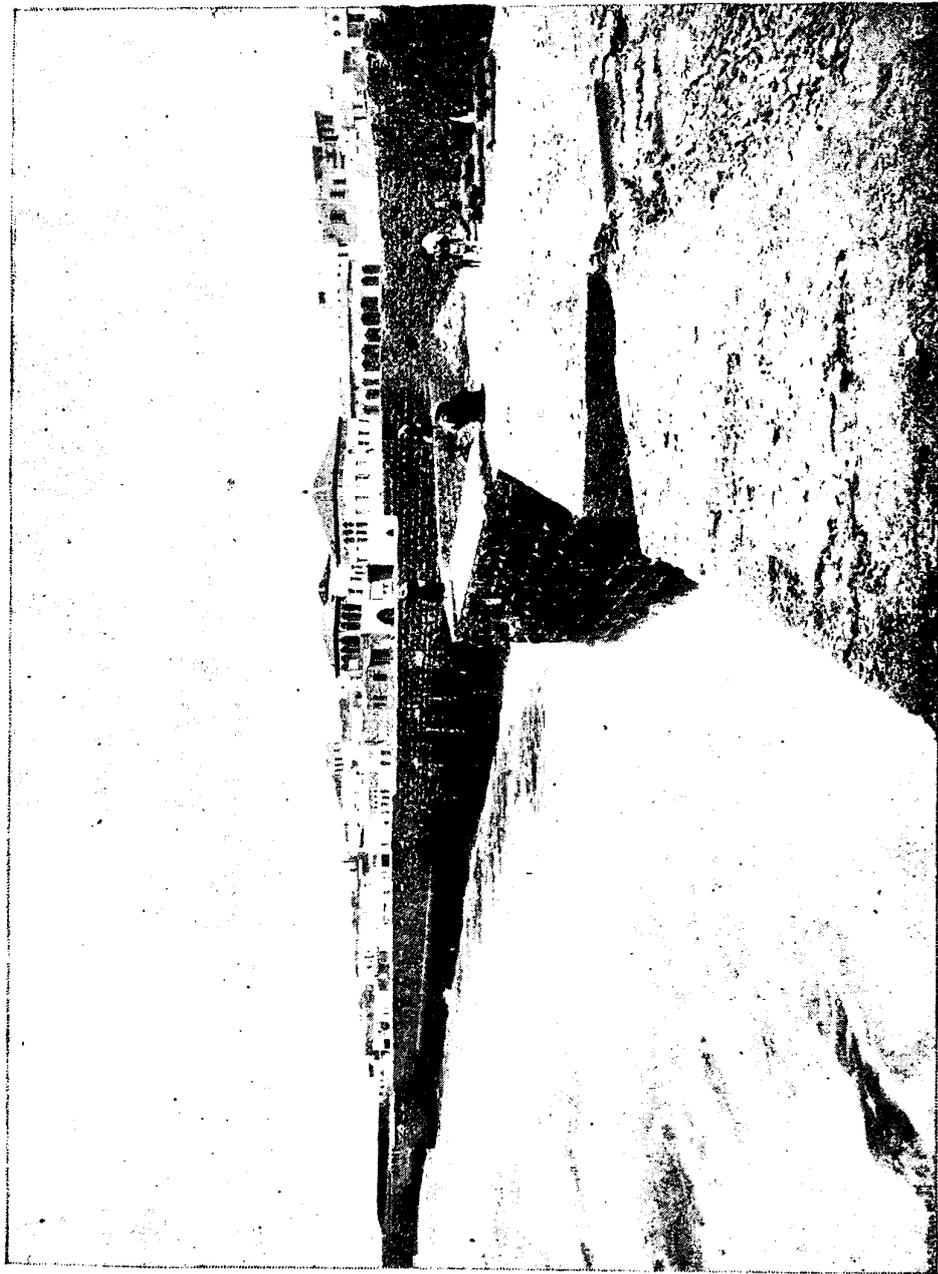
¹ Il est étrange que Ludolf de Suchem ne prononce pas le nom du patriarche ni de tant d'autres évêques, prieurs et abbés de Terre Sainte, qui vivaient réfugiés à Acre, dépossédés de leurs sièges.



comme des seigneurs indépendants. Du lever au coucher du soleil on apportait ici toutes les marchandises de l'Univers; tout ce qui pouvait se trouver d'extraordinaire et de rare dans le monde, on l'apportait ici à cause des princes et des grands qui y demeuraient. »

Tandis qu'en apparence, ainsi qu'il ressort de ce curieux récit, la ville de Saint-Jean-d'Acres, éblouissant le monde du fracas de ses richesses et de la multitude de ses habitants, donnait l'impression d'une faculté de résistance extraordinaire, bien au contraire, à l'intérieur, toutes les forces vives de cette cité se trouvaient comme paralysées par les incessantes et souvent sanglantes dissensions entre les chevaliers des Ordres religieux et les marchands italiens, ou encore de ceux-ci entre eux et avec ceux des diverses autres nations. Il n'est pas un chroniqueur de l'époque qui ne fasse incessamment allusion à ces interminables querelles qui constituaient pour cette vaste agglomération le plus grave péril et qui devaient finalement la livrer presque sans défense aux coups des Sarrasins maudits. Mais, circonstance peut-être plus douloureuse encore, c'était, dans cette immense population d'origine si variée, le manque absolu de toute moralité qui rendait impossible l'exercice de toute vertu civique ou familiale. Tous les vices se donnaient





Remparts de Saint-Jean-d'Acre.

(Le P. GONDARD, *la Sainte Vierge au Liban*, Édition de la « Bonne Presse ».)



libre cours parmi cette énorme agglomération de soldats et de trafiquants accourus ici des quatre coins du monde. Tous les récits chrétiens contemporains, toutes les lettres des hauts personnages d'ordre civil ou religieux retentissent de plaintes amères à l'occasion de ces faits lamentables.

Ajoutez à ces circonstances désastreuses un véritable épuisement de la jeune génération militaire dans toute l'Europe, amené par l'immense déperdition de vies humaines et de trésors engloutis depuis tant d'années dans les luttes pour la Terre Sainte ou dans celles qu'avait entreprises la Papauté pour la destruction des païens et des hérétiques, comme aussi pour la lutte si prolongée contre Frédéric II, puis après celui-là contre Conrad IV et Conradin. Enfin, à la suite des constants échecs qui avaient été la seule sanction de tant d'espérances, à la suite de tant de prophéties dictées par la politique de l'Église, et qui ne s'étaient jamais réalisées, mille voix autorisées avaient commencé à s'élever par toute l'Europe pour critiquer à la fois et la conduite du Pape et tant d'énergies inutilement consumées dans la lutte séculaire pour la croisade. Par ces causes diverses, le zèle qui avait durant des siècles suscité tant de miracles était, hélas ! infiniment diminué. Les malheureux débris de



la puissance latine en Orient, réfugiés derrière les hautes murailles de Saint-Jean-d'Acre, n'allaient presque plus avoir à compter que sur leurs propres forces contre l'effort infiniment puissant du monde sarrasin.

Après les catastrophes qui venaient de marquer la fin lamentable de la dynastie des Hohenstaufen, la ruine de la puissance impériale et l'anarchie germanique, les seules puissances dont le Pape pouvait encore implorer le secours en faveur de la Terre Sainte étaient l'Angleterre et la France. De l'Allemagne même, il est à peine question dans les bulles pour la croisade. Mais, à Paris comme à Londres, Nicolas IV n'obtenait que de belles promesses dépourvues de sanction. Toutes les menaces divines étaient impuissantes en face de cette immense apathie. Les destinées des dernières possessions latines en Orient allaient donc s'accomplir, et les écrivains chrétiens contemporains avouent, avec une rare unanimité, que la terrible catastrophe qui devait les accabler était justement méritée. L'historien arabe Makrizi raconte que les Francs qui venaient d'Occident en Palestine étaient d'ordinaire des aventuriers capables de tous les crimes ! Sans doute ce jugement sévère n'était pas sans fondement. Ainsi que je l'ai dit, les chroniqueurs chrétiens sont tous d'accord pour déplorer l'intense cor-



ruption et l'esprit de violence qui régnaient à cette époque dans les derniers établissements latins d'Outre-mer.

Les bandes que le pape Nicolas avait envoyées de Venise à Acre sous le commandement de l'évêque de Tripoli menaient dans cette ville l'existence la plus dissolue et la plus brutale. Passant les jours et les nuits dans les tavernes et les maisons publiques, ne sachant comment employer leur oisiveté, ou bien, suivant certains récits, parce qu'on ne leur payait pas régulièrement la solde promise, ces aventuriers de la pire espèce se livraient vis-à-vis des habitants à toutes sortes de violences et de crimes. Les agglomérations et exploitations agricoles de la banlieue de la ville, appartenant en majeure partie à des Musulmans, étaient sans cesse pillées et ravagées par eux. Toute résistance était noyée dans des flots de sang. Tantôt c'étaient une trentaine de paysans assassinés, tantôt dix-neuf marchands. Le biographe de Kélaoun va jusqu'à reproduire ce récit probablement faux que les Chrétiens, après le massacre de ces malheureux, voulurent se donner l'apparence du droit, en pendant comme coupables des Musulmans revêtus du costume d'esclaves.

Cette brutale indiscipline des Occidentaux fournit trop tôt au Soudan l'occasion d'une rupture en apparence légi-



time. Les plus importantes sources arabes et même latines, l'auteur de la *Vie de Kélaoun* entre autres, donnent comme origine à l'ouverture des hostilités le fait suivant : Quelques-uns des guerriers croisés amenés par Tiepolo et Jean de Grailly, dont la solde n'avait pas été payée, fatigués de leur inaction, ayant rencontré dans la campagne de Saint-Jean-d'Acre des paysans syriens musulmans portant des vivres au marché de la ville, en tuèrent ou blessèrent plusieurs. Atteints par cette sorte de folie sanguinaire qui s'emparait des nouveaux débarqués à la vue des infidèles, ces hommes parcoururent ensuite bruyamment les divers quartiers de la ville. Parvenus près de l'édifice du *Cambio*, ils envahirent un des bazars ou *fondouks* et y massacrèrent plusieurs marchands sarrasins. Quelques chevaliers des Ordres, accourus au bruit, eurent toutes les peines du monde à sauver la vie des autres Musulmans épars dans cet édifice, en les prenant sous leur protection pour les conduire au château royal. Cet incident, qui fut le prétexte de la rupture suprême, est d'ailleurs raconté très diversement par les écrivains contemporains, surtout lorsqu'ils sont de race et de religion différentes.

Les magistrats d'Acre, fort effrayés, écrivirent au Soudan pour s'excuser, lui faisant savoir que, des Musul-



mans ayant fait une partie de débauche avec des Chrétiens nouvellement arrivés d'Occident, une rixe s'était élevée et que les Musulmans s'étant portés à quelques violences avaient été massacrés. « Mais, ajoute l'auteur arabe Mohi ed-dîn, le même qui figura plus tard dans diverses négociations que je vais raconter, ces excuses étaient sans fondement. » — « Je tiens, poursuit cet écrivain, d'une personne qui était alors dans la ville, que la chose s'était passée de la manière que voici : Un Musulman avait séduit la femme d'un riche bourgeois d'Acre, ayant fait avec elle une partie de débauche dans un jardin situé hors de la ville; tout à coup le mari était arrivé et, les surprenant ensemble, les avait tous deux poignardés; ensuite, dans sa fureur, il s'était jeté le fer à la main sur tous les Musulmans qui s'étaient trouvés sur son passage et en avait tué plusieurs. »

Quoi qu'il en soit de ces récits si précis et pourtant si divers, le Soudan, décidé dès longtemps à saisir le plus léger prétexte pour en finir avec Saint-Jean-d'Acre et les derniers établissements chrétiens en Syrie, ravi de l'incident, assembla son conseil pour délibérer sur cette affaire. Le régent Amaury eut beau lui faire représenter que ces folles agressions étaient le fait non de bourgeois de la



ville, mais d'hommes isolés, « appartenant tous à la Croisade » et sur lesquels ni lui ni personne à Acre n'avait d'autorité ; il eut beau jurer au nom du roi de Chypre, son frère, que tous, à Saint-Jean-d'Acre, voulaient fermement la paix, le siège de Kélaoun était fait d'avance. Il ne voulut rien entendre. Cependant, ainsi que plus tard les maréchaux de Napoléon, quelques-uns de ses émirs commençaient à soupirer après le repos, avides de jouir enfin en toute tranquillité des richesses acquises par tant de victoires. On apporta une copie du dernier traité conclu entre le Soudan et la Commune d'Acre ; les articles en furent minutieusement examinés pour y trouver prétexte à quelque conflit. Après mûre réflexion, la plupart des conseillers de Kélaoun estimèrent qu'il n'y avait pas lieu, pour ces sanglantes mais accidentelles bagarres, à recommencer les hostilités. Tel fut entre autres l'avis de Fath ed-dîn lui-même, le jurisconsulte qui avait jadis rédigé le traité. « Pour moi, raconte l'auteur arabe Mohi ed-dîn, je n'avais rien dit jusque-là ; Fath ed-dîn me demanda mon avis ; je répondis : « Moi, je suis toujours de l'avis du Sultan ; s'il veut annuler le traité, le traité sera nul ; s'il veut le maintenir, il sera valide. » — « Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, reprit Fath ed-dîn ;



« nous savons que le Sultan veut la guerre. » — Je répliquai : « Je le répète : moi, je suis de l'avis du Sultan. » Là-dessus, je citai un article du traité qui portait que, s'il venait à Acre des Chrétiens de l'Occident qui formassent de mauvais desseins contre les Musulmans, ce serait aux magistrats et au gouverneur de la ville de les réprimer. J'ajoutai que, dans le cas présent, les magistrats auraient dû empêcher ce meurtre ou du moins le punir ; que, s'ils ne s'étaient pas trouvés assez forts pour le faire, ils devaient au moins le dénoncer eux-mêmes, afin qu'on y portât remède. » A ces mots, le Sultan ne put contenir sa joie ; il commença aussitôt ses préparatifs et ordonna de couper des bois dans toute la région de Balbeck et dans celle qui s'étend entre Césarée et Athlit, pour procéder immédiatement à la construction des machines de siège. « Ces travaux, dit à son tour l'historien Makrizi, furent terriblement troublés par des incursions de cavalerie franque et, en hiver, par d'abondantes chutes de neige. »

Mis au courant des préparatifs secrets du Sultan par la trahison d'un émir lié d'amitié avec les chevaliers du Temple, les maîtres des trois Ordres, déjà terrifiés par ces nouvelles, le furent bien davantage encore en lisant une lettre adressée par le Soudan au maître du Temple,



dans laquelle il lui disait qu'il se vengerait de cette rupture de la trêve en mettant la ville d'Acre à feu et à sang. Kélaoun, en terminant cette missive, ajoutait que le sort de Saint-Jean-d'Acre était décidé et qu'il était tout à fait inutile de tenter de le fléchir par une ambassade. Malgré cela, on se décida à lui en envoyer encore une. Ludolf de Suchem raconte même à ce sujet que le grand maître du Temple, « qui était l'ami intime du Soudan, » ayant envoyé une députation à celui-ci pour implorer la paix, Kélaoun lui aurait fait répondre qu'il se contenterait d'un sequin vénitien par tête d'habitant, mais que le grand maître, ayant réuni le peuple dans l'église de Sainte-Croix, pour lui faire part de ces conditions, fut insulté par la foule. On le traita de traître. Il n'échappa qu'avec peine à des violences matérielles.

Entre temps, le bruit commençait à se répandre en Syrie que le Sultan marchait sur Saint-Jean-d'Acre avec toutes ses forces. Malgré les supplications du patriarche, Nicolas Tiepolo fut parmi ceux qui s'en allèrent des premiers. Une partie des forces qu'il avait amenées partit avec lui.

Vers la fin de l'an 1290 ou dans les premières semaines de 1291, Kélaoun, dans une proclamation lon-



guement motivée, annonça à ses peuples qu'il allait venger par la prise de Saint-Jean-d'Acre les violations incessantes des trêves commises par les Chrétiens. Cette nouvelle fut accueillie avec un immense et pieux enthousiasme par tout le monde musulman. De même, dans une lettre fameuse dont le texte authentique nous a été conservé, écrite au roi Héthoum d'Arménie, Kélaoun annonçait à ce prince qu'il avait juré sur le Koran de ne laisser la vie à aucun habitant chrétien de la cité maudite.

Nous venons de voir que, malgré la défense du Sultan, les Francs lui avaient encore dépêché une ambassade suppliante. C'était, hélas ! une mesure bien inutile. Dès que les quatre envoyés chrétiens : Philippe Mainebœuf qui parlait la langue arabe, le templier Barthélemy Pisan de Chypre, un chevalier de Saint-Jean et un scribe du nom de Georges, se furent rendus à la cour de Kélaoun pour lui donner toute satisfaction, ils furent, sans autre forme de procès, jetés dans un cachot où ils périrent¹. Comme ces malheureux ne reparaissaient pas, et que tous les efforts des chevaliers des Ordres pour obtenir la livraison au Soudan des coupables avaient échoué devant le

¹ Une source chrétienne dit que cette ambassade eut lieu quarante jours avant le début du siège.



mauvais vouloir presque universel de la population, les premiers personnages de la cité, le patriarche Nicolas, les chefs des Ordres militaires, Jean de Grailly et le fameux guerrier Otton de Granson, qui était venu de Londres en Palestine par Rome, se réunirent un jour dans la cathédrale de Sainte-Croix d'Acre et s'entretenaient avec angoisse des mesures à prendre. Le vaillant patriarche releva les courages défaillants. Dans une allocution toute vibrante d'admirable énergie, il exalta les sentiments de concorde chrétienne que l'imminence du danger avait quelque peu ranimés parmi les défenseurs de ce suprême boulevard de la Foi en Syrie, « car il semble, leur dit-il, que vous ne soyez plus qu'un cœur et qu'une âme, car vous vous êtes ainsi rendus agréables à Dieu et aux hommes ».

On expédia en Occident, dans toutes les directions, les plus pressants appels : au roi de Chypre, au Pape, aux Ordres militaires. Ces derniers répondirent par l'envoi de très nombreux chevaliers. On vit de même arriver quelques nouvelles troupes de secours provenant des dernières localités appartenant aux Chrétiens sur le rivage de Syrie.

Sans cesse la population d'Acre était occupée tout



entière à s'approvisionner de vivres, à réparer et renforcer avec ardeur les tours, les murailles gigantesques et les profonds fossés de son enceinte. Cette population valide pouvait se monter en tout à 30.000 ou 40.000 personnes. Les hommes en état de combattre étaient au début du siège environ 14.000, dont 800 chevaliers et 13.000 hommes de pied. « Si des forces relativement aussi faibles, dit Rœhrich, parvinrent à opposer durant plus de quarante jours une résistance aussi énergique à l'énorme armée ennemie, il faut attribuer ce résultat non seulement au courage des défenseurs qui luttaient en désespérés, mais surtout à la force et à la perfection des ouvrages de défense qui formaient autour de Saint-Jean-d'Acre une double et magnifique ligne de circonvallation faisant de cette ville la plus redoutable forteresse d'Orient. »

D'autres sources estiment qu'il y avait, assemblés à ce moment à Acre, environ 2.000 à 3.000 chevaliers et 18.000 hommes de pied, plus 2.000 ou 3.000 écuyers, sergents ou turcopoles. « Dans ce nombre, dit M. de Mas Latrie, étaient compris tous les barons d'Outre-mer et leur service, les hommes valides venus de Tripoli et des autres villes chrétiennes conquises



récemment par les Arabes, les Communes, les maisons militaires, enfin les croisés arrivés depuis la proclamation de la guerre et les soldats tenant garnison à Saint-Jean-d'Acre aux frais des rois de France et d'Angleterre, tous Occidentaux, désignés sous le nom habituel de *gens de la Croisade*. »

Les nombres donnés par les diverses sources varient en somme considérablement. Amadi parle de 700 chevaliers, 800 piétons, 13.000 pèlerins armés. Un autre énumère 40.000 femmes et enfants, 30.000 pèlerins, seulement 1.200 chevaliers, *boni milites*.

On répartit l'ensemble de ces forces en quatre divisions. La première fut placée sous le commandement de Jean de Grailly et du vaillant Otton de Granson ; la seconde, sous celui du chef de la chevalerie chypriote et du maréchal Henri de Bolanden¹, délégué du maître du Temple, Burchard de Schwanden ; la troisième, sous celui des maîtres de l'Hôpital et de Saint-Thomas ; la quatrième, sous celui des maîtres du Temple et de Saint-Lazare. Pour chacune de ces quatre divisions, chacun des deux chefs désignés commandait alternativement. De

¹ Il devait tomber le 18 mai avec Gautier (ou Walter) Broyken et tous les frères de l'Ordre.



chaque division une moitié devait constamment, à partir de la sixième heure, monter la garde sur le rempart durant huit heures consécutives; la seconde moitié la remplaçait alors, et ainsi de suite. La moitié qui ne veillait pas sur le rempart avait la garde des portes.

« Les Templiers et les Hospitaliers, dit M. de Mas Latrie, renforcés des chevaliers de l'Épée et du Saint-Esprit, qu'on voit pour la première fois figurer dans les événements, s'étaient chargés de veiller à toute la partie septentrionale des remparts, depuis la mer jusqu'à une haute tour carrée, située à peu près au centre des fortifications, vers la plaine, nommée la Tour Maudite. D'après les plans anciens, elle se dressait sur la première ligne de circonvallation, dans l'angle Nord-Est. De ce point à la mer, vers le Midi et le Carmel, sur les ouvrages de Saint-Nicolas, du Pont et du Légat, veillaient Jean de Grailly et Otton de Granson, qui avaient avec eux les Communes et tous les croisés.

« Le prince de Tyr, portant toujours le titre de baile du royaume de Jérusalem, mais exerçant en réalité une si faible autorité qu'aucune des chroniques européennes ne l'a mentionné, n'avait pas quitté la ville. Il y résidait, s'il n'y commandait pas, au nom de son frère le roi de Chypre;



et, en attendant l'arrivée de ce dernier, il s'était établi, avec les chevaliers de Syrie et ceux venus déjà de Chypre, au poste peut-être le plus dangereux, dans une grosse tour ronde, nouvellement édifiée, qu'on appelait la Tour du roi Henri. Cette construction, contre laquelle se dirigea l'effort principal de l'attaque, était située en avant de la Tour Maudite et de l'enceinte continue, près d'un autre ouvrage récent et extérieur, désigné sous le nom de Porte ou Barbacane du roi Hugues, parce que le frère du roi Henri II l'avait vraisemblablement fait construire. »

Les sources françaises affirment que Jean de Grailly avait le commandement supérieur de la ville. Suivant d'autres, le grand maître des Templiers, Guillaume de Beaujeu, était le véritable général en chef, avec trop réel qu'il n'y eut pas assez d'unité dans la direction des troupes réunies à Acre et que chaque corps dut agir souvent isolément.

Conrad, grand maître de Notre-Dame des Allemands, se plaça avec les gens du roi de Chypre à la Tour Ronde et à la Tour Maudite ; les Italiens étaient conduits par leurs capitaines ou leurs consuls. Il n'est pas question des Génois dans les récits du siège ; en revanche, les Pisans se distinguèrent par leur activité et leur courageuse indus-



trie. Ils avaient construit, non loin de la rue des Allemands, dont ils recherchaient toujours le voisinage, un grand engin en forme de catapulte qui contrebattait avantageusement les machines des assiégeants.

Le 4 novembre 1290, le Sultan quitta enfin le Kaire, à la tête de son armée, mais il tomba aussitôt subitement malade et mourut dès le 10 près de Mardjed at-Tîn, à sept kilomètres seulement de sa capitale, au milieu de la consternation de tous, succombant à un empoisonnement, suivant la croyance universelle. Amadi raconte qu'à son lit de mort il fit jurer à son fils de mener à tout prix à bonne fin le siège de Saint-Jean-d'Acre. Ce fils et successeur, qui avait nom Malek el-Ashraf, se hâta de rendre solennellement les derniers devoirs à son père et s'occupa incontinent avec la plus grande activité d'achever l'ouvrage commencé. Au rapport d'Ibn Férat, renouvelant les prescriptions paternelles, il expédia dans toutes les provinces les ordres les plus pressants pour l'armement général des contingents de guerre et la confection des machines de siège. Au mois de février 1291, l'émir Izz ed-dîn Aibek Afram se rendit par son ordre au Liban pour y veiller à cette construction. Dès le 4 mars, un premier convoi des portions de machines achevées fut mis



en marche ; le 15 du même mois déjà, on procéda au montage de ces diverses pièces sous le commandement de l'émir Alam ed-dîn Sindschar.

De toutes parts, à l'appel du nouveau Sultan, en Égypte comme en Syrie et en Mésopotamie, la foule des guerriers sarrasins courait aux armes. Tous ceux de Damas, de Hamah, de tout le reste de la Syrie, du pays de Misr qui est l'Égypte, de l'Arabie aussi, se mirent en route par groupes nombreux. Tout fut disposé pour en finir enfin avec cette odieuse cité de Saint-Jean-d'Acre, écharde douloureuse dans la chair de l'Islam. Le vingt-troisième jour de mars, le naïb ou généralissime de Syrie, Hussam ed-dîn Toghril, quittait de son côté le Kaire pour aller assembler le reste des contingents syriens. Le 26 mars enfin, le valeureux prince de Hamah, Malek el-Muzaffar, le propre père de l'historien géographe célèbre Abou'l Féda, fit son entrée à Damas à la tête de ses contingents ; le lendemain, ce fut le tour de Seif ed-dîn Belban, l'émir ou gouverneur du puissant château des Kurdes. Une immense agitation militaire animait toutes les poudreuses routes de Syrie convergeant à la grande citadelle chrétienne. D'innombrables et lents convois de chameaux pelés, aux files interminables, des bandes infi-



nies de piétons et de cavaliers aux blancs manteaux semblaient comme un peuple de fourmis accourant à la curée.

L'historien Abou'l Féda, dont la chronique historique nous est un document si précieux, commandait personnellement dans l'armée de son père, le prince de Hamah, à un groupe de dix hommes à l'aide desquels il surveillait et dirigeait le voyage d'un segment (une roue) d'une catapulte de proportions tellement gigantesques que l'ensemble nécessitait cent paires de bœufs pour son transport. Cette formidable machine avait nom « la Victorieuse », *al-Mansurije*. Le trajet jusqu'à Acre fut infiniment pénible, grâce au plus terrible, au plus inclément des hivers. Une pluie glaciale tombait incessamment en véritables cataractes. La route était abominable, surtout entre Hesn el-Akrad et Damas. Les bœufs, accablés par la rigueur du froid et les chemins si affreux, mouraient en quantité. D'Hesn el-Akrad à Acre, la cavalerie mit plus d'un mois à faire le trajet, au lieu des quelques jours qu'on prenait d'ordinaire. Les troupes de Hamah prirent place à l'aile droite de l'armée assiégeante. La « Victorieuse » fut disposée en face de la section du rempart confiée à la garde des Pisans.



Cependant, en Égypte, dans la nuit du 24 février 1291, le nouveau Soudan, impatient d'illustrer son règne sur les traces de son père en délivrant la Syrie de la présence des Infidèles, avait réuni en une grande fête au tombeau de celui-ci, dans la *Koubbet* ou mosquée funéraire dite *Mansurije*, tous les notables, les savants, les cadis, les docteurs de la Loi et les lecteurs du Koran du Kaire. Tous ces vénérables personnages jusqu'à l'aube lurent les livres saints à l'intention de l'illustre défunt. Malek el-Ashraf leur fit faire de somptueuses distributions de vêtements d'apparat et d'argent. Il ordonna de jeter également de la menue monnaie au peuple et fit d'autres abondantes aumônes. Le 6 mars, il prit enfin la route de Damas, accompagné par son harem qu'il laissa dans cette ville. Avant qu'il ne poursuivît de là sa route vers Saint-Jean-d'Acre, raconte Makrizi, le scheikh Scheref ed-dîn Busiri vit en rêve un inconnu qui récitait ces vers :

« Déjà les Musulmans ont pris Acre et coupé la tête aux Infidèles. Notre Sultan a conduit à l'ennemi des escadrons qui ont réduit en poussière sous leurs sabots de vraies montagnes. Les Turcs ont juré au départ de ne laisser pas un pouce du sol aux Francs. »



De même, au moment du départ du Sultan, le cadi Mohi ed-dîn Abd ez-Zahir lui chanta ces vers : « O vous, les fils du Blond (le Christ), bientôt la vengeance de Dieu se déversera sur vous, dont il ne subsistera rien ! Déjà Malek el-Ashraf est descendu sur vos rivages. Préparez-vous à recevoir de sa main des coups insupportables. »

Après que, vers la fin de mars, les premiers contingents sarrasins eurent pénétré dans la grande plaine qui enveloppe Saint-Jean-d'Acre et terriblement ravagé cette riche banlieue de la capitale chrétienne, le 5 avril, le Sultan en personne, à la tête de tout le reste de son immense armée, arriva sous les remparts fameux. Ce jour-là, ses forces colossales se trouvèrent définitivement réunies. Il est impossible d'évaluer même approximativement leur nombre, qui était certainement énorme. Les chiffres donnés par les écrivains contemporains varient infiniment entre six cent mille et cent vingt mille guerriers, tant cavaliers que fantassins. Un chroniqueur anonyme parle de dix émirs commandant chacun à quatre mille cavaliers et deux mille fantassins. M. de Mas Latrie donne les chiffres de soixante mille cavaliers et de cent soixante mille hommes de pied.



Les évaluations varient de même pour le nombre des catapultes et autres machines de guerre que l'armée sarasine traînait à sa suite. Une source chrétienne donne le chiffre fantastique de six cent soixante-six, uniquement parce que c'était là le nombre mystérieux de l'Antéchrist ! D'autres sources indiquent un nombre beaucoup moins élevé. Abou'l Faradj parle de trois cents. Un autre chroniqueur dit qu'il y en avait quatre-vingt douze, ce qui serait déjà formidable. Une partie, paraît-il, provenait de celles qui avaient été prises auparavant sur les Francs. Deux jours seulement après l'arrivée de l'armée, toutes ces machines se trouvaient en place, grâce à la formidable activité de ces milliers de guerriers de la foi. Déjà quatre jours plus tard, le 12 avril, complètement installées et montées, elles commencèrent à battre furieusement la haute muraille chrétienne. Parmi les plus puissantes de ces machines colossales, outre la « Victorieuse » ou *Mansurije*, dont j'ai parlé déjà, on montrait la « Furieuse », opposée aux Templiers, une troisième encore opposée aux Hospitaliers, une quatrième opposée à la Tour Maudite. Abou'l Faradj dit que l'armée assiégeante comptait des milliers de mineurs. Devant chaque tour on en avait disposé mille qui, au moment de l'assaut, devaient



les attaquer en sapant leurs fondements. Abou'l Mahaçen, autre historien excellent, dit que parmi les machines de siège il y en avait de si colossales et de si puissantes qu'elles lançaient des quartiers de roc pesant un quintal, même davantage. Les Musulmans eurent, par ce puissant moyen, bientôt fait de pratiquer des brèches en différents endroits.

« Le siège d'Acre, dit Abou'l Mahaçen, commença le jeudi, quatrième jour du mois de rébi second. On y vit combattre les guerriers de toutes les contrées de la terre alors connue. L'enthousiasme des Musulmans était tel que le nombre des volontaires dépassait de beaucoup celui des troupes régulières. » Ludolf de Suchem dit non sans exagération que l'immense armée du Sultan comptait six cent mille combattants, que, quarante jours durant, soixante machines lancèrent à toute volée des pierres sur la ville, que les flèches volaient si dru que, d'après un témoin oculaire, un javelot lancé du rempart fut incontinent fendu en mille morceaux par elles !

Chaque jour les Musulmans, de blanc vêtus, se précipitaient à l'assaut des murailles, pareils à une forêt de lances, hurlant leurs imprécations et leurs furieux cris de combat. Une musique guerrière assourdissante, terrifiante,



venait grossir encore cette clameur bestiale universelle, excitant follement l'ardeur des combattants, qui luttèrent ainsi plusieurs heures durant. La bataille se terminait presque constamment par la victoire des assiégés. C'est pourquoi ceux-ci, ainsi que le déplore pieusement le récit peut-être bien très exagéré d'un témoin oculaire, Arsénius, se livraient journellement, malgré ces circonstances si effarantes, malgré le péril si pressant, à toutes sortes de réjouissances et d'orgies dans les tavernes et les maisons mal famées, « car ils ne pouvaient imaginer que leur fin fût si proche, si effroyablement certaine, et cependant aucun doute n'était possible à la vue de cette énorme armée de siège qui étreignait cette malheureuse cité depuis des jours et des jours déjà. »

Quelques-unes de ces premières rencontres durent être fort sanglantes. La *Chronique de Syrie* parle une fois, certainement avec grande exagération, de 20.000 Sarrasins tués. Une autre fois, dans un combat devant la Porte Saint-Nicolas, Amadi parle de 3.000 Infidèles tués contre 8 Chrétiens seulement !

Abou'l Féda, qui combattait, je l'ai dit, dans l'armée de son père, le brillant prince de Hamah, raconte ce qui suit, rendant hommage à la bravoure des Francs :



« Leur ardeur, dit-il, était telle qu'ils ne daignaient même pas fermer les portes de la ville. Les troupes de Hamah étaient, comme à l'ordinaire, placées à l'extrême droite des lignes de l'armée assiégeante; nous avions la ville en face et la mer à notre droite; près de nous étaient postées des barques chrétiennes, protégées contre le feu grégeois par des madriers et des mantelets de peaux de buffles; leurs frondeurs nous inquiétaient à coups de javelots et de traits d'arbalète; il fallait nous défendre à la fois des attaques de la garnison et de celle des vaisseaux ennemis contre notre aile droite. Un jour, les Francs firent approcher de nous un navire portant une machine de trait qui lançait des pierres sur nous et sur nos tentes. Ce navire nous était insupportable, mais une nuit, il s'éleva un très fort vent qui le ballotta à tel point que la machine fut complètement disloquée et ne put plus fonctionner. Une nuit où brillait un magnifique clair de lune, — c'était la nuit du 15 au 16 avril, — les Francs entreprirent une sortie contre nous par la Porte Saint-Lazare, et, surprenant notre armée, ils pénétrèrent jusque parmi nos tentes; repoussant devant eux nos avant-postes, ils nous attaquèrent ainsi avec la dernière violence jusque dans notre camp; mais ils s'embarrassèrent dans



les cordes des tentes; un des leurs, un chevalier, tomba dans la fosse d'aisance d'un de nos émirs; il y fut massacré; on eut beaucoup de peine à se défaire de ces fougueux assaillants; à la fin cependant, ils s'aperçurent que nous étions plus nombreux qu'eux et les guerriers de Hamah les obligèrent à rentrer en désordre dans la ville, après qu'on en eut tué un grand nombre. Le lendemain, au point du jour, Malek el-Muzaffar, le prince de Hamah, mon père, fit suspendre les têtes de plusieurs de leurs chefs au cou des chevaux qui leur avaient été pris et envoya au Sultan ce sanglant butin. »

Les *Gestes*, à propos de ce combat, disent que les Chrétiens s'efforcèrent de jeter du feu grégeois dans les boisages du camp ennemi, mais que l'officier intitulé le vicomte du port, qui commandait cette manœuvre, manqua son coup. Le jet trop court endommagea simplement les propres machines des assiégés. Une autre sortie entreprise presque aussitôt après par la Porte Saint-Antoine, sous la protection d'une nuit sombre, échoua complètement, parce que les assiégeants éclairèrent immédiatement cette obscurité de leurs feux innombrables. Il y eut environ deux mille morts de chaque côté, ce qui paraît encore bien exagéré.



Toutes ces infortunes de guerre, les terribles pertes subies par les assiégés dans leurs rencontres avec l'armée si puissante du Sultan, tellement plus nombreuse, et cela sans qu'ils pussent recevoir le moindre renfort, les fatigues surhumaines occasionnées par le service de garde aux remparts, service qui ne cessait pas une minute, ni de jour ni de nuit, la ruine déjà commençante, sous le jet incessant des blocs géants et sous l'action non moins incessante des mines, de nombreuses tours et de non moins nombreuses sections des murailles, toutes ces causes réunies eurent tôt achevé, malgré les débuts les plus brillants, de paralyser les forces de résistance de cette garnison, cependant si pleine d'énergie et de courage. Il en fut surtout ainsi à partir du 4 mai, lorsque de terribles salves de feu grégeois et une grêle effroyable de pierres énormes se déversèrent heure après heure, jour après jour, sans un instant de répit, sur la malheureuse cité chrétienne.

Les vivres, dit à peu près M. de Mas Latrie, régulièrement apportés du dehors par mer, ne manquaient point; mais l'espoir du succès, que l'énergie de la défense avait donné d'abord, s'était affaibli. On avait déjà fait passer en Chypre une grande partie des femmes et des



vieillards. Il restait encore dans la ville de très nombreux combattants. On réparait bien aussitôt les portions de murailles abattues par les machines des assiégeants. Les pierres ou le temps venant à manquer, on fermait les brèches au moyen de fortes estacades de bois; on improvisait un rempart avec des sacs de coton et de laine, derrière lesquels on continuait à combattre avec acharnement; mais les assiégés ne pouvaient plus arrêter les travaux des mineurs, qui s'avançaient vers la Tour du roi Henri et sapaient, en même temps, les fortifications en dix endroits différents. On remarqua aussi, dans ce siège mémorable, des compagnies d'artificiers arabes qui, une fois parvenus à la portée du trait, jetaient avec ensemble le feu grégeois sur les Chrétiens, pendant que les archers, dont la fumée cachait la position, faisaient pleuvoir dans leurs rangs une grêle de traits. D'autres lançaient des projectiles en faïence ou en terre cuite en forme de grenades, qui contenaient un mélange détonant : au moindre choc, la grenade éclatait, projetant en tous sens ses fragments meurtriers.

Toutefois, dans ce même jour du 4 mai, alors que ce siège terrible durait depuis un mois et que les galeries des mineurs avaient atteint déjà le pied de la Tour



du roi Henri, les assiégés virent avec une joie profonde arriver enfin par mer un secours précieux : c'était le roi Henri de Chypre qui accourait à leur aide avec une petite armée montée sur une flottille d'environ quarante navires. Les sources diffèrent beaucoup sur l'importance de ce corps auxiliaire. Marino Sanuto parle de deux cents chevaliers et de cinq cents hommes de pied. L'archevêque Jean de Nicosie, au dire du même auteur, accompagnait son souverain. Tous ou presque tous les auteurs sont en revanche d'accord pour louer la bravoure du jeune roi¹. Les assiégés, transportés d'allégresse, l'accueillirent en allumant des feux de joie. Il combattit vaillamment les Infidèles, mais son corps d'armée était réellement trop faible et il ne conquit pas plus d'influence dans la direction des événements que ne l'avait fait son frère qui, lui, était à Acre depuis avant le commencement du siège. De même il échoua entièrement, aussi bien dans ses tentatives pour prévenir ou éteindre les terribles dissensions sans cesse renaissantes entre les chevaliers des divers Ordres et entre ceux-ci et les trafiquants italiens, que dans celles pour empêcher la fuite secrète, incessante, de

¹ Ceux, en petit nombre, qui l'accusent de lâcheté, sont manifestement de mauvaise foi.



beaucoup de personnages considérables qui, affolés de terreur, chaque nuit réussissaient à s'embarquer pour l'île de Chypre. Ces terribles querelles entre associés semblent avoir eu pour la défense un résultat vraiment déplorable. Ludolf de Suchem dit ouvertement que Saint-Jean-d'Acre fut perdue par la faute des commerçants italiens. Il dit que les perpétuelles zizanies des combattants latins paralysèrent leur action. Seuls, selon lui, les chevaliers teutoniques combattirent sans reproche jusqu'à la fin.

Aussitôt après son arrivée, le roi, malgré les bien faibles chances qu'il y avait encore de repousser les assiégeants, alors que la situation semblait presque désespérée, crut devoir faire une dernière tentative auprès du Sultan. Il lui envoya solennellement deux ambassadeurs : Guillaume de Cafran et le chevalier Guillaume de Villiers¹, chargés de demander des explications sur cette agression soudaine contre la ville de Saint-Jean-d'Acre. Mais Malek el-Ashraf refusa toute conversation sur ce sujet et se contenta de demander aux deux envoyés s'ils lui

¹ Celui-ci, disent les *Gestes*, 243-246, avait sa tente dressée près de la « Sommerie », autrement dit près des Écuries du Temple. Tout près, sur une hauteur, on voyait une belle tour et une série de beaux jardins et de vignobles appartenant tous au Temple.



apportaient les clefs de la ville. Sur leur réponse négative et comme ils imploraient sa pitié pour le pauvre peuple de la cité, il leur dit que sa seule volonté était d'avoir Saint-Jean-d'Acre, tout le reste lui demeurant fort indifférent. « Nous ne pourrions sans risquer la mort, s'écrièrent-ils alors, conseiller aux nôtres de rendre la ville. » Malheureusement, à ce moment même de l'entretien, les assiégés étant en train d'essayer une nouvelle catapulte placée sur la Tour du Légat, une pierre, lancée de là, effleura de si près la tente du Sultan que celui-ci, écumant de rage, tira son épée pour tuer les ambassadeurs chrétiens. Les infortunés s'estimèrent fort heureux de s'en tirer avec la vie sauve. Ainsi ces négociations suprêmes furent brusquement rompues après que l'émir Schughaiï eut prié le Sultan de ne pas rougir son épée « dans le sang des porcs » !

Entre temps, les assiégeants, par leur bombardement infernal, incessant, ne cessaient de faire des progrès. Les troupes du même émir Schughaiï venaient d'attaquer, après en avoir sapé et miné les fondements, cette nouvelle tour qui se dressait en avant de la Tour Maudite, sur la première muraille, ouvrage extérieur, percé de meurtrières, qui s'appelait « la Tour du Roi ». De



même, elles avaient déjà complètement démoli et ruiné la Barbacane dite du roi Hugues et la Tour de la comtesse de Blois¹, avec toute la ligne du rempart qui allait de la Tour Saint-Nicolas à la Barbacane du roi Édouard d'Angleterre. Le 8 mai probablement, la Barbacane du roi Hugues, complètement ruinée, s'écroula tout entière avec le pont qui la reliait à l'intérieur de la ville. Le 15, tomba définitivement la Tour du roi Édouard. Ses débris comblèrent entièrement le fossé et facilitèrent ainsi le passage de l'ennemi, qui occupa aussitôt ces ruines et garnit avec des sacs de sable et des fagots de ramée les vides produits par l'action des sapes et des mines; ce fut comme une sorte de voie artificielle créée pour pénétrer dans la ville.

Quel spectacle effroyable c'était qu'un de ces grands sièges du moyen âge oriental! Quelle formidable agitation guerrière, quelle confusion, quelle rumeur constante et terrible! D'un côté se dressent les remparts géants couverts de la foule des combattants aux cottes de mailles étincelantes sous les feux du soleil syrien; on aperçoit les machines colossales, balistes et catapultes, qui ne cessent

¹ La comtesse de Blois était morte à Saint-Jean-d'Acres le 2 août 1287 et ces tours pourraient bien dater de cette époque.



de lancer les pierres énormes et les lourds javelots meurtriers. De l'autre, c'est la foule sarrasine infinie, aux cent races diverses, bariolée des plus pittoresques costumes de guerre. Des bandes de cavaliers aux burnous blancs passent sans cesse au galop, brandissant leurs armes, poussant mille imprécations. Les artificiers à la peau bronzée manœuvrent les catapultes géantes, accroupies au loin comme autant d'animaux fabuleux. Sans cesse, ils s'arc-boutent pour tendre les cordes soutenant les paniers monstrueux pleins de quartiers de roc. Sans cesse, au milieu des flots de la plus affreuse poussière, ceux-ci vomissent leurs pesants projectiles sur la malheureuse cité. Les émirs au blanc turban poussent à l'assaut les milliers d'hommes de pied dont les brunes figures ruissellent de sueur. Un infernal tumulte emplit l'atmosphère; les cris de douleur, les imprécations des blessés et des mourants, les hurlements des combattants qui s'excitent à la lutte, les détonations du feu grégeois, le choc des quartiers de roc s'abattant sur le rempart, le bruit que font en s'agitant ces milliers de combattants et d'animaux, tout cela constitue le plus terrible des ouragans humains, une vraie scène de l'enfer. Et toujours sur ces images d'horreur l'implacable soleil d'Asie flamboyant dans un ciel sans nuages.



Au matin du 26 mai, aux premières lueurs du jour, le Sultan monta à cheval, et toute son immense armée se rua à l'assaut sur toute la ligne du rempart, d'un rivage à l'autre, par toutes les brèches praticables. Les Chrétiens ne pouvaient plus guère opposer à leurs ennemis qu'environ sept mille combattants exténués de fatigue. Bientôt le fossé à la Porte Saint-Antoine fut, sur une longueur de plus de cent brasses, comblé par toutes sortes de matériaux qu'avaient apportés, sous la conduite de milliers de conducteurs, plus de trente mille bêtes de somme : chevaux, ânes et chameaux, bœufs aussi traînant des chariots. Aussitôt les assaillants escaladèrent l'avant-mur où une brèche avait été pratiquée sur une longueur de soixante brasses. L'enthousiasme était immense dans leurs rangs. Des derviches à la traînante chevelure, des santons fanatiques se jetaient dans les fossés, parmi les sacs de terre, et faisaient de leurs corps un passage aux colonnes d'assaut. Makrizi raconte que, pour exciter encore l'ardeur de ses soldats, le Sultan avait réuni un corps de trois cents timbaliers sonnant du tambour, montés sur des chameaux. Cette musique extraordinaire, renforcée par celle des timbales, des trompettes, de mille autres instruments, couvrait la ville assiégée d'une immense et assourdissante rumeur.



Les défenseurs, exténués de fatigue, reculèrent de la longueur d'une portée d'arbalète devant la fureur de ces formidables bandes d'assaut. Ils se retirèrent de maison en maison vers l'intérieur de la cité, jusqu'au moment où l'on vit accourir les chevaliers du Temple venus d'une autre extrémité de la ville. L'apparition de ces vaillants rendit l'espoir aux combattants chrétiens découragés. Le maréchal de l'Hôpital, Mathieu de Clermont, prenant leur tête, poussa de l'avant, à travers les masses ennemies, avec une magnifique vigueur. Il transperça de part en part un émir ennemi, frappant autour de lui d'estoc et de taille, tuant et blessant une foule de Musulmans. Électrisés par son exemple, les défenseurs d'Acre reprirent un moment l'offensive et réussirent, après une lutte terrible, à repousser de nouveau l'ennemi au delà de la brèche de la muraille. Mais là expira ce suprême effort, et les assaillants, se groupant autour de l'étendard déployé du Sultan, tinrent ferme en ce point, durant qu'au nom de Malek el-Ashraf on sonnait le rappel. Ce terrible assaut avait certainement échoué, mais la situation des assiégés n'en demeurait pas moins désespérée.

Les Chrétiens, qui avouaient une perte de deux mille hommes alors qu'ils affirmaient avoir massacré plus de



vingt mille Sarrasins, se hâtèrent de disposer devant la brèche si vaillamment reconquise vingt de leurs plus grandes catapultes et cinquante de moindres dimensions. Ils y apportèrent en hâte les munitions nécessaires : quartiers de roc, pierres et armes de trait. Puis, accablés par ces fatigues surhumaines, ils s'abandonnèrent jusqu'au lever du soleil à quelques heures d'un trop précaire repos. Durant ce temps, la plupart de leurs chefs se réunissaient avec les autorités de la cité en un conseil suprême dans la maison de l'Hôpital, tandis que les autres faisaient armer en hâte dans le port les quelques navires et barques disponibles pour tenter de sauver au moins les vieillards, les femmes, les enfants qui étaient encore dans la ville.

Cette dernière tentative ne pouvait guère aboutir, car les bâtiments génois et autres encore réunis dans le port étaient de dimensions beaucoup trop faibles. En outre, la mer était bien trop agitée pour qu'on pût tenter avec succès une pareille opération. L'assemblée fut néanmoins fort encouragée par une nouvelle magnifique harangue du patriarche, qui supplia les assistants d'avoir confiance et prédit encore la victoire en paroles chaleureuses. Une messe solennelle fut célébrée et l'on communia non moins solennellement, puis on prit en commun le repas



du soir. Alors toute l'assistance, tous ces rudes guerriers préparés à une mort certaine, se donnèrent en pleurant le baiser fraternel et prêtèrent au milieu des larmes le serment de résister jusqu'à la mort. Puis ils coururent en hâte aux remparts, ayant repris des forces nouvelles, prêts à repousser avec fureur le nouvel assaut des Sarrasins. Mais le sauvetage espéré des femmes et des enfants fut, cette nuit, impossible. Dès le lendemain 17, tous ceux qui avaient été embarqués pour aller à Chypre durent redescendre à terre, tant l'état de la mer rendait pour le moment toute fuite impraticable.

La journée du 17 semble s'être passée de part et d'autre dans une sorte de languissante inaction. Ce fut comme la veillée suprême et douloureuse. Le soleil se leva le 18 mai dans une atmosphère sombre et brumeuse. Aux premières lueurs de l'aurore, toute l'immense armée ennemie, au milieu d'un tumulte extraordinaire, se lança de nouveau à l'assaut. Ce fut, dès le grand matin, le même ouragan infernal de furieux cris de triomphe alternant avec le son des trompettes de guerre et des tambours portés à dos de chameaux, destinés à étourdir les oreilles des Chrétiens, tandis qu'à la tête des colonnes d'assaut se précipitaient des troupes de renégats, de fakirs



fanatiques, de derviches aux longs cheveux noirs leur couvrant les épaules. Toute l'armée assaillante était divisée en cent cinquante sections de deux cents hommes chacune, soutenues par une réserve de cent soixante autres groupes de pareil nombre. Ainsi divisées, les colonnes d'assaut se ruèrent de nouveau sur les brèches si péniblement barricadées l'avant-veille et sur les bastions complètement ruinés. Le magister Thaddæus, un des chroniqueurs chrétiens du siège, dit que le Sultan avait promis une récompense de mille dirhems pour chaque lance chrétienne conquise. Un témoin oculaire raconte aussi que les premières sections d'assaut portaient de grands boucliers de bois, les secondes quatre chaudrons chacune, contenant de l'huile et aussi des torches de résine enflammées. Les trois sections suivantes étaient armées d'arcs; les dernières enfin étaient équipées de courtes targes de cuir et de sabres courts aussi. Ceux-là, dit Amadi, avaient plus particulièrement pour objectif l'attaque de la Tour Ronde ou Tour du roi Hugues, que défendaient vaillamment le roi de Chypre, le prince Amaury de Lusignan, de nombreux Templiers et Hospitaliers, en un mot l'élite de l'armée assiégée.

Tant qu'ils eurent des munitions, les guerriers chré-



tiens luttèrent avec le plus intrépide courage; puis, quand elles furent épuisées, ils continuèrent le combat avec des bâtons, des faux et autres armes de fortune, à coups de pierre aussi, luttant furieusement pour la vie. C'est à ce moment même qu'une nouvelle apparition du valeureux maréchal des Hospitaliers, Mathieu de Clermont, vint une fois de plus changer pour quelques instants la face du combat. Accouru avec les siens d'une autre extrémité de la défense, il réussit, à l'aide de tous ces combattants à nouveau encouragés, à rejeter une fois encore au delà du rempart l'ennemi qui avait déjà forcé et dépassé la Porte Saint-Antoine. Mais ce ne fut cette fois qu'un court répit; aux bandes sarrasines repoussées succédèrent des bandes nouvelles, troupes fraîches surexcitées à la fois par mille promesses et mille menaces, qui se précipitèrent avec fureur en avant. Également précédées par des multitudes de fakirs et de derviches frénétiques, encouragées par l'appât des récompenses célestes, elles s'élançèrent à la fois sur dix points différents de la malheureuse cité. La première de ces troupes, forte de plusieurs milliers de combattants, courant à travers des champs d'amandiers bouleversés par le jeu des mines, força à travers trois brèches différentes la Tour du roi Hugues, que le bombardement



des catapultes avait complètement ruinée. C'était en ce point que combattait le roi Henri de Chypre à la tête de sa chevalerie. Après que cette tour eut été ainsi prise et occupée par un détachement sarrasin, le reste des assaillants se rua sur la barbacane placée entre la première et la seconde muraille et l'occupa aussitôt. Là, les vainqueurs se séparèrent en deux groupes : le premier, s'engouffrant sous la porte de la Tour Maudite, marcha sur l'église Saint-Romain, où les Pisans avaient dressé leurs machines de jet ; l'autre se précipita à nouveau dans la direction de la Porte Saint-Antoine où combattaient encore beaucoup de chevaliers chypriotes et syriens. Ceux-ci durent céder à ce torrent furieux jusqu'au moment où le grand maître de l'Hôpital, Jean de Villiers, et celui du Temple, Guillaume de Beaujeu, fussent accourus à leur secours avec une douzaine de chevaliers tout au plus. Longtemps cette lutte inégale se poursuivit héroïquement, mais l'ennemi était trop nombreux. Assaillis par des décharges de feu grégeois, par une pluie incessante de grenades jetées à la main, qui éclataient en provoquant d'horribles blessures, surtout par une effroyable pluie de flèches qui obscurcissaient littéralement l'atmosphère, ces héros finirent par succomber presque jusqu'au dernier. Le maître du Temple,



atteint à l'épaule droite, au défaut de la cuirasse, par une flèche, fut avec grand'peine entraîné loin du combat et transporté à la maison de son Ordre, où il expira peu après. En le voyant partir, ses compagnons de lutte avaient cru qu'il fuyait. Il avait dû arracher la flèche de sa blessure et la leur montrer, puis, s'évanouissant, il s'était affaissé et on l'avait emporté déjà mourant. Il ne fut nullement traître, comme l'ont affirmé à tort diverses sources, mais, bien au contraire, mourut en héros. Ce fut alors un affreux massacre. Des Templiers, il n'en survécut que dix, des Hospitaliers seulement sept. Aucun Teutonique n'échappa. Diverses sources célèbrent leur admirable courage. De même, le grand maître de l'Hôpital, Jean de Villiers, fut aussi grièvement blessé, mais lui, du moins, put être transporté sur un navire et échappa. Quant à Mathieu de Clermont, qui, par des miracles de bravoure, avait réussi, frappant d'estoc et de taille, à remonter tout le flot furieux des ennemis entrant par la Porte Saint-Antoine, puis à le descendre en sens contraire, il succomba enfin près de la rue des Génois, où il rendit l'âme. Tous ces divers chiffres sur les pertes des divers Ordres de chevaliers sont, du reste, contredits par les indications de quelques autres documents contemporains, qui parlent



entre autres de Templiers renégats ayant vécu au Kaire après la prise d'Acre. De même, Ludolf de Suchem raconte qu'à Matharia, dans les faubourgs de cette ville, il vit, parmi les Chrétiens faits prisonniers à Acre, quatre Allemands, dont un originaire de Schwarzbourg en Thuringe, puis qu'il rencontra plus tard deux Templiers, l'un bourguignon, l'autre toulousain. Ces infortunés étaient bûcherons sur les bords de la mer Morte. Le Sultan finit par leur rendre la liberté. De même, Jean Vitoduran dit que beaucoup de chevaliers chrétiens ainsi que leurs descendants étaient esclaves des Musulmans, mais que ceux-ci avaient pour eux de la considération. Rœhrich, dans son beau livre, cite beaucoup d'autres exemples de chevaliers chrétiens ainsi faits prisonniers à Saint-Jean-d'Acre et devenus esclaves des Musulmans, tel Geffroy de Semeray, dont le frère Jean le chapelain fut tué à la prise d'Acre, et qui, lui, fut fait prisonnier dans ces mêmes circonstances et rendu à la liberté neuf ans plus tard.

Sur ces entrefaites, d'autres groupes sarrasins encore s'étaient rués sur la masse des défenseurs pisans à la Porte Saint-Romain. Ils les avaient chassés après avoir brûlé leurs machines. Puis, après un court et violent combat, ils avaient enlevé d'assaut la rue des Allemands et, s'en-



gouffrant dans cette voie, battu et repoussé les chevaliers de Saint-Thomas près l'église de Saint-Léonard. D'autres bandes encore avaient forcé l'entrée de la ville, les unes par la Porte Saint-Nicolas, les autres par la Tour du Légat, car cet édifice qui, jusque-là, avait été vaillamment et heureusement défendu par Jean de Grailly et Otton de Granson, venait de succomber à son tour. Jean et Otton, forcés de fuir précipitamment, réussirent à atteindre un navire qui fut leur salut à tous deux. Certaines sources affirment que le premier échappa sans blessures, et pour cela le couvrent d'injures. D'autres, tout au contraire, disent qu'il fut grièvement atteint. Le magister Thaddæus, le même qui dit qu'il faut excuser le roi de Chypre à cause de sa jeunesse, insulte Grailly et dit qu'il ne fut chevalier que de nom, chrétien que des lèvres.

C'était la fin de ce grand drame ! Partout une foule sarrasine délirante escaladait les murailles, poussant des cris de mort, et se précipitait par les rues à la poursuite des Chrétiens. La bravoure ne pouvait plus rien contre ces masses énormes que des renforts venaient grossir sans cesse. Tout était perdu. Presque tous les guerriers francs étaient tués, pris ou en fuite. Les quelques centaines d'entre eux, un millier peut-être, qui luttèrent encore contre ce flot de



noirs démons envahisseurs, furent facilement repoussés, pris ou exterminés. La foule des survivants chrétiens cherchant à sauver leurs vies se ruait vers le port, refuge suprême. Tous, chevaliers, prêtres, moines et religieuses, femmes de qualité ou du peuple, enfants, emportant les blessés, couraient le long des rues dallées. Arrivés au port, ils se jetaient à la mer par milliers, pour gagner plus promptement les navires. Malheureusement, il n'y avait en tout, paraît-il, que six navires prêts à appareiller, deux du Pape, deux chypriotes et deux génois sous André Pellotus. On conçoit l'effroyable confusion de tous ces infortunés, sentant déjà derrière eux l'haleine des massacreurs lancés à leur poursuite, se ruant affolés vers ce précaire asile. Seul, le vénérable patriarche, Nicolas de Hanapes, religieux dominicain du diocèse de Reims, montra le plus grand courage. Ceux qui le suivaient durent l'entraîner vers le port, parce qu'il trouvait indigne de lui d'abandonner dans la mort son déplorable troupeau dispersé. Enfin on put le jeter dans une barque qui le conduisit à un navire de Venise; mais, comme il tendait les mains pour aider à sauver tous les malheureux qui nageaient autour de lui et s'accrochaient aux flancs du bateau, il tomba à la mer; puis, la barque elle-même chavira sous le poids de tant d'in-



fortunés. Tous ceux qui s'y trouvaient furent noyés, à l'exception du porte-croix du patriarche ; quant à celui-ci, soit que le matelot qui voulut le sauver ne sût pas saisir assez fermement la main qu'il lui tendait, soit que, vieux et faible, il ne sût être assez prompt, il disparut sous les flots. « Ainsi périt le bon patriarche et légat, frère Nicole ! » Par contre, le roi Henri de Chypre réussit à gagner le large ce jour-là et non point déjà dans la nuit du 15 au 16, comme l'ont affirmé tous ses détracteurs. Plus de trois mille des principaux habitants de la ville parvinrent à se sauver avec lui. Naturellement, cette fuite valut au jeune souverain de Chypre les injures des contemporains et les plus graves accusations de lâcheté et de trahison. Ce grand départ, sous les yeux de l'armée musulmane victorieuse, impuissante cependant à l'empêcher, dut être une vraie scène de l'enfer. Diverses sources racontent qu'à cause de la violence de cette mer démontée deux autres navires chavirèrent dans le port, noyant tous ceux qu'ils contenaient. Les *Annales* de Parme affirment cependant que beaucoup de Parmesans réussirent à se sauver. C'est de la bouche de ces derniers, réfugiés ou captifs libérés, que Thaddæus recueillit des indications pour son *Historia de desolatione et conculcacione civitatis Acconensis* éditée par



mon si regretté ami le comte Riant, à Genève en 1873. La grande maison florentine de banque et de commerce des Peruzzi éprouva de graves pertes dans cet ultime désastre des établissements chrétiens de Syrie. Le grand négociant pisan Pannocchia Sasetta degli Orlandi périt dans le désastre. Une liste des nobles vénitiens qui, en l'an 1296, par conséquent *après* la chute de Saint-Jean-d'Acre, réussirent à regagner de cette ville leur patrie, est conservée dans un manuscrit de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève.

Le grand historien catalan quasi contemporain, Mun-taner, parlant du célèbre aventurier Roger de Flor, qui fut le premier chef des fameux Almugavares ou routiers catalans lors de leur grande expédition en Orient aux débuts du XIV^e siècle, raconte ce qui suit : « Roger de Flor, dans sa grande jeunesse, ayant été reçu frère Templier, se trouva, avec la grande nef *le Faucon* que l'Ordre lui avait confiée, dans les eaux de Saint-Jean-d'Acre, lors du siège insigne de 1291. Durant le drame final, alors que tous les derniers guerriers latins de Syrie, chevaliers des trois Ordres ou nobles chypriotes, se faisaient héroïquement hacher pour permettre à la foule des vieillards, des femmes, des enfants de s'embarquer, le Templier



Roger, après s'être distingué, durant le siège, par divers exploits, après avoir pris un étendard et tué de sa main un chef ennemi, ne rougit point, paraît-il, d'extorquer aux malheureuses dames chrétiennes qui se réfugiaient à son bord des sommes considérables, fondement de son immense fortune future. Chassé du Temple pour cet acte infâme, accusé surtout d'avoir soustrait et gardé l'argent de l'Ordre dans le tumulte de cette catastrophe, forcé de fuir devant les poursuites du Grand Maître, dénoncé par ce dernier au terrible pape Boniface, il fut contraint pour son salut d'abandonner sa nef dans le port de Marseille et de se réfugier à Gênes. »

Tandis qu'une partie des habitants et des défenseurs d'Acre réussissait ainsi à grand'peine, à travers les affres de la mort, à se réfugier en Chypre ou en Arménie, où beaucoup d'entre eux se fixèrent, que beaucoup d'autres aussi quittèrent bientôt, pour retourner en Italie, leur patrie, une autre portion, infiniment plus considérable, surtout composée de femmes, d'enfants, de vieillards, de prêtres, de moines, de religieuses, était barbarement massacrée dans les maisons et les rues de la ville. D'autres subissaient les plus brutales violences ou étaient entraînés en captivité, après avoir été liés nus en longues et lamen-



tables chaînes. Surtout, les femmes les plus belles, les enfants les plus gracieux étaient mis à part pour le harem du Sultan et les marchés du Kaire par ces vainqueurs sans pitié. Qui dira les lamentations infinies, les pleurs, les souffrances inexprimables de tous ces infortunés réunis dans une même catastrophe, sans distinction de rang, pauvres et riches, grandes dames et filles du peuple, enfants de chevaliers ou de pauvres hères?

Parmi ceux qui furent sur-le-champ massacrés, les sources mentionnent les moines de Saint-Dominique; ils périrent tous, à l'exception de sept, chantant en chœur le *Salve Regina*; puis encore tous les religieux de Saint-François, sauf cinq. Deux ou trois cents parmi ces moines cherchèrent et trouvèrent la mort en combattant; parmi ceux-ci, les chroniques citent le dominicain Lapo de Cascia. Un autre, Matthæus, réussit à s'échapper; un autre encore, Jacques Siminetti, parvint à gagner Chypre. Le couvent de ces enfants de saint Dominique s'élevait sur le bord de la mer, entre le « Buverel » et l'ancien quartier génois. La *Chronique de Syrie* rimée qui, à travers une foule de récits fabuleux et d'erreurs, raconte cependant sur le siège d'Acre quelques faits historiques, dit que le frère Hermann de Saxe, qui avait passé aux



Sarrasins impies, revint dans la ville pour combattre ses coreligionnaires et se fit tuer glorieusement.

Dans sa fameuse lettre de menaces au roi Héthoum d'Arménie, le Sultan Malek el-Ashraf raconte entre autres que les Musulmans firent prisonnières tant de jeunes femmes à la prise d'Acre, qu'on les vendait couramment sur le marché des esclaves une drachme pièce.

D'après une antique chronique autrichienne, on fit trois parts des captifs : les enfants, qui furent épargnés, les religieux des deux sexes qui refusèrent d'abjurer et qu'on massacra, les femmes enceintes enfin, dont on fendit le ventre. Le récit fantastique de Ludolf de Suchem de la fuite de cinq cents dames et jeunes filles de qualité, courant au port, offrant leurs bijoux, leur main même à qui les sauverait, puis soudainement et heureusement conduites à Chypre par un nautonier mystérieux qui disparut aussitôt, n'est certainement qu'un récit légendaire. En 1340, cinquante ans après le drame final de Saint-Jean-d'Acre, toutes les plus nobles dames de Chypre portaient encore le deuil de cette grande catastrophe de la chrétienté franque d'Orient.

Les chiffres des victimes fournis par les diverses sources varient infiniment, de dix mille à plus de cent



mille; de même pour le nombre de ceux qui purent s'enfuir. Une grande masse des habitants chrétiens, plusieurs milliers probablement, avec le maréchal du Temple, Pierre de Sevry, beaucoup de religieux aussi, s'était au premier moment, dans le trouble affreux qui suivit la prise de la ville, jetée éperdument dans le très fort château du Temple situé près de l'angle occidental de la muraille en avant du port, sur le rivage même, ouvrant sur la pleine mer. Les murailles de cet édifice énorme, vraie place forte indépendante du reste de la cité, avaient vingt-huit pieds de profondeur. A chaque angle s'élevait une grosse tour surmontée d'un lion de cuivre richement doré, de la grandeur d'un bœuf. D'autres fuyards s'étaient réfugiés et barricadés dans le palais même du grand maître, d'autres encore dans la maison forte des Teutoniques, aussi dans le château ou grand manoir des Hospitaliers. Partout dans ces fortes maisons, forteresses véritables, parfaitement armées, les Chrétiens réfugiés, sachant quel sort les attendait, opposèrent une résistance désespérée, et les vainqueurs, à leur grande déception, alors qu'ils avaient pu croire un moment que toute lutte était terminée, se virent, au soir du 19 mai, contraints de recommencer une bataille terrible. Celle-ci devait se prolonger plus de dix jours encore. Nous n'avons



presque aucun détail sur cette résistance suprême de tous ces malheureux voués à la mort. Ce dut être une effroyable tragédie, car ils se virent contraints de se défendre heure par heure, minute par minute, de jour comme de nuit, contre l'effort incessant de ces masses victorieuses, rendues furieuses par cette prolongation inattendue de la lutte. Chacune de ces forteresses encombrées de réfugiés, entourées par ces milliers de Sarrasins exaspérés, semblait un navire en détresse battu par les flots de la mer. Dans le château du Temple, le soir même de la prise de la ville, pendant que les Sarrasins pillaient et brûlaient partout, les réfugiés, chevaliers et prêtres, avaient barricadé les portes et s'étaient mis en défense, cherchant surtout à organiser le passage presque impossible dans l'île de Chypre. Le maréchal de l'Ordre, Bourgognon, et le nouveau grand maître, Thibaut Gaudin, qui venait d'être élu en remplacement de Guillaume de Beaujeu, firent réunir près des murs toutes les embarcations, mais il était trop tard.

Longtemps encore ces désespérés luttèrent. Enfin, soit qu'ils n'eussent plus de pain ni d'eau, soit que les assiégeants fussent à bout d'énergie, on entra en négociations. Le Sultan fit offrir aux défenseurs la vie sauve et la libre sortie sans armes avec un vêtement pour chacun.



Ces propositions si dures furent acceptées. Le Sultan, après qu'il eut envoyé aux Chrétiens de la maison du Temple un drapeau blanc en signe de sa protection, leur expédia un émir, à la tête de quelques centaines de soldats qui devaient surveiller la stricte observation des conditions de la capitulation. Mais ce chef se conduisit avec la dernière brutalité vis-à-vis des jeunes gens, garçons et filles, enfermés au château. Ses hommes souillèrent de leurs ordures la chapelle. Les Chrétiens exaspérés voulurent les châtier. En vain le grand maître Gaudin, le maréchal Bourgognon s'efforcèrent de prévenir par leurs supplications cette catastrophe nouvelle. Cette foule de gens réduits au désespoir, refermant soudain les portes du château, se jeta sur les soldats musulmans qui y avaient pénétré : pas un de ceux-ci ne put échapper ; tous furent massacrés. Les Chrétiens, devenus comme fous furieux, allèrent jusqu'à couper les tendons des bêtes de somme que la capitulation leur avait laissées, et cela pour les inutiliser. Le drapeau blanc du Sultan, jeté à terre, fut lancé dehors devant les portes avec les cadavres des soldats musulmans. D'après une source, quelques-uns de ceux-ci auraient toutefois réussi à se sauver en sautant du haut de la muraille qui longeait la mer.



Le maréchal Bourgognon, se dévouant au salut de tous, se fit courageusement, après ce drame, conduire en hâte auprès du Sultan et le conjura, après qu'il lui eut dit la brutalité de ses soldats qui avait entraîné leur massacre, de maintenir quand même les articles de la capitulation arrêtée entre eux. Mais Malek el-Ashraf, dans le paroxysme de sa fureur, ne voulut rien entendre et fit décapiter le vaillant maréchal sur place avec tous ceux qui l'accompagnaient. Puis il ordonna de reprendre aussitôt le siège régulier de la maison du Temple, durant que le grand maître Gaudin, avec les reliques précieuses, les vases sacrés, les trésors de l'Ordre, réussissait à se sauver de nuit, à Sidon d'abord, puis à Chypre.

Les Chrétiens demeurés dans la forteresse, apprenant le supplice infligé au maréchal et à ses compagnons, comprenant que leur dernière heure était venue, résolurent de mourir sans prêter l'oreille à aucune nouvelle proposition de capitulation. Un premier assaut fut repoussé avec l'énergie du désespoir. Alors les assiégeants creusèrent des mines. Bientôt les murs, entièrement ruinés, n'offrirent presque plus de résistance. Un second assaut fut immédiatement inauguré, mais, à ce moment même, l'énorme et puissant édifice, miné de toutes parts, ébranlé par le choc



des pierres lancées par les catapultes, s'écroula avec un bruit formidable, ensevelissant sous ses ruines Musulmans et Chrétiens. Les morts furent innombrables, de trois à sept mille suivant les auteurs. Cette ultime catastrophe eut lieu le 28 mai. Ainsi tomba le dernier boulevard de Saint-Jean-d'Acre, presque le dernier vestige de deux siècles de gloire et de prospérité des Francs en Terre Sainte. Les autres édifices de la ville encore aux mains des Chrétiens, ainsi que les châteaux des Teutoniques et des Hospitaliers, succombèrent presque en même temps aux attaques des Sarrasins. Amadi parle de cette maison des Hospitaliers comme d'un édifice fort et superbe. La grande salle, qui avait encore servi au couronnement du roi Henri de Chypre, avait trois cents coudées de long. Cette vaste demeure en ruines fut plus tard reconstruite pour le fameux émir Fakr ed-dîn. Toutes les autres belles maisons des Ordres militaires dont j'ai déjà parlé, celles des Communes de Pise et de Venise, comme aussi de nombreux couvents d'hommes et de femmes, devinrent de même des monceaux de ruines.

Jadis, lors de la croisade des rois Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion, juste un siècle auparavant, lorsque les Chrétiens étaient entrés dans Saint-Jean-d'Acre après



le siège fameux de 1192, le cruel roi d'Angleterre avait fait, bien qu'on leur eût promis la vie sauve, massacrer en masse les habitants musulmans qui s'étaient rendus à lui. En guise de représailles pour ce crime affreux, qui hantait encore au bout de cent ans les imaginations sarrasines, le Sultan Malek el-Ashraf fit supplicier également la plus grande partie de ses prisonniers, surtout les combattants et les gens âgés. Il fit aussi mettre le feu aux quatre coins de la ville, après qu'elle eut été horriblement dévastée. « Saint-Jean-d'Acre, dit Makrizi, fut entièrement détruite et démolie; les remparts furent complètement abattus; on rasa les églises et les édifices les plus considérables. Le reste devint la proie du feu. » — « Ce qu'il y eut d'admirable, dit en terminant l'historien Abou'l Faradj, c'est que le Dieu très haut voulut que la ville fût prise un vendredi, à la troisième heure, au même jour et au même instant où les Chrétiens y étaient entrés du temps du Sultan Saladin. Dieu permit qu'en cette occasion le Sultan reçut aussi les Chrétiens à composition et les fit ensuite mourir. Voilà comme Dieu les punit à la fin de leur manque de foi. »

Makrizi dit encore que ce fut l'émir Shenas ed-dîn Bena qui entreprit la démolition méthodique de la ville.



Ludolf de Suchem, qui visita Saint-Jean-d'Acre en 1335, quarante-quatre ans après la catastrophe, et qui y recueillit certainement encore de nombreux témoignages contemporains du siège, raconte que la garnison de la ville était alors de six cents Sarrasins, qui vivaient au mieux avec les pèlerins d'origine allemande, les reconnaissant aussitôt à leur apparence, à leur démarche, buvant en secret avec eux le vin que leur interdisait la loi de Mahomet.

La nouvelle de la prise d'Acre, instantanément répandue au loin par la rumeur publique, sonna comme un glas funèbre parmi les dernières petites cités encore aux mains des Chrétiens sur la côte de Syrie. L'effroi de ces malheureuses populations, depuis si longtemps tremblantes sous la menace de cette catastrophe, fut sans bornes. Les plus riches habitants de Tyr, avec le baile royal Adam de Cafran, abandonnèrent leur ville le jour même du 18 mai, malgré ses magnifiques remparts, sa triple enceinte de murailles épaisses de vingt-cinq pieds, défendues par douze tours les plus fortes, les mieux construites qu'il y eut jamais.

Ces fuyards laissaient en arrière, dans leur terreur irraisonnée, femmes, enfants, vieillards, en outre toute la population pauvre. Dès le lendemain, 19 mai, Tyr fut



occupée sans résistance par un corps sarrasin sous le commandement d'Izz ed-dîn Bena Saïda, l'antique Sidon de Phénicie — que les Templiers avaient acquise de leurs deniers, et où s'étaient réfugiés quelques-uns des leurs échappés de Saint-Jean-d'Acre, — comptant sur le secours promis par le grand maître Thibaut Gaudin, réfugié en Chypre, songea d'abord à résister. Ses habitants mettaient leur principal espoir dans leur superbe château, puissamment augmenté par le roi saint Louis. Il était situé dans une île, ce qui en augmentait la force. On se mit à le fortifier fiévreusement encore; mais à l'approche des troupes de siège de l'émir Alam ed-dîn Sindschar Schughai qui, après avoir investi la ville de toutes parts, se disposèrent à attaquer aussitôt la forteresse, les Templiers, se sentant trop peu nombreux, s'enfuirent les uns à Tortose, les autres en Chypre. Saïda, aussitôt occupée par les Infidèles, fut immédiatement démantelée, ainsi que son château insulaire, dès la fin de mai ou le milieu de juin. — De même encore pour la forte cité de Baruth, l'antique patrimoine des Ibelin, la Beyrouth actuelle, le même Alam ed-dîn Schughai, après avoir, par de fallacieux discours, promis aide et sûreté aux habitants accourus sans défiance, les fit traîtreusement en partie massacrer le 21 juin, en



partie conduire en esclavage à Damas et en Égypte. Peu de jours après, le 10 juillet, tomba encore Kaïfa, au pied du couvent du Carmel, dont les moines furent égorgés eux aussi durant qu'ils chantaient le *Salve Regina*. Le monastère fut détruit de fond en comble.

A la nouvelle de tant de désastres successifs, les habitants d'Athlit, où se trouvait un des plus forts châteaux du Temple, de Tortose aussi, si puissamment fortifiée, de Djebail enfin, l'antique Byblos, s'enfuirent dans le courant d'août, abandonnant leurs villes à la dévastation. « Il ne resta dans la Palestine, dit Makrizi, que les Chrétiens qui se soumirent à payer le tribut. Le dernier reste de leur puissance avait disparu ! » Il y avait exactement cent quatre-vingt-douze ans que la sainte cité de Jérusalem avait été conquise par les Francs et que Godefroy de Bouillon avait été proclamé roi du Saint Royaume de Palestine.

Déjà le 12 du mois de juin, le sultan Malek el-Ashraf fit à Damas une entrée triomphale extraordinairement brillante, après cette campagne si sanglante pour les siens, mais écrasante pour les Chrétiens. D'après certaines sources, la prise d'Acre avait coûté soixante mille morts aux Sarrasins, dont plus de cent émirs, auxquels on





PORTAIL DE L'ÉGLISE PRINCIPALE DE SAINT-JEAN-D'ACRE, transporté au Caire comme trophée de victoire. et servant d'entrée à la Mosquée-Tombeau du Sultan Mohammed



rendit les plus grands honneurs funéraires. Les rues de la capitale syrienne étaient tapissées des plus belles étoffes sur le passage du cortège. Tous les habitants des campagnes étaient accourus pour admirer ce spectacle extraordinaire. La foule était prodigieuse sous un ciel de feu. On portait devant le Sultan des bannières chrétiennes, la pointe en bas, et, fichées sur la pointe des lances, les têtes des principaux chefs francs, tandis que les captifs suivaient, liés par des cordes sur leurs chevaux de guerre.

Après avoir consacré la plus grande partie de l'immense butin conquis à Acre à des fondations pieuses, à la construction et à l'entretien de coûteux monuments funéraires, de la chapelle sépulcrale de son père, de celle aussi qu'il se faisait bâtir pour lui-même, après avoir attendu à Damas environ un mois que ses troupes eussent achevé d'occuper les dernières cités chrétiennes du littoral, le Sultan repartit pour sa splendide capitale du Kaire, où il entra en pompe encore plus brillante vers la mi-juillet, au milieu d'un immense concours. « Toute l'Égypte, dit Abou'l Mahaçen, était accourue pour prendre part à ce spectacle. »

Dans deux écrits du style le plus hautain, Malek



el-Ashraf fit part au roi Héthoum II d'Arménie de ces événements formidables, lui disant quel colossal butin il avait fait à Acre, le menaçant, s'il ne recommençait aussitôt à payer le tribut jadis fixé, de dévaster sa terre et de détruire sa capitale de Massissa. Dès l'an suivant, en 1292, il menait une expédition triomphante vers le Haut Euphrate et s'emparait de la formidable citadelle arménienne de Hromgla. Le 12 décembre 1293, il périssait assassiné dans une chasse.

Makrizi raconte qu'on trouva dans une église de Saint-Jean-d'Acre un mausolée de marbre rouge portant une grande plaque de plomb avec une inscription grecque en plusieurs lignes. « Celle-ci portait que ce pays serait subjugué par un peuple de nation arabe, éclairé par la vraie religion; que ce peuple triompherait de tous ses ennemis, que sa religion l'emporterait sur toutes les autres, qu'il dominerait sur toutes les provinces de la Perse et de l'Empire grec, et que, vers l'approche de l'année 700 de l'Hégire, ce même peuple chasserait entièrement les Francs et détruirait leurs églises. Il y avait encore cinq lignes effacées qu'on ne put lire : le reste fut lu au Sultan qui en fut dans l'admiration. »

Tous ces succès, si l'on en croit Makrizi, avaient



été prédits d'avance; dès avant que le sultan se fût mis en marche vers Acre, un scheikh célèbre pour ses poésies, Scheref ed-dîn Busiri, avait vu pendant son sommeil un homme qui récitait ces vers :

Les Musulmans se sont emparés d'Acre et ont accablé les Infidèles de coups,
Notre Sultan a marché contre eux avec des chevaux qui renversent tous les obstacles.
Les Turcs ont juré de ne plus rien laisser aux Chrétiens.

Le scheikh fit part à plusieurs personnes de sa vision, qui ne tarda pas à se vérifier.

« Ainsi, s'écrie Abou'l Féda, les villes fortes chrétiennes rentrèrent sous les lois de l'islamisme; ainsi fut lavée la souillure imprimée par la présence des Francs, de ces Francs naguère si redoutables. C'est à Dieu que nous sommes redevables de ce bienfait; soyons-en reconnaissants et rendons au Seigneur de solennelles actions de grâces! »

Ibn Férat dit de son côté en terminant son récit :
« Les Francs ne possédèrent plus rien en Syrie. Espérons, s'il plaît à Dieu, que cela durera jusqu'au jour du Jugement. »

La nouvelle de la prise de Saint-Jean-d'Acre par les troupes du Soudan d'Égypte produisit par toute l'Europe une impression de douleur terrifiante.



JEAN DE CHATEAUMORAND

UN DES PRINCIPAUX HÉROS FRANÇAIS DES ARRIÈRE-CROISADES EN ORIENT
A LA FIN DU XIV^e SIÈCLE ET A L'AURORE DU XV^e

Bien peu de personnes, même parmi les plus cultivées, connaissent avec quelque détail l'action militaire française incessante en Orient, non point seulement à l'époque des grandes croisades, mais bien jusqu'à la fin du moyen âge. Nous nous figurons volontiers, dans notre ignorance extrême, que nos aïeux, empêchés par les extraordinaires péripéties de tout déplacement à cette époque, demeureraient presque constamment sédentaires! Erreur profonde! Jamais on n'a plus voyagé qu'en ces temps agités! Jamais plus qu'en ces années lointaines les routes innombrables de l'Europe, les rivages de l'Afrique du Nord, de l'Asie Mineure, de la Syrie, les flots de la Méditerranée ne furent sillonnés par de plus hardis et patients voyageurs : guerriers, pèlerins ou trafiquants, dédaigneux des difficultés infinies, des périls sans cesse renaissants,



des obstacles en apparence insurmontables. Pour peu qu'on étudie avec soin les chemins parcourus au milieu de mille combats, de mille embûches, entre Marseille, Constantinople, la Syrie et l'Égypte, par un Jean de Brienne, un Pierre I^{er}, roi de Chypre, un Boucicaut, un Chateumorand, l'étonnement et l'admiration deviennent grands de ces espaces immenses si facilement traversés parmi tant de vicissitudes, surtout des grandes actions innombrables à l'éternel honneur de la vaillance française. Un jour, j'espère parler plus longuement des trois premiers de ces héros légendaires que je viens de citer comme représentant le mieux les plus beaux types de l'illustration militaire de notre race en Orient au moyen âge après les grandes croisades. Je voudrais aujourd'hui consacrer ce court travail au quatrième, de beaucoup le moins connu, plutôt le plus inconnu, et pourtant ce fut un héros entre les héros, un guerrier français d'une telle bravoure et d'un si haut mérite, que son unique et très érudit chroniqueur, le chanoine Reure, a pu tout récemment écrire à son sujet un article ainsi intitulé : *Jean de Chateumorand a-t-il retardé de cinquante ans la prise de Constantinople?* Et cependant, de nos jours, même les plus renseignés



parmi nous ignorent tout de cet homme. C'est à la profonde érudition du chanoine Reure, l'éminent professeur à la Faculté Catholique de Lyon, que je dois d'avoir pu écrire cette étude. Il a été le pénétrant historien de Jean de Chateaumorand dans plusieurs publications importantes. Il m'a, avec un désintéressement et une obligeance extrêmes, communiqué sur son héros le plus riche dossier de notes, qui constitue le plus précieux et le plus étendu des documents.

Voici, avant tout, une page de lui sur la famille même de notre héros : l'ancienne maison de Chateaumorand est une branche de la famille bourbonnaise de Châtelus ou Chastellus. Hugues, le père de Jean, est encore désigné sous le nom de « Hugues de Châtelus, seigneur de Chateaumorand ». Au contraire, Jean renonce entièrement à ce nom de Châtelus.

Hugues de Châtelus-Chateaumorand, qui succédait à une longue lignée de seigneurs de ce nom, conseiller et chambellan du roi, un des premiers chevaliers de l'ordre de l'Écu d'or, fondé par le duc Louis de Bourbon, mourut à Chateaumorand, le 28 avril 1400, et fut enseveli dans le beau cloître des Cordeliers de Charlieu, qu'il avait bâti. Sa statue tombale et celle de sa femme Guille-



mette de Sennecey, qui mourut le septième jour d'avril de l'an 1392, sont aujourd'hui conservées au musée de Roanne. Il avait eu de cette épouse deux fils : Guichard et notre Jean, et une fille Béatrice, mariée à Jean de Montaigu-le-Blin en Bourbonnais.

La première fois que les chroniqueurs nomment Jean de Chateumorand à propos des choses d'Orient, c'est en l'an 1390, sous le règne de l'infortuné roi Charles VI, lors de l'expédition des croisés français en Barbarie, c'est-à-dire dans l'actuelle Tunisie, sous le commandement du duc Louis II de Clermont, duc de Bourbon, oncle maternel du roi, expédition très fameuse à cette époque, aujourd'hui, hélas! si totalement oubliée, que personne ou presque personne en France n'en soupçonne même l'existence. Jean de Chateamorand, alors âgé d'environ trente-cinq ans, car on peut placer sa naissance vers l'an 1355, prit une part considérable à ce brillant fait d'armes en terre d'Afrique, avec son père, le vaillant Hugues, sire de Chastellus, et son frère Guichard, également célèbre par ses hauts faits guerriers dans le dernier quart du XIV^e siècle.

Jusqu'à cette date, notre héros avait, comme tous ses pairs, presque constamment bataillé en France, sans y





MUSÉE de ROANNE

Statues tombales de Hugues de Châteaufort et de sa femme.



acquérir même la renommée que sa valeur hors ligne méritait. Né, ainsi que je viens de le dire, vers 1355, très probablement à Chateaufort, issu d'une illustre famille du Forez, à la fois vassale des comtes de ce nom et des ducs de Bourbon pour lesquels elle témoigna toujours d'une fidélité inébranlable, il avait fait, nous dit Joseph Delaville Le Roulx¹ que je cite textuellement ici, sous le maréchal de Sancerre, ses premières armes en Berri vers 1371. Partout où les hasards de la vie militaire avaient conduit le duc de Bourbon, il l'avait suivi comme son écuyer favori, « celui de son hostel qu'il aimait le mieux, portant le pennon ducal ».

Si nous connaissons si bien beaucoup des actions de ce guerrier, c'est qu'il fut non seulement le fidèle compagnon de son maître très aimé, mais aussi son historiographe attitré. C'est à lui, en effet, que nous devons ce livre charmant : *la Chronique du bon duc Louys de Bourbon*². Il n'écrivit pas cet ouvrage de sa main, mais

¹ *La France en Orient au XIV^e siècle*, Paris, 1886, 2 volumes.

² Publiée pour la première fois en 1612 par Jean Masson, archidiacre de Bayeux, d'après un manuscrit de la bibliothèque de son frère Papire Masson, une seconde fois par Buchon dans le tome IV du *Choix de Chroniques et Mémoires sur l'histoire de France*, une troisième fois en 1876 par A.-M. Chazaud, à la librairie Renouard à Paris. Le titre exact est celui-ci :



probablement le dicta dans l'été de l'an 1429, quelques mois avant sa mort, au rédacteur Jehan d'Orreville, d'Orville ou d'Orronville, « picard, nommé Cabaret, pouvre pèlerin », tel que celui-ci s'intitule lui-même¹. Dans ces pages pleines de vie et de vérité, il se cite naturellement à chaque page aux côtés de son maître. Nous n'avons donc aucune peine à le suivre, surtout dans cette première phase de sa vie. De 1372 à 1375, nous le voyons se dis-

Histoire de la vie, faicts héroïques, et voyages de très-valeureux prince Louys, III^{me} duc de Bourbon.

¹ Voici dans quels termes cet écrivain s'en explique dans le « prologue » de la *Chronique* : « Mais pour ce que la lecture (de ce livre) plaise aux liseurs et escouteurs, j'ai remis l'histoire en assez commun parler, par le décret et mémoire de honoré chevalier, messire Jehan de Chateumorand, qui, à mon advis et selon vérité, parloit plus de voir que d'oïr ; et singulier délit prenoie en escoutant par sa parole la honorable vie du duc Loys, pour les très grands bien que le chevalier me disoit de lui avoir receus, et aussi l'honneur que avoit eu en sa compagnie. Si eusse bien pou prouffité en cest volume, si le vaillant chevalier ne m'eust aidé en cette besongne, qui les fais de bataille avait fréquentés. » « Que Cabaret d'Orville, dit le chanoine Reure, ait rédigé sa *Chronique* sous la dictée de Chateumorand, ou d'après ses notes, il n'a été certainement que le scribe de ce dernier. » Le chanoine Reure estime que Chateumorand a dû contribuer au « Livre des Faicts de Messire Jean le Meingre, dit Boucicaut », en fournissant des renseignements, de vive voix ou par écrit, à l'auteur anonyme, principalement à l'occasion de l'expédition de Boucicaut en Orient, et sur les affaires de Gênes.



tinguer magnifiquement en Auvergne et notamment dans de nombreuses campagnes contre les bandes anglaises, en Bourbonnais, en Poitou, en Guyenne, aux assauts et sièges de Sainte-Sévère en Berri, de la « Barrière amoureuse » de Plancy, de Brive la Gaillarde où il entre le premier, « portant le pennon du duc », de Tracros et de la Roche Senadoire en Auvergne, accompagner enfin en Espagne la même année son suzerain, ainsi que nous le dirons tout à l'heure¹. Le jour du sacre de Charles VI à Reims, le 4 novembre de cette même année, au banquet solennel, il fut l'écuyer au giron duquel le roi, « quand il estoit assis, tenoit ses pieds sous la table », et cette fonction toute d'honneur dut lui mériter la chevalerie « pour le honneur du sacre ». En 1379, il se bat sur les frontières de la Bretagne et de l'Anjou. Il est l'année suivante à Châteauneuf-Randon avec Du Guesclin. A partir du siège de Nantes cette même année, où il joua un rôle fort important, il eut le commandement d'une compagnie de gens d'armes. Il prit part à ce moment, à Vannes, au fameux combat singulier entre cinq nobles hommes fran-

¹ En 1372 même, Chateumorand, avec quelques autres chevaliers, alla guerroyer en Prusse avec les Chevaliers Teutoniques contre les païens Lettons.



çais et cinq nobles hommes anglais et s'illustra surtout par une lutte magnifique contre l'Anglais « Guillaume Farimonne ».

S'il s'éloigna quelquefois du duc Louis, en Languedoc, par exemple, à Courbiac, aux Granges, à Montvalent, puis sur les marches de Bretagne encore, ce fut toujours, de l'aveu de ce dernier, pour son service ou pour celui du roi, et pour prendre part à des expéditions dans lesquelles le nom de la France était engagé. Fidèle à sa belle devise : « Quérir honneur par armes », le hardi chevalier ne laissait échapper aucune occasion de « bouter avant l'hostel dont il estoit sailli ». Lorsque, par la mort de son père et de son frère, il fut devenu seul héritier des fiefs tant paternels que maternels, il hérita en même temps des exemples et de la vaillance de ses chers disparus.

Partout où son duc continue à se battre, il se trouve à ses côtés : en Poitou, à Verteuil, en Flandre en 1381 et 1382, à la terrible bataille de Rosebecque, où le duc de Bourbon démonté fut remis en selle et sauvé par lui, puis en 1383 dans Paris, à peine pacifié, qu'il contribue à purger de tant d'éléments de désordre lors de la répression des Maillotins. En 1385, il est à l'expédition de Guyenne et du Poitou. En 1386, il va au secours de



l'évêque de Metz, il combat dans le Valois et à l'assaut de Gien. Cette même année, lors du projet de descente en Angleterre, il commande à l'Écluse une partie des troupes du duc de Bourbon, puis il est un des chefs de l'expédition d'Espagne. En 1389, il revient d'Angleterre où il avait accompagné le comte de Saint-Pol et rapporte au roi Charles l'acte signé par le roi Richard de ce pays jurant une trêve de trois années entre les deux royaumes.

« A la fois diplomate et homme d'épée, dit Joseph Delaville Le Roulx, Jean de Chateaumorand allait maintenant se distinguer particulièrement dans les affaires d'Orient. » Sa première étape dans cette voie fut, je l'ai dit, la si curieuse expédition de Barbarie, à laquelle je viens de faire allusion et dont je vais parler au paragraphe suivant. Écrivain, il composa cette *Vie* de son seigneur tant aimé, le duc de Bourbon, recueillant dans cette œuvre sans prétention littéraire ses souvenirs personnels relatifs à la vie de celui-ci.

Vers la fin du XIII^e siècle, l'Europe, qui continuait à demeurer indifférente en face des menaçants progrès de la puissance musulmane du côté de Constantinople et même du Danube, se préoccupait beaucoup plus de ses incursions meurtrières incessantes dans la Méditerranée.



Les côtes d'Italie et de Sicile, même de France, tremblaient devant l'audace toujours croissante des corsaires barbaresques, sujets des rois Maures de Tunis, de Tlemcen et de Bougie. En 1389, les Génois envoyèrent sous le commandement du doge Antoine Adorno, « moult subtil homme, saige et bel parlier », une ambassade à Charles VI, qui rejoignit ce prince à Toulouse dans un voyage qu'il faisait à la fin de cette année pour prendre solennellement possession du Languedoc. Une formidable expédition, sous le commandement suprême du duc Louis de Bourbon, fut décidée, après de grandes difficultés, par l'influence de ce haut personnage, porteparole enthousiaste de la jeune noblesse qui brûlait de prendre les armes contre les infidèles. Son objectif devait être la prise de la puissante forteresse d'Africa, la ville maritime tunisienne actuelle d'El Méhédia, l'ancienne Aphrodisias, « mâle et forte cité », clef des royaumes de Tunis, de Bougie, de Tlemcen, dont elle était le port et le repaire le plus puissant. Chateaumorand, qui, bien heureusement pour nous, a été, dans la biographie consacrée par lui à son cher prince, l'historien de cette expédition si extraordinaire pour l'époque, en fut, en même temps, un des combattants principaux.



Le choix du duc de Bourbon comme chef de cette expédition, dirigée par la France contre ces rivages alors si lointains, était excellent. La nouvelle de la croisade amena de France, même d'Espagne et d'Angleterre, de si nombreuses et si enthousiastes adhésions, que le chiffre des combattants dut être limité à quinze cents chevaliers pour la France. Les Génois, sur les instances desquels cette expédition avait été résolue, fournirent quarante navires, tant galères que vaisseaux. Le rendez-vous, d'abord établi à Gênes, fut définitivement fixé à la date du 1^{er} juillet 1390 à Marseille, grand marché des subsistances pour le corps expéditionnaire. D'immenses approvisionnements de vivres, de viandes salées surtout, même de volailles pour les malades, furent faits. L'embarquement eut lieu avec le plus grand ordre et la flotte put mettre à la voile à l'époque primitivement indiquée par le duc. La chevalerie de toutes les provinces de France était représentée par ses plus brillants gentilshommes. Outre les quinze cents chevaliers français et les chevaliers étrangers, outre les hommes d'armes et les valets, les Génois fournirent mille arbalétriers, deux mille hommes d'armes, plus les équipages des navires, en tout de quatre à six mille hommes. Le départ fut magnifique, toutes les bannières



flottant au vent. On entendit sur les bâtiments les « trompettes et clairons retentir et bondir, et autres ménestrels faire leur métier de pipes et de chalemeles et de naquaires ».

L'espace me manque pour raconter par le menu la suite de cette expédition mémorable. Par Gênes on gagna la côte d'Afrique dans la plus dure traversée. On débarqua le 22 juillet, et l'armée campa sous les murs mêmes d'Africa. Les tentes et les pavillons de la chevalerie française avec leurs immenses bannières couvraient au loin la plage. La place, soutenue par les innombrables contingents de blanc vêtus des rois indigènes de Bougie, de Tlemcen et de Tunis, fit une résistance héroïque. Le troisième jour, les assiégés opérèrent une sortie. Ils furent repoussés par les troupes composant « l'hôtel » même du duc, parmi lesquelles les trois Chateaumorand se couvrirent de gloire. Les infidèles perdirent trois cents hommes. Il y eut bien d'autres affaires, de très nombreux combats singuliers entre chefs maures et chevaliers chrétiens. On chercha en vain à détruire la grande tour du port à l'aide de deux « becs de faucon » contenant chacun vingt-cinq combattants et établis sur quatre galères accouplées. Vers la seconde quinzaine de septembre, les assiégés, fort éprouvés et « gênés », demandèrent à traiter. Ils acceptèrent de payer



quinze ans durant un fort tribut aux Génois, moyennant quoi la croisade reprit la mer. Ce n'était pas un succès; ce n'était pas non plus un échec. La flotte chrétienne s'en retourna en bataillant quelque peu sur la route. Guichard de Chateamorand, frère de notre Jean, mourut à Gênes au retour de l'expédition de Barbarie, et Jean¹ se trouva dès ce moment seul héritier du nom et des fiefs, tant paternels que maternels. Son père, le vénérable seigneur Hugues, ne devait, on l'a vu, mourir que le 28 avril 1400. Lui-même, divorcé en 1406, pour cause de parenté, d'avec sa première femme, Isabelle de Semur, épousée en 1380, s'était uni, en secondes noces, le 14 février 1408, avec Marie de Frolois, fille de Vaulcher de Frolois, seigneur de Saint-Germain-du-Plin en Bresse. Celle-ci mourut seulement en 1439, le jour de l'Annonciation. Elle lui avait donné un fils Louis, né le 30 octobre 1409, mort jeune, et une fille Anne morte seulement en 1476, mariée en 1423 à Brémond de Lévis,

¹ Un document daté du jeudi lendemain de la Toussaint de l'an 1391, document mentionné dans un ancien inventaire conservé aux archives du château de Chateamorand, est une quittance donnée à Hugues de Chateamorand par l'hôte du logis de la Cloche, à Lyon, pour la dépense faite dans son hôtel par Jean de Chateamorand, « au retour du voyage fait en Barbarie ».



par lequel cette famille hérita de tous les biens des Chateumorand qu'elle conserva durant des siècles.

Chateumorand, comme on l'a dit fort bien, s'est dans la *Vie* de son duc, rédigée par lui, donné une large place, mais il l'a fait avec réserve et bon goût, même avec modestie. Je n'entends raconter ici, je le répète, que le rôle joué par lui au xv^e siècle dans ce qu'on pourrait déjà nommer la question d'Orient. Nous retrouvons déjà Chateumorand dans ces contrées d'Orient peu d'années après l'expédition de Barbarie. C'était aussitôt à la suite de la terrible défaite de Nicopolis sur le Danube, où la chevalerie française, sous le commandement du fils aîné du duc de Bourgogne, Jean sans Peur, alors connu sous le nom de comte de Nevers, et l'armée hongroise du roi Sigismond avaient été, le lundi 25 septembre 1396, après la lutte la plus glorieuse, écrasées par les innombrables et terribles soldats du sultan Bajazet. Le désastre de cette armée de cent mille hommes avait été complet, malgré les prodiges de valeur accoutumés. Les chevaliers français, ici, comme presque toujours, avaient été victimes de leur folle témérité. Presque tous ceux qui n'avaient pas succombé sur le champ de bataille furent égorgés le lendemain mardi par centaines ou plutôt par milliers, par les ordres ou sous



les yeux de Bajazet assis sous sa tente en pleine campagne, entouré du plus brillant état-major. Cette boucherie dura toute la journée. Quelques-uns seulement parmi les plus nobles seigneurs français furent épargnés avec le comte de Nevers. C'étaient les comtes d'Eu, de la Marche, de Bar, les sires de Coucy, de la Trémouille, le fameux maréchal Boucicaut aussi et quelques autres. On les excepta du massacre à cause de la forte rançon qu'on espérait tirer d'eux. On les expédia par Andrinople et Gallipoli à Mi Ralidsch en Asie, à deux journées de Brousse. A Paris, le roi Charles et la cour, bouleversés par les bruits de défaite dès les premiers jours de décembre, n'apprirent toute l'affreuse vérité que dans la journée de Noël, par la bouche de Jacques de Heilly, épargné par Bajazet et envoyé par lui au roi et au duc de Bourgogne pour connaître leurs intentions au sujet du rachat des captifs. Ce fut une immense désolation par toute la ville et le royaume. Une première ambassade de Guillaume de l'Aigle, partie de Paris dès les premières rumeurs du désastre, fut suivie d'une autre beaucoup plus solennelle, constituée par notre Jean de Chateamorand, alors chambellan et conseiller du roi, représentant celui-ci, par Jean de Vergy, gouverneur du comté de Bourgogne, et par Gilbert de Leuwerghem,



gouverneur de Flandre, représentant tous deux le duc Philippe. On estimait déjà fort, à la cour du roi Charles, Chateumorand, « ce chevalier, ainsi que le désigne notre Froissart, pourveu de sens et de beau langaige, froid et attempré en toutes manières ». Il avait, entre temps, été envoyé en ambassade auprès du duc de Lancastre. Il avait aussi assisté au mariage d'Isabelle de France avec le roi Richard d'Angleterre. Comme le dit un de ses historiens, la suite de ce récit montrera qu'il savait aussi bien tenir l'épée que mener à bonne fin une négociation difficile¹.

Une suite nombreuse accompagnait les envoyés, entre autres vingt-quatre valets pour conduire les chevaux et les chiens et dix fauconniers. Les ambassadeurs français étaient, en effet, porteurs de présents magnifiques pour le Sultan qu'on savait passionné pour la fauconnerie, la chasse, aussi les belles tentures somptueuses. Douze gerfaults blancs achetés à Paris et en Allemagne lui furent envoyés avec des gants de fauconniers brodés de perles et de pierres précieuses, avec douze selles et harnais d'apparat portant des inscriptions « en lettres sarrasinoyssines » et doublés d'étoffes précieuses, fixées par des clous et des

¹ J. DELAVILLE LE ROULX, *op. cit.*, I, 302.



roses d'or pendant, avec les trouses, enfin, en broderies d'or de Chypre. Deux chevaux, en particulier, revêtus de couvertures aux armes du duc, étaient conduits par des valets également aux armes. Citons encore dix grands limiers et levriers, de riches toiles de Reims, de fins draps d'écarlate fine, d'autres tapisseries de haute lice d'Arras représentant de « bonnes histoires anciennes, l'histoire en particulier de la graigneur partie de la Vie et des conquêtes d'Alexandre », dont Bajazet se proclamait descendant, quelques pièces d'orfèvrerie enfin, dont un magnifique hannap d'or, « toutes telles choses enfin dont ils n'ont mie par delà ». Tous ces présents furent chargés sur six « sommiers », autrement dit chevaux de somme.

Chateumorand et ses compagnons, sauf Gabriel de Vergy qui avait gagné directement la Hongrie, passèrent par Milan pour s'assurer des bonnes grâces du duc Jean Galéas, alors très écouté à la cour de Bajazet. Puis ils rejoignirent, à Bude, Jacques de Heilly, déjà revenu de Brousse, porteur des saufs-conduits nécessaires pour traverser le territoire turc. Le roi Sigismond leur fit le meilleur accueil dans sa capitale, malgré qu'il fût outré de les voir apporter tant de beaux présents à son pire ennemi et qu'il les retînt fort longtemps. De là, traversant assez



rapidement toute la péninsule des Balkans, les envoyés rejoignirent la cour du terrible Sultan aux environs de Brousse, à soixante lieues au delà de cette ville, à « Boly¹ », où les prisonniers l'avaient suivi. Les négociations, très laborieuses, aboutirent enfin à un accord au mois de juin 1397. La rançon des chevaliers captifs survivants y fut fixée à deux cent mille florins d'or. Plusieurs, parmi ces infortunés, étaient morts dans ces longs mois de détention, entre autres le sire de la Trémouille et le vaillant Enguerand de Coucy, le dernier de sa noble race, aussi le comte d'Eu, Philippe d'Artois. Le tombeau de ce dernier existait encore en 1747, dans le couvent de Saint-François, à Galata, où il avait été inhumé.

Chateumorand, Vergy et Leuwerghem, leur mission achevée, pressés de rentrer en Europe, prirent congé de Bajazet et, repassant par Brousse, s'embarquèrent sur le premier bâtiment en partance pour Lesbos, « une galère passagère », nous dit Froissart, « non pas trop grande ». Avec eux s'embarqua entre autres un des prisonniers délivrés, le chevalier Jacques de Courtiambles, chambellan du duc de Bourgogne, qui avait joué dans tous ces évé-

¹ Ou « Polly », c'est-à-dire une de ces nombreuses villes d'Asie Mineure dont le nom se termine par le mot grec *Polis*.



nements un rôle intéressant. Leuwerghem mourut avant d'atteindre Lesbos. Chateumorand et Vergy, poursuivant leur route sur un bateau vénitien appartenant à François Martin, après avoir touché à Rhodes, naviguant le plus rapidement possible, arrivèrent à Venise, probablement vers la fin de juillet, annonçant partout la délivrance des prisonniers. Dès les premiers jours de septembre, les ambassadeurs étaient de retour en France. Quant à Jean sans Peur, Boucicaut et leurs autres compagnons délivrés, retenus plusieurs mois à Venise par les retards du paiement de leur rançon, ils ne firent leur entrée solennelle à Dijon que le 23 février 1398. Partout sur leur route ils avaient été reçus avec des transports de joie et d'enthousiasme.

Dès l'année suivante, 1399, nous retrouvons l'infatigable Chateamorand une fois de plus en Orient. J'ai raconté plus haut¹ les grands événements de cette époque auxquels il prit part. Je les rappellerai brièvement. Jamais plus qu'à ce moment la situation de l'Empire byzantin n'était devenue déplorable. Le malheureux empereur Manuel en était alors à peu près réduit à la seule cité de Constantinople, que l'armée de Bajazet tenait depuis des

¹ « Un Empereur de Byzance à Paris et à Londres », *ci-dessus*, pp. 87 et suivantes.



années presque constamment étroitement assiégée. Cependant, en cette année 1399, il y eut dans cette capitale infortunée comme une lueur d'espoir. Le roi de France Charles VI, imploré par une ambassade de l'empereur Manuel, avait envoyé à son secours le célèbre maréchal Boucicaut, le plus intrépide des chevaliers d'Occident, un des rares survivants de Nicopolis, à la tête d'un secours de douze cents hommes, archers et valets armés. Parmi les nombreux compagnons de l'illustre homme de guerre, brillait naturellement au premier rang Chateaumorand, toujours aussi intrépide chevalier qu'excellent diplomate, dont la grande expérience des choses d'Orient pouvait être infiniment précieuse. Depuis 1398, il portait le titre si honorable de conseiller du roi.

Boucicaut et Chateaumorand, son bras droit, « son autre lui-même », suivant l'expression si vraie du chanoine Reure, embarqués le 26 juin, à Aigues-Mortes, sur quatre navires et deux galères, arrivèrent dans les eaux de Constantinople avec une flotte très grossie en chemin, comprenant en tout dix-sept galères de France, de Venise, de Gênes, des chevaliers de Rhodes et du seigneur génois de Mételin. Ces galères avaient la plupart rallié sur la route l'escadrille du maréchal. Elles portaient une petite



armée de six cents hommes d'armes et de huit cents arbalétriers, plus un grand nombre de chevaliers et d'écuyers français, parmi lesquels Louis de Culan, Jean de Torsay et François d'Auberchicourt. En fin de route, un grave incident avait failli tout compromettre. Vers l'embouchure des Dardanelles, en effet, alors que les navires français n'avaient pas encore été rejoints par leurs alliés, on avait signalé la présence d'une flotte turque de dix-sept navires. Les deux galères françaises envoyées en avant-garde sous le commandement de Chateumorand et de Torsay avaient couru les plus graves périls! Le *Livre des Faicts* raconte longuement en son naïf langage ce dramatique incident, qui faillit tourner au tragique, et dans lequel notre Chateumorand joua le premier rôle.

Quand le mareschal fut arrivé à Nègrepont, il n'y trouva pas les huit galées de Venise qu'il devait y trouver et que la République envoyait au secours de l'empereur de Constantinople. Si voulut là un peu les attendre. Et il lui sembla que bon serait de faire à sçavoir à l'empereur sa venue, afin qu'il apprestast son armée pour aller tantost courir sus aux Sarrasins. Si fit monter sur deux galées, en l'une le seigneur de Chateamorand, et en l'autre le seigneur de Torsay, pour aller à Constantinople faire le dict messaige. En la galée du seigneur de Chateamorand fut, entre les autres bons et vaillans, un noble escuyer du pays de Bourgongne, nommé Jean de Ony, escuyer d'escurie du duc de Bourgongne, appert homme, hardi et de grand vasselaige en faict d'armes, et qui jà moult avoit travaillé et s'estoit trouvé en maintes bonnes



places, lequel, pour toujours croistre son pris et los de mieulx en mieulx, s'estoit mis en la compagnie du mareschal en iceluy voyage, pource que tant vaillant le savoit que il estoit certain que mieulx ne pouvoit employer son temps qu'avec lui. Mais pas n'y alla en vain, car avant le retour y esprouva son corps vaillamment, si comme en aucuns lieux cy après sera dict. Au partir du port de Nègrepont, afin que les dictes galées n'eussent empeschement, le mareschal les convoya jusques à la vue de Galipoli, et de là ne se bougea afin de les secourir si aulcune chose leur advenoit. Et en ce montra bien son bon sens et advis et grande bonté, de vouloir secourir ses gens si mestier estoit, et bien leur en fut besoing. Car les Turcs, qui de sa venue estoient advisés, avoient faict deux embusches de dix-sept galées bien armées, dont l'une des embusches estoit dans le port de Galipoli où il y avait plusieurs vaisseaux, et l'autre au-dessus de la ville, au chemin de Constantinople. Si advint que aussi tost que nos deux galées furent passées outre Galipoli, la première embuscade leur fut après pour leur courir sus, c'est à savoir sept galées; et tantost devant eulx virent venir contre eulx la dicte autre embusche, en laquelle y avoit autre dix galées et par ainsi furent au milieu de leurs ennemis. Si ne sceurent autre party prendre fors de retourner arrière devers le mareschal; mais par leurs ennemis leur convenoit passer. Si furent tost pesle-mesle avec eulx, qui les assaillirent de tous costés, et les nostres comme vaillans et preux se prindrent à défendre vigoureusement; et par si grand vertu estrivèrent contre eulx que oncques ne les purent arrester, ains malgré leurs dents s'en vindrent toujours combattant, quoy que les Sarrasins taschassent à les faire demeurer. Mais ce ne fut mie en leur puissance, ains s'en vindrent ainsi combattant, si près que le mareschal en oigt l'effrainte qui ne musa mie à leur estre au-devant et moult tost se mit en belle ordonnance pour les aller aider. Et bien besoing leur estoit, car jà estoient si batus que mais aider ne se pouvoient. Car si grande quantité y avoient qu'il fut dict et conseillé au mareschal qu'il n'y allast point et qu'il valoit mieulx que deux galées périssent que tout. Duquel conseil le vaillant homme sceut mauvais gré à ceux qui ce dirent; et leur répondit qu'il aimeroit mieulx estre mort que par son deffault veoir mourir et perdre sa compagnie; et que jà Dieu ne le laissast tant mie que tant de recréandise



fut en luy trouvée. Le plus tost qu'il put leur fut à l'encontre par telle contenance et maintien, que quand les ennemis le virent venir ils abandonnèrent tantost les deux galées, et se mirent en fuite au plus tôt qu'ils purent; et tant se hastoient que la plus grande galée des Turcs alla férir en terre si grand coup, sans que ils y missent conseil, que grand foison en y eut de Turcs de morts et d'affollés. Et ainsi sauva le mareschal les dictes galées, et s'en alla cette nuict gésir au port de Tenedon, devant la grande Troye!

Le lendemain, les galères de Venise arrivèrent enfin avec deux autres des chevaliers de Rhodes, une galiote du seigneur génois de Mételin, plusieurs autres encore envoyées au secours de Constantinople. Le maréchal Boucicaut fut reconnu à l'unanimité commandant en chef de l'expédition et remit la bannière de la Vierge au plus méritant qui se trouvait être messire Pierre de Grossay. Le lendemain, après qu'on eut chanté la messe, la flotte chrétienne fit voile pour Constantinople où elle fut reçue par l'empereur Manuel et sa cour « à très grand honneur et joye ».

Manuel, en effet, et Constantinople aux abois accueillirent comme un envoyé de Dieu Boucicaut, aussitôt nommé grand connétable. Le lendemain d'une grande revue passée par l'empereur, la campagne fut reprise très vivement, quatre jours à peine après l'arrivée des Français. Elle fut courte et relativement heureuse. En quelques



semaines, tous les environs de la capitale furent délivrés de la terreur turque. L'ennemi, violemment pourchassé et massacré en de nombreux combats, s'enfuit. Seule, Nicomédie demeura inviolée, mais ses faubourgs et ses environs furent cruellement ravagés. La malheureuse capitale, fournie de vivres à nouveau, respira pour quelque temps.

Le *Livre des Faicts* raconte longuement, entre autres faits d'armes, la prise d'un château dit de « Rivedroit sur la mer Majour¹ », prise illustrée par les exploits des chevaliers français. Mais tous ces triomphes locaux ne constituaient évidemment qu'un répit. Le maréchal Boucicaut, conscient plus que personne de cette situation désespérée, décida, on le sait, l'empereur Manuel, qu'il avait réconcilié avec son neveu Jean, dit « Kalojean », à l'accompagner à Paris pour implorer un plus grand secours du roi de France et aussi celui du roi d'Angleterre. J'ai raconté ailleurs ce voyage extraordinaire.

Boucicaut, en repartant ainsi pour la France, le 10 décembre 1399, avec la plus grande partie du corps expéditionnaire français qu'il ne pouvait plus payer, laissait

¹ La Mer Noire.



derrière lui quelques centaines d'hommes d'armes et d'arbalétriers, avec des vivres pour un an et assez d'argent « en mains de bons marchands pour les payer chacun mois tout le temps durant ». C'est ainsi que s'exprime le *Livre des Faicts du Maréchal Boucicaut*, qui demeure notre source principale pour cette portion de la vie de Chateaumorand où notre héros a joué dans les affaires d'Orient le rôle le plus actif, le premier après celui de son chef. Ce dernier avait en effet laissé derrière lui à la tête de ce petit corps français son lieutenant favori, sachant bien que, « dès aussitost que les François seroient partis, le Basat (c'est-à-dire Bajazet) viendroit à toute sa puissance assiéger la ville, l'affamer et gaster, et que voirement estoit en voye de perdition ». Gênes et Venise laissèrent aussi chacune quatre galères armées pour aider à la défense de la ville, renfort infiniment précieux.

J'emprunte tout le récit des événements qui suivent à l'excellent article du chanoine Reure que j'ai déjà mentionné plus haut : Chateaumorand, laissé derrière lui par son illustre chef avec si petite mais si hardie compagnie de cent hommes d'armes éprouvés, cent valets armés et un bon nombre d'arbalétriers, avait pour mission de tenir tête à toute l'immense et superbe armée turque qui enser-



rait à nouveau Constantinople. Il devait faire durer le plus possible la résistance ! Et, en effet, durant presque tout le séjour de Manuel en Europe, durant l'espace de trois années, il lui conserva sa capitale héroïquement contre tous ces formidables ennemis.

Cette merveilleuse défense, dit le chanoine Reure, passa en Occident pour une espèce de miracle. Chateaumorand devint fameux par toute la France. Christine de Pisan, dans un de ses poèmes : *le Débat de deux Amans*, parmi les héros qui avaient bien mérité de la religion et de la France, citait Chateaumorand :

Qui en armes sur les Sarrazins veille
En la cité Constantin, qu'il conseille,
Aide et garde, pour la foy Dieux travaille.
Cil doit avoir
Pris et honneur, car il fait son devoir.

Voici encore le témoignage du chroniqueur contemporain Juvénal des Ursins : « Quand le mareschal Boucicaut et les siens eurent fait le mieux qu'ils purent, délibérèrent d'eux s'en retourner, dont les Grecs furent bien desplaisans. Mais l'air estoit non propice aux François, et desjà aucuns se commençoient à mourir, et si avoient faulte d'argent et souvent de vivres. Et de fait,



le mareschal Boussicaut s'en partit, et laissa ledit Chateumorant, vaillant chevalier. Lequel très volontiers y demoura, dont les Grecs, encore qu'ils feussent peu de gens, furent grandement réconfortez. »

Ce fut une résistance prodigieusement héroïque, presque fabuleuse, et elle dura trois ans ! Et presque aucun Français ne se doute actuellement de ces admirables exploits de nos aïeux en Orient ! Tous ces merveilleux hauts faits sont absolument inconnus de notre génération. Chateamorand, qui avait vraiment hérité de la magnifique énergie de Boucicaut, et ses quelques centaines d'hommes d'armes eurent affaire durant ce long espace de temps aux plus terribles, aux plus incessantes difficultés : mauvaise volonté de beaucoup de Grecs, qui, réduits aux abois, appelaient eux-mêmes les infidèles dans leurs murs, finances et provisions tôt épuisées, l'immense armée turque aux portes de Constantinople arrêtant les convois de vivres envoyés d'Occident, dévastant tous les rivages environnants, toujours prête à attaquer inopinément les malheureux défenseurs.

Le chanoine Reure cite des documents jadis conservés aux archives du château de Chateamorand et qui prouvent que plus d'une fois la vaillante et minuscule garnison fut



« en faute d'argent ». Deux de ces documents étaient, paraît-il, des obligations : la première de deux cent vingt-six ducats « au coin de Venise », du 29 octobre 1401, passée devant un notaire de Constantinople, « par noble et puissant seigneur Jean de Chateumorand, capitaine pour le roi de France dans la ville de Constantinople », et payable dans deux mois à peine de payer le double ; la seconde de six cents ducats également « au coin de Venise », du 27 mai 1402, passée par-devant un notaire de Constantinople « par huit gentilshommes français commis par le roi de France à la garde de ladite cité de Constantinople, sous le commandement de messire Jean de Chateumorand, chambellan du roi ».

La famine régna de telle manière à ce moment à Constantinople que la population en fut réduite aux pires extrémités. Dans la quatrième année de son pontificat, qui correspond à l'an du Seigneur 1401, le patriarche Mathieu, dans un acte officiel, annonce à la population que la malheureuse cité de la Vierge Toute Sainte, affligée depuis six ans par les sièges et la famine, se trouve réduite, de paradis terrestre qu'elle avait été, en un lieu de désolation. Il engage les habitants à faire repentance de toutes sortes de crimes et de vices, principalement de l'envie, de



la médisance et de l'égoïsme, dont lui-même se prétend être la victime, puisque la voix populaire prétendait qu'il avait fait accord avec le sultan Bajazet pour qu'il demeurât sain et sauf au cas où celui-ci parviendrait à prendre Constantinople.

Toujours à propos de cette famine, raconte encore le chanoine Reure, Christine de Pisan, grande admiratrice de Jean de Chateaufort, qui, pour elle, est le type du parfait chevalier, rapporte un fait curieux dont le récit est emprunté, non pas au texte même, embarrassé et obscur, du *Chemin de longue estude* de l'illustre femme-auteur, mais à la transcription en prose qu'en a publiée le poète Jean Chaperon en 1549.

« Le chevalier voulant honneur ensuyvre doit être honneste, chaste, vray disant, droiturier et sans mesdire d'autrui, et se bien garder de choir en l'énorme péché de luxure. Le bon chevalier doit avoir son principal renom par tout et honnesteté de vie.

« Et si les antiques y ont atteint, encores y en a il de modernes et de nostre temps qui y sont aussi parvenuz. Qu'il soit ainsi, je vous feray le comte d'un gentil chevalier encores vivant, qui n'eut oncques envie de faire chose desrogeant à noblesse ny à vertu. Celuy est des parties de la douce France, du païs de Bourbonnoys¹, et porte surnom Chastelmorant, homme plein de vertu, et illustre, de haute chevalerie, où il met entièrement son esprit.

« Et comme iceluy Chastelmorant fut par le Roy de France esleu chef et capitaine de l'armée de la noblesse de Constantinople, lorsqu'elle estoit tant oppressée des ennemis de nostre sainte foy jusques à avoir grande néces-

¹ « Le château de Chateaufort, dit le chanoine Reure, est situé en Forez, sur la commune de Saint-Martin-d'Estréaux, mais sur l'extrême frontière du Bourbonnais, ce qui explique la légère erreur de Christine de Pisan. »



sité, la famine pressa de telle manière ceux de la ville, qu'ilz estoient quasi contrains de manger leurs chevaux.

« Si qu'une gentil femme, chargée d'une belle fille et de plusieurs autres enfans masles, n'ayant pain, ne substance, ne de quoy en avoir, eut le cœur tant bon, qu'elle endura, avant de dire sa nécessité, qu'elle et les siens souffrirent quasi jusques au dernier soupir.

« En fin, voyant tout remède hors, se retira vers ledit Chastelmorant, auquel elle déclara sa pauvreté et disette, lui suppliant la pourvoir de secours, et qu'elle lui habandonneroit sa fille tant belle, jeune et tendre, à faire son vouloir.

« Chastelmorant regarda cette tant déconfortée gentil femme, plorant tendrement devant luy, dont fut esmeu son courage de vraye et sainte charité, sans vouloir faire, n'user aucun attouchement deshoneste à la damoysele, ains la maria à gentilhomme de son hostel, lui faisant part de ses biens et richesses. Avec ce donna aide et secours à la mère de la pitance et monition qui estoit au château, réservée pour luy mesme. Ainsi fut prévenue la famine de la dame et ses enfans; et la grande clémence, charité et noblesse du seigneur Chastelmorant démontrée. Telz chevaliers sont dignes d'avoir prix et loz ès cours des roys et des princes. »

« Le seigneur de Chateaumorant, dit de son côté le *Livre des Faicts*, que le maréchal avait laissé chef et garde de Constantinople, fit tant bien son debvoir de celle commission comme preud'homme envers Dieu et très vaillant chevalier aux armes qu'il est, que a tousjours en debvra être honoré; car très soigneusement il garda la ville; en lasquelle tost après que l'empereur fut party, fut si très grand famine, que les gens estoient contraincts par



raige de faim de eux avaler par nuict à cordes jus des murs de la ville, et eulx aller rendre aux Turcs. Pour laquelle chose Chateumorant estoit presque aussi diligent de faire bon guet, afin que la gent de la ville ne s'enfuist, comme pour la doubte des ennemis, aussi de paour qu'ils se rendissent à eulx. »

Chateumorand, poursuit le *Livre des Faicts*, prenait en grande pitié ces infortunés. Il cherchait à les secourir en faisant ravager par les siens les territoires occupés par les Turcs, « partout où il savoit qu'il y avoit gras pays », en s'efforçant aussi de faire de bons prisonniers, qu'il rançonnait d'argent et de vivres. De même, il n'était vaisseau des Turcs qui osât passer dans ces environs, car il était aussitôt « happé » par les galères chrétiennes qui, sans cesse, étaient aux aguets. De cette manière, ce chef admirable parvint à garantir cette grande cité de mort et de famine et de la main de l'ennemi et la remplit d'abondance. Sans cesse il remportait des succès sur l'ennemi. « Et ainsi garda Constantinoble l'espace de trois ans contre la puissance des Turcs. Et à brief parler, tant y fit luy et les gens de sa compagnie, que ceulx qui en sçavent la vérité dient que, par luy et par les bons François qui avec lui estoient, a été sauvée et garantie d'estre du tout destruite et périée la



noble et ancienne cité de Constantinoble. Laquelle chose, n'est point de doute, fut très agréable à Dieu et grand honneur au roy de France et aux François qui bien leur vertu y esprouvèrent, et grand bien pour la Chrestienté! »

Après un peu moins de trois ans, vers le mois d'août 1402 probablement, nous ignorons à la suite de quelles circonstances, Jean de Chateaumorand, rappelé en France, abandonna son commandement de la ville de Constantinople. Au moment, en effet, où les événements que je vais rappeler allaient se passer, nous verrons qu'il était depuis très peu de temps de retour dans son pays natal.

Je n'ai pas à redire une fois de plus par quel extraordinaire retour de fortune un coup de théâtre éclata comme la foudre, qui vint en une heure modifier du tout au tout la situation de Manuel Paléologue et de son Empire et autoriser à nouveau les plus radieuses espérances pour lui comme pour son peuple. J'ai raconté ailleurs comment, étant encore à Paris, l'auguste voyageur apprit soudain que le 27 juillet 1402, dans les plaines historiques d'Ankyre, l'Angora d'aujourd'hui, l'armée du terrible Bajazet avait été entièrement détruite par celle du grand Khan des Mongols, Timour ou Tamerlan, « le fléau de Dieu ». Bajazet était tombé aux mains de son impitoyable rival.



Du même coup, l'existence de l'Empire byzantin allait être prolongée d'un demi-siècle. L'empereur Manuel, ivre de joie, se hâta de quitter Paris dans la seconde quinzaine de novembre de cette même année 1402 pour retourner le plus vite qu'il lui serait possible dans sa capitale si miraculeusement délivrée. Le généreux Charles VI le combla de présents à son départ et lui fournit pour l'accompagner une escorte de deux cents hommes d'armes qui devait le suivre jusqu'à Constantinople, sous le haut commandement, cette fois encore, du magnifique seigneur de Chateaufort de nouveau réquisitionné. Ce superbe soldat était, je viens de le dire, depuis peu de retour à Paris¹ et tout naturellement le conseil du roi avait jeté les yeux sur lui pour escorter l'empereur Manuel jusque dans cette ville de Constantinople qu'il venait de défendre si glorieusement durant trois années!

Chateaufort avait, à son retour, rapporté des rives du Bosphore des reliques insignes et des bijoux précieux que l'empereur, ou plutôt son neveu qui le représentait dans la capitale grecque, lui avait remis pour reconnaître ses services. Une liste de ces reliques si intéressantes était

¹ Depuis la fin de l'été, le mois de septembre probablement.

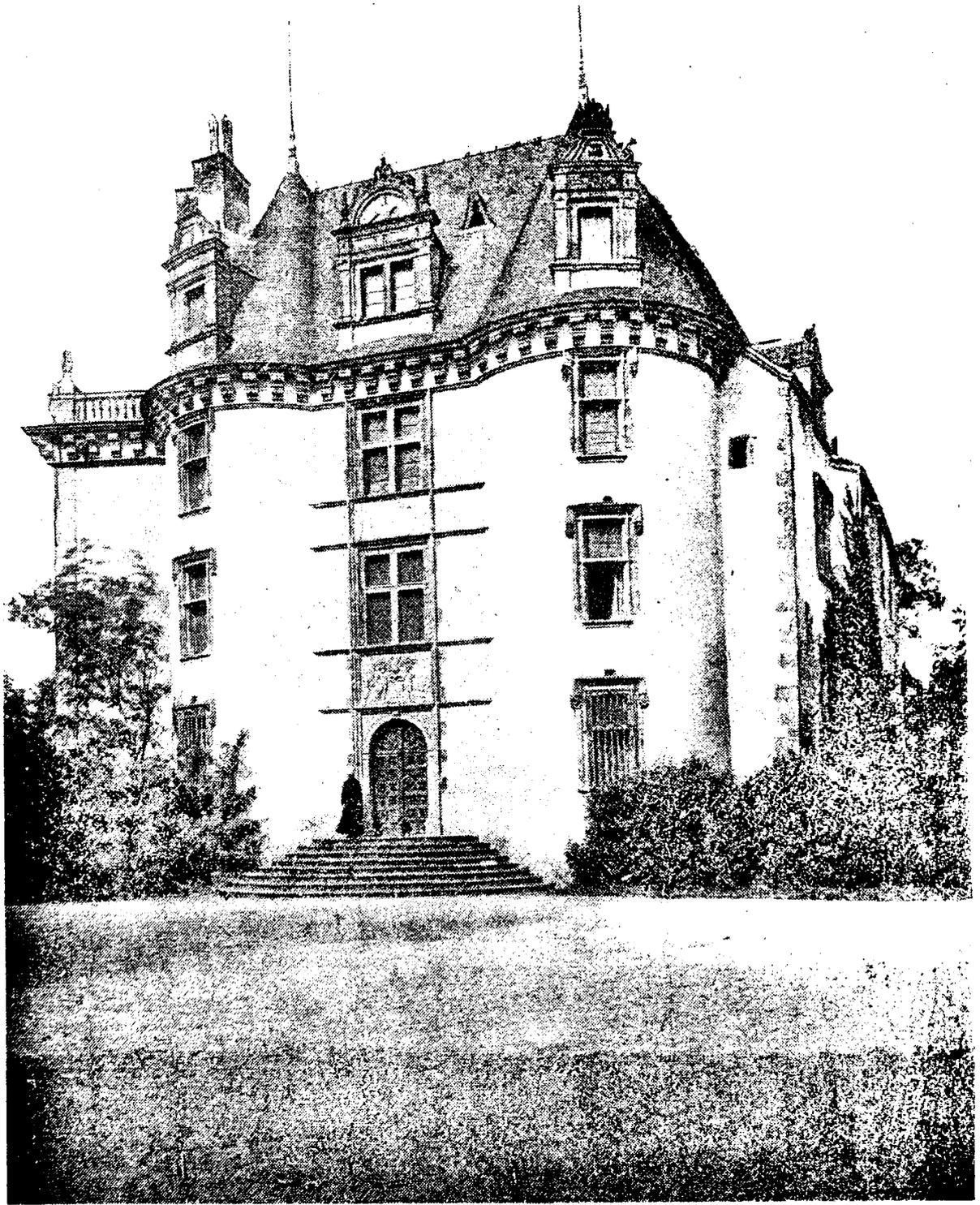


jadis conservée aux archives du château de Chateaumorand. D'après une note que le chanoine Reure a eue sous les yeux, elle mentionnait, entre autres, le chef de saint Philippe et un tibia de saint Matthieu, aussi plusieurs joyaux de grand prix, qui passèrent alors dans la riche collection du duc Jean de Berri. A ce sujet, le chanoine Reure cite seulement cet article d'un des inventaires de ce seigneur :

Item, une croix de fer couverte de viex argent blanc, où il y a plusieurs ymaiges dont les noms sont exripts en grec, qui fut prinse de dessus le tombel de Sainte Elène, laquelle croix messire Jean de Chasteaumorant apporta de Constantinople et donna à Monseigneur au mois de novembre, laissée si comme on dit à la chapelle du palais de Bourges, au mois de novembre mil quatre cents et deux; — de plus une croix à double croisée qui est du fust de la Vraye Croix donnée par messire Jean de Chasteaumorant à Monseigneur au mois de juin 1404; — *item*, deux burettes de deux rois d'Inde garnies d'argent doré à un long col sans anses, données par messire Jean de Chasteaumorant en septembre 1402; — *item*, une côte de Saint Zacharie et une de Sainte Barbe en une boîte d'argent ouvrée à l'entour, d'une ymage de Notre Dame levant Enfant, deux empereurs et une emperise de la façon de Grèce; — de même laissé à la dite chapelle *item* le demi pied de saint Cyprien, la moitié de l'esponge du tableau où Notre Dame ploura, de saint Etienne, du gril saint Laurent et de la côte de saint Antoine, en un escrinet d'argent niellé, laissé à la dite Chapelle¹.

¹ Extrait de l'*Inventaire du duc de Berri*, J. DELAVILLE LE ROULX, *op. cit.*, pièces justificatives, n° XXI.





Le Château de Chateaufort.



Nous ne savons rien de positif sur la route suivie par l'impérial voyageur à travers la France pour gagner Gênes, où il fit quelque séjour auprès du maréchal Boucicaut, depuis 1401 gouverneur français de cette superbe cité. Toutefois j'ai publié dans un appendice à ma plaquette sur le voyage à Paris de l'empereur Manuel une lettre du chanoine Reure qui me propose une hypothèse pour lui infiniment vraisemblable :

« Le château de Chateaufort, m'écrit mon érudit correspondant, château situé sur le territoire de la commune de Saint-Martin-d'Estréaux, dans le département de la Loire, est bâti sur la route royale qui, de temps immémorial, et bien avant Chateaufort, a relié Paris avec Lyon, les Alpes, l'Italie et la Méditerranée, par Nevers, Moulins et Roanne.

« Si, comme vous le dites, Manuel est allé de Paris à Gênes, à son retour, avec une escorte de deux cents hommes d'armes, sous la conduite de Jean de Chateaufort, n'est-il pas au moins très probable que celui-ci a fait prendre à l'illustre voyageur la route de Lyon qui passait à deux pas de son château et que même il a donné l'hospitalité à l'empereur? Les comptes de Chateaufort, conservés dans les magnifiques archives du château de ce



nom, ne commencent malheureusement qu'à l'année 1409; s'ils commençaient sept ans plus tôt, nous y trouverions vraisemblablement la trace des dépenses faites pour la réception de l'empereur. Il y avait, il est vrai, de Paris à Lyon, la route de la Bourgogne, mais alors beaucoup moins importante et moins suivie que celle du Bourbonnais, qui passait, je l'ai dit, tout près du château de Chateaumorand. »

Nous sommes de même assez mal renseignés sur les mouvements subséquents de Jean de Chateaumorand. Il se sépara provisoirement de l'empereur Manuel à Gênes. Dans les tout premiers jours de janvier 1403, il avait, conjointement avec trois conseillers, dont l'un était le fameux général Jean Centurion d'Oltramare qui avait commandé la flotte génoise à la croisade de 1390 contre la cité d'Africa, été chargé, certainement par Boucicaut, de se rendre à nouveau en Orient pour inspecter et réformer les établissements génois dans ces parages, renouveler les traités de la République avec les princes d'Orient tant chrétiens que musulmans, etc.¹; mais auparavant il avait encore eu d'autres aventures, si l'on en croit M. Ber-

¹ Voir MAS LATRIE, *Commerce et expéditions militaires*, pp. 172-177.



ger de Xivrey qui s'exprime en ces termes : « Chasteaumorant, que nous avons vu chargé par Charles VI d'escorter Manuel, paraît avoir été retenu à Gênes par Boucicaut pour aller presque aussitôt ensemble par ordre du roi Charles assiéger l'antipape Benoît XIII, dans Avignon. Tous deux étaient dans cette ville lorsque le pontife s'en échappa le 12 mars que l'on comptait encore 1402, Pâques tombant cette année le 15 avril. — Tout de suite après, Chasteaumorant dut partir pour l'Orient avec Boucicaut, puisque nous savons qu'ils étaient tous deux arrivés dans ces parages quand l'empereur Manuel y parvint de son côté. »

Voici le récit succinct de ces événements : Manuel, après la splendide réception que lui avait faite à Gênes Boucicaut, s'était séparé de celui-ci pour aller par la voie de terre à Venise, où il s'embarqua pour la Morée. Là, il alla faire séjour à Mistra auprès de son frère le despote Théodore. Il y retrouva l'impératrice sa femme et ses enfants. Bien qu'il fût naturellement très pressé de rentrer dans sa capitale, il y fit cependant quelque arrêt pour y attendre et les trois galères de Gênes qui devaient le rejoindre et surtout son cher Boucicaut qui, avec Chasteaumorand, arrivait avec elles, conduisant en personne



à Chypre toute la flotte génoise, pour forcer le roi de cette île, Janus, à lever le siège de l'île de Famagouste, occupée depuis près de vingt années par les Génois.

J'ai raconté ailleurs, d'après le *Livre des Faicts*, comment, dès que le maréchal fut arrivé à Modon avec la flotte génoise, il y trouva les messagers de l'empereur, le suppliant de ne pas s'éloigner sans qu'ils se fussent revus. Le maréchal ordonna aussitôt au seigneur de Chateumorand, qu'il avait emmené de Gênes avec lui, d'aller à la rencontre de l'empereur avec tout son monde et l'amiral génois sur sa galère, et lui l'attendit à Basiliopotamo. L'entrevue fut touchante. A la demande instante de l'empereur qui désirait regagner Constantinople par mer, le maréchal, avant de se séparer de lui, lui donna une garde de quatre galères, « lesquelles il bailla en gouvernement au bon seigneur de Chateumorand ». Puis lui-même, après avoir fait escorte à l'empereur jusqu'au cap Saint-Ange ou Malée, à l'extrémité sud-est de la Morée, prit congé de lui et se dirigea sur Rhodes.

Chateumorand assista donc au retour quasi triomphal de Manuel dans sa capitale. Mais il ne dut y faire, ainsi que nous l'allons voir, qu'un bien court séjour. Boucicaut qui, avec les quatre galères qui lui restaient et les neuf galères



vénitiennes de Zeno, s'était rendu à Rhodes avant d'aller attaquer le roi Janus de Chypre devant Famagouste, consentit à attendre dans cette île que le grand maître, Philibert de Naillac, qui lui avait fait le meilleur accueil, se fût rendu, en juin 1403, auprès de ce prince pour tenter un accommodement.

Mais l'inaction pesait trop à ce vaillant. Durant que Naillac négociait, Boucicaut alla, sur les conseils des chevaliers, attaquer en Asie le très fort château de l'Escandelour, appartenant au seigneur sarrasin ou plutôt turc de ce nom, dans la baie de Sattalie, sur la côte de l'antique Pamphylie¹. Il avait été à ce moment rejoint par Chateaumorand, accouru directement de Constantinople.

Voici sur ces événements d'Escandelour le résumé du récit du *Livre des Faicts*, tel que le donne à peu près J. Delaville Le Roulx² : « La ville sarrasine se développait sur les flancs d'une colline et descendait jusqu'à la mer. Elle était commandée, au sommet du mont, par un important château fort. Sur le rivage, une tour défendait l'entrée du port. Le long de la mer, s'étendait une plaine coupée

¹ Sur l'emplacement de la ville actuelle d'Alaïa, la Coracesium de Strabon, entre Anamour et Sattalie.

² *Op. cit.*, II, 428.



de jardins et d'habitations. C'est là que le maréchal débarque ses belles troupes; il dispose d'environ huit cents chevaliers et écuyers, c'est-à-dire de près de trois mille combattants. Il les range en bataille dans un ordre parfait. Les bannières de Notre-Dame, du maréchal, des seigneurs d'Acher, de Chateumorand, de Chateauneuf, de Puyos, etc., leur servent de signes de ralliement. Tous sont pleins d'ardeur et d'espérance. Avant d'engager le combat, Boucicaut arme plusieurs nouveaux chevaliers, entre autres Le Barrois, le fils du seigneur de la Choletière, neveu du maréchal, le seigneur de Chateauneuf-en-Provence, messire Menaut Chassagnes, messire Louis de Montigian, etc.

« Le maréchal divise ses forces en trois corps : l'un, aux ordres du valeureux Chateumorand, doit attaquer le port; l'autre, commandé par Louis de Culant, avec cent hommes d'armes, cent arbalétriers et cent varlets, a la mission de défendre un passage et d'empêcher que la ville soit secourue; Boucicaut lui-même, à la tête du troisième corps, celui de Chateaubrun, donnera l'assaut à la porte.

« L'attaque du côté de Chateamorand fut très vive et la défense très vigoureuse. La tour du port était bien défendue. Les échelles appliquées aux murs par les assail-



lants se trouvèrent trop courtes, et, malgré des prodiges de valeur, Chateaumorand ne put avancer assez pour pénétrer dans la place. Du côté du seigneur de Culant, « le pas » après un combat acharné resta aux mains des chrétiens. C'était une position de premier ordre. Le lendemain, Chateaumorand, malgré la résistance désespérée des musulmans enfermés dans la tour, réussit à s'emparer du port et du bas de la ville. Les magasins du bazar et les neuf bâtiments ancrés dans le port furent pris, pillés et incendiés par les Génois. »

Le seigneur sarrasin de l'Escandelour, qui tenait à ce moment la campagne contre son propre frère, à cinq journées de marche de la ville, s'était hâté de revenir au secours des siens. Campé à un demi-mille des forces chrétiennes, il livre chaque jour des escarmouches ou des combats très longuement racontés par le *Livre des Faicts*, dans lesquels Chateaumorand se bat glorieusement aux côtés du maréchal. Enfin le seigneur de l'Escandelour implora la paix, qui lui fut accordée. Quatorze jours après le débarquement, l'escadre chrétienne victorieuse reprenait la mer.

La paix cependant venait d'être conclue avec le roi de Chypre. Boucicaut, ayant appris cette heureuse nouvelle à son départ de l'Escandelour, alla à Nicosie, capi-



tale du royaume chypriote, signer le traité le 7 juillet 1403 avec le roi Janus. Après quatre jours de séjour, ayant reçu l'accueil le plus courtois, il partit avec tout son monde et la flotte génoise pour faire une fois de plus campagne contre les Sarrasins sur les côtes de Syrie. Cette fois son objectif principal était la ville forte et populeuse de Tripoli. Là se livrèrent de terribles combats où l'armée chrétienne se couvrit de gloire. Deux mille combattants chrétiens mirent en fuite quinze mille Sarrasins. Comme toujours, Chateaumorand se distingua parmi les plus intrépides, combattant à la tête des siens : un contre six. On repartit de là au bout de quelques jours, faisant toujours voile vers le Sud. Dans les eaux de Beyrouth, qu'on appelait alors Baruth, où les Sarrasins avaient été traîtreusement avertis par les Vénitiens de l'arrivée de la flotte chrétienne, le maréchal, ayant appris l'approche d'une galère sarrasine, envoya pour la surprendre deux de ses navires avec une forte compagnie sous le commandement de Chateaumorand. Un combat furieux s'engagea. Tout l'équipage sarrasin fut massacré et Chateaumorand ramena triomphalement sa proie, ralliant le maréchal qui arrivait, lui, d'avoir pillé et saccagé Botroun, autre ville sans défense de la côte syrienne. Ce fut ensuite le tour de Baruth qui,



malgré une résistance acharnée, fut emportée, saccagée et incendiée. Toutes les marchandises accumulées dans les riches comptoirs vénitiens furent pillées, emportées par les marins des navires génois, en représailles de la trahison de la jalouse Venise. Quelle plume nous peindra jamais ces attaques de ces grandes cités commerçantes sarrasines par les flottes chrétiennes médiévales ! Quel affreux et dramatique spectacle ! Chargée de butin, la flotte latine arriva devant Sagette, l'antique Sidon. La garnison sarrasine comptait douze mille combattants. Le 12 août, les chrétiens subirent là un fort échec. Une démonstration devant Laodicée ne fut pas plus heureuse. Elle marqua la fin de cette campagne de Syrie, brillamment inaugurée, assez piteusement terminée. De retour à Rhodes, le maréchal détacha une partie de ses navires à destination d'Alexandrie. Ce fut encore un insuccès.

Le maréchal et sa flotte quittèrent bientôt Rhodes pour gagner les rivages de Morée. Le 6 octobre, ils jetaient l'ancre devant l'île de Sapienza, distante d'un mille environ du port de Modon. La flotte vénitienne était toute proche, massée au-dessus de Modon. Depuis longtemps Génois et Vénitiens étaient à couteaux tirés. Les Vénitiens, on l'a vu, mettaient secrètement les Turcs au



courant de tous les mouvements de la flotte génoise. Pour venger le pillage des comptoirs de Baruth, le capitaine Zeno, qui commandait cet armement de onze galères et qui avait de plus rallié deux gros bâtiments en route pour la Tana, dans la mer d'Azov, attaqua brusquement la flotte du maréchal qui s'apprêtait à prendre la route de l'Ouest pour retourner à Gênes. C'était le dimanche 7 octobre. Ce fut une bataille terrible. La lutte fut acharnée. Le récit très détaillé du *Livre des Faicts* est trop long pour être ici reproduit. Je n'en donnerai que les premières lignes : « Si n'eut pas le mareschal erré environ deux milles, quand il vit partir de derrière l'isle de Sapience le capitaine des Vénitiens accompagné de onze galées, lequel alla tout droict à Modon, et là prit deux grosses galées de marchandises qui estoyent devant le port, toutes chargées de gens d'armes jusques au nombre de mille hommes, et avec ce bien dix huit ou vingt vaisseaux tous chargés de gens d'armes et d'arbalestriers... Et avec ce, par terre faisoient aller selon la marine grande foison de gens d'armes à pied et à cheval, afin que le mareschal et sa compagnie ne pussent eschapper par nulle voye... Lors commença la bataille dure et aspre, et mortelle, et à bonne lance, les uns contre les autres, dont maints y perdirent la vie. Après



les lances, s'entrecoururent sus main à main, à dagues et à hâches et espées. »

Les vaisseaux étaient enchevêtrés les uns dans les autres; quatre heures durant on se battit avec fureur de galère à galère. Celle du maréchal, montée par presque trois cents hommes, s'était accouplée à celle du capitaine Zeno. On luttait furieusement. Les combattants paraissaient « des loups fameilleux ou enragiez ». Cette terrible mêlée demeura indécise. Le maréchal, qui avait perdu ses trois meilleurs vaisseaux, ne s'en prétendit pas moins victorieux. Quant aux Vénitiens, qui avaient plus de cent cinquante hommes hors de combat, ils s'en retournèrent à Modon « dolens et marris ». Mais leurs adversaires avaient fait des pertes bien plus grandes. Outre de nombreux combattants français tués, les seuls Génois avaient perdu six cents hommes. En outre, les Vénitiens avaient fait quatre cents prisonniers sur les galères capturées. Parmi ceux-ci, un des principaux était, hélas! notre Chateamorand, et avec lui toute l'élite de la noblesse française et génoise, trente-cinq chevaliers ou écuyers français. Le *Livre des Faicts* parle avec amour de notre chevalier. « La fut aussi le bon Chasteamorant, qui de bien faire ne s'y faignit, comme il parust à lui. »



« Comme le mareschal tenoit son chemin droict à Jennes¹, dit encore le *Livre des Faicts*, rencontra deux naves de Vénitiens. Sur icelles veult en partie venger son ire; si les fit tantost assaillir si durement que guères ne durèrent, ains furent tost prises et les emmena avec lui à Jennes. Si estoient lesdictes naves bien garnies de biens et de bons prisonniers, lesquels il retint jusques à ce que les Vénitiens lui rendirent les siens. Il avait en effet le cœur moult dolent de ses bien-aimés gentilshommes qui furent emmenés prisonniers, où moult avoit de vaillans gens, dont le principal d'eulx estoit le bon et vaillant chevalier Chasteaumorant, qui le jour avoit souffert et moult faict d'armes, et avec luy trente-quatre chevaliers et escuyers, tous gens d'eslite, de grand honneur et renommée, et autres plusieurs bons et notables Genevois.

« Quand Chasteaumorant, poursuit le *Livre des Faicts*, avec la compaignie des autres prisonniers furent arrivés à Venise, adonc on les ficha en bonne forte prison; et selon la coustume en tel cas, je croy qu'ils n'eurent mie toutes leurs aises : car du giste et petit repas, et du mal assez leur faisoit compaignie. Hélas! si n'en eussent-ils

¹ Gênes.



mie eu mestier; car navrés, malades et blessés plusieurs d'entre eulx estoyent. »

Les infortunés prisonniers français n'ignoraient pas l'exaspération du maréchal contre les Vénitiens. Ils savaient encore que ceux-ci, également furieux, les tiendraient sûrement en prison jusqu'à la fin de la guerre : « Le bon Chateumorant, — c'est toujours la même source qui parle, — le saige au cœur constant, en qui ne default vertu que bon et vaillant et preux doibve avoir, lequel pour male fortune ne se trouble, ne pour la bonne moult ne s'esjouist, fut entre eulx comme leur chef. Si les reconfortoit par ses bons admonestements, et leur mettoit Dieu en mémoire, comme celuy qui l'aime, sert et craint, et leur disoit que à luy retournassent et eussent fiance, et que sans faille point périr ne les lairroît : et avec ce, que ils eussent cœur de gentilshommes forts et endurcis, et qui pour rien ne se doibvent douloir, ne délaisser bonne espérance, ne cheoir en desconfort. Et ainsi souvent les reconfortoit, et iceulx prenoient grande consolation. »

Souvent les prisonniers se groupaient autour de Chateumorand pour s'entretenir de leur situation si pénible et de leur libération possible. La déloyauté des Vénitiens avait tant irrité Boucicaut, qu'il ne voulait pas entendre



parler d'entrer en communication avec eux pour traiter de cette mise en liberté des siens. Il se laissa enfin fléchir. Le traité de paix, en tous points favorable à Venise, approuvé par lui, fut définitivement signé à la fin de mars, et les malheureux captifs, après une si dure captivité de huit mois, purent enfin songer à regagner bientôt la France.

Durant tout ce long et pénible séjour, Chateaumorand, on l'a vu, avait été parmi ses compagnons de malheur l'âme de la résistance morale. Sans cesse il les avait encouragés par son exemple. Sur son conseil, ils avaient écrit au roi de France et aux ducs ses oncles pour leur dire leurs misères et les supplier d'intervenir auprès de Venise, surtout d'apaiser la colère de Boucicaut, et de lui enjoindre formellement de traiter avec les Vénitiens. La mortalité avait été terrible parmi ces pauvres gens. Plus de cent vingt d'entre eux, tant français que génois, avaient succombé. On le voit, durant tous ces événements si malheureux, le vaillant Chateaumorand n'avait cessé de jouer parmi ses compatriotes un rôle aussi secourable que prépondérant. Immédiatement après la signature de l'accord préliminaire, l'ambassadeur génois Cattaneo Cigalla avait demandé au Sénat de Venise la liberté de l'intrépide capitaine, sous caution de six mille ducats. Il voulait à



tout prix emmener avec lui à Gênes Chateumorand, sachant bien l'influence bienfaisante qu'il exercerait sur l'esprit du maréchal, persuadé que son intervention ne pourrait que hâter le succès définitif des négociations et la prompte exécution des clauses de la paix. Il indiquait également au Sénat, en formulant sa demande, de quelle utilité Chateamorand pourrait être pour obtenir la libération reconventionnelle des prisonniers vénitiens en France. Cet argument convainquit la République de Saint-Marc. Dès le 26 mars 1404, Chateamorand était libre sans caution. Après s'être engagé sous serment, en cas d'échec, à revenir se constituer prisonnier avec ses trois servants, il quitta enfin Venise en même temps que les ambassadeurs génois¹. Ce fut la fin de ses malheurs et de la prison de ses compagnons. Dans l'espoir qu'il ferait finalement relâcher les négociants de sa nation, arrêtés à Montpellier, Venise autorisa le 17 mai la mise en liberté définitive de tous les prisonniers français. Leur détention avait, je l'ai dit, duré huit mois.

Chateamorand ne retourna pas à Venise, mais son

¹ Le 15 avril de cette même année, il signa avec le duc Gabriel-Marie Visconti de Milan un traité qui fut approuvé et ratifié par le roi Charles IV en août suivant (*Archives Nationales*, J. 504).



intervention, paraît-il, ne suffit pas pour faire relâcher sans retard les captifs vénitiens de Montpellier. Il y eut encore à ce sujet d'interminables négociations.

Nous ne possédons plus que de bien rares informations sur Chateaumorand depuis son dernier retour d'Orient. La *Chronique du bon duc Louys de Bourbon* le nomme dès lors bien moins souvent. On le voit cité comme faisant partie d'une commission qui s'occupait du règlement des finances du duc. Il figure encore à sa suite, toujours portant son pennon, dans l'expédition de Lorraine au secours du cardinal de Luxembourg, dans celle de Savoie où il eut « le pié rompu » au terrible assaut de Sion en Valais. A cette occasion, le comte de Savoie lui donne « un bel coursier et vingt-quatre marcs d'argent ». Plus tard, son maître l'envoie derechef en Espagne, à Valence, pour accompagner à Barcelone la reine Yolande, femme du roi de Naples Louys d'Anjou. Là, il tente vainement d'affréter des galères pour mener cette princesse à Naples. N'ayant pu y réussir, il rejoint son maître en France. — En 1408, il est envoyé en ambassade auprès du pape Benoît XIII. Il est chargé d'une mission auprès du chapitre de Lyon. Au printemps de 1409, il guerroye avec les troupes du duc contre Amé



de Viry qu'il contribue à chasser de la Bresse. — Cette même année, il commande des troupes de secours envoyées par le duc à Boucicaut à Gênes. Il y emprunte une somme de cent livres tournois à messire Gilbert de la Fayette, depuis maréchal de France. Il se couvre de gloire dans tous les combats de ce moment jusque dans Milan.

Le mardi 19 août 1410, le bon duc Louys de Bourbon mourut dans sa bonne ville de Montluçon en la soixante-treizième année de son âge. Le *Livre des Faicts* s'arrête naturellement à cette date, et le nom de Chateumorand disparaît également presque tout à fait de l'histoire. Heureusement que ses précieux *comptes*, en partie encore conservés avec d'autres documents le concernant lui et les siens aux archives de son vieux château patrimonial, nous ont transmis quelques particularités intéressantes des derniers temps de sa longue vie, depuis qu'il avait quitté à jamais les lointains parages orientaux et que l'âge le retenait au doux pays de France. Le chanoine Reure, qui a étudié avec grand soin ces précieux parchemins, en a tiré bien des indications intéressantes pour notre héros. Je lui dois, outre tous les renseignements chronologiques qui précèdent sur Chateamorand et les siens, tous ceux que voici et qui terminent cet article.



C'est ainsi qu'un document de l'an 1416 cite notre capitaine comme étant venu à cette époque visiter les importantes réparations de son château de Pierrefitte-sur-Loire. On lui apporte de là à Chateaufort et à Montargis du poisson de la Loire. On lui apporte des lettres pour lui et son épouse. Dès le mois de février de l'an 1401, bien qu'étant alors à Constantinople, il fait partie de la « Court amoureuse » constituée à Paris à cette date.

D'un autre mémoire de l'an 1456 intéressant sa fille Anne, il appert que, de son vivant, Jean de Chateaufort était considéré comme un très important personnage, dont on redoutait « la puissance ».

Un autre document donne de longs et curieux détails sur une fondation par Jean de Chateaufort de messes en 1415, véritable petit chapitre seigneurial établi par lui dans la chapelle dite de Chateaufort de l'église paroissiale de Saint-Martin-d'Estrées¹. Dans cette chapelle, un compartiment d'un vieux vitrail encore existant représente agenouillés Anne, fille de notre héros, et son gendre Brémond de Lévis, qui s'étaient mariés en présence d'une nombreuse assistance au château de Châtelus en Bourbonnais le 14 janvier 1423 (nouveau style). Jean de Cha-

¹ Dans la Loire.



teumorand avait à cette occasion donné à sa fille « en dot de mariage son chastel et chastellenie de Polligny avec la visconté de Reuson » en Bourbonnais. C'est ce mariage qui a fait entrer la baronnie de Chateumorand dans la maison de Lévis, où elle est restée durant plusieurs siècles.

Le fils de Jean, Louis de Chateumorand, avait épousé, en 1419, à Chateumorand, Françoise de Châtelus dont le père avait été tué à Azincourt.

Un autre document du 17 août 1405 est intéressant parce qu'il consiste en un brevet du roi Charles VI à Jean, sire de Chateumorand et chambellan de Sa Majesté. Le roi, en considération des pertes qu'il a souffertes dans le voyage d'outre-mer à la suite du maréchal Boucicaut pour le service de Sa Majesté, et de ce que les Vénitiens l'avaient retenu prisonnier sans cause, et lui ont fait préjudice dans ses biens et effets, lui permet d'armer et de courir sur les Vénitiens jusques à concurrence de la somme de dix mille livres.

En 1411, le roi Charles VI nomme Jean de Chateumorand sénéchal de Beaucaire et de Nîmes, au lieu de l'office de bailli et capitaine de Mâcon et de sénéchal de Lyon qu'il avait auparavant, Jean était également capitaine et châtelain de Bourbon. En 1414, le



6 juin, il négocie le traité de pacification entre les États des ducs de Bourbon et de Bourgogne. Il était pensionné du duc de Bourbon « pour les bons et agréables services qu'il lui avait rendus ». En 1428, il consentit à ce que le petit-fils du bon duc Louys, Charles de Bourbon, fils du duc Jean, prisonnier en Angleterre, lui servît cette même pension fort diminuée, « à cause des charges et guerres que ledit Charles de Bourbon était obligé de soutenir ». Je laisse de côté les autres interventions très nombreuses de ce fidèle et infatigable serviteur dans les affaires de son cher maître le duc Louis II, dans celles aussi de la duchesse Anne, dauphine, et de leur fils Jean de Bourbon.

En 1418, il contribue à la défense de la forteresse de Creil qu'il est forcé de rendre. En 1420, il fait partie d'une mission envoyée pour obtenir l'élargissement du duc Jean de Bourbon. En 1425, il est un des négociateurs du traité de mariage entre Charles de Bourbon et Agnès de Bourgogne. En 1429, il rédige sa célèbre *Chronique du bon duc Louys*. Il meurt enfin le 30 novembre 1429, âgé de soixante-quatorze ans environ, et est enterré dans l'église des Cordeliers de Charlieu.

Je ne résiste pas au désir de reproduire encore ici quelques lignes consacrées par le chanoine Reure à ces



vieux comptes des archives de Chateaumorand, que cet érudit a si bien étudiés et dont il a tiré tant de précieux renseignements pour l'histoire de son héros favori.

Le plus ancien de ces comptes, écrit-il, va de l'Ascension 1409 à l'Ascension 1410. En ce temps-là, l'année commençait encore à l'Ascension. Le papier de ces comptes est si beau, l'écriture en est si nette, qu'on les dirait presque d'hier, bien qu'ils aient cinq siècles d'existence. Tous, durant vingt ans, jusqu'à la mort de Jean de Chateaumorand en 1429, ont été dressés par Jean Cordeilh, et le premier commence ainsi, non sans une certaine solennité : « C'est le compte pour lequel doit compter et rendre compte à noble et puissant seigneur, Monseigneur Jehan, seigneur de Chastelmorand, chevalier, Jehan Cordeilh, clerc receveur dudit Monseigneur, en sa dicte terre de Chastelmorand et appartenances d'icelles, tant de deniers, blés, gelines, comme autres chouses quesconques appartenant à ladite terre de Chastelmorand. »

Chaque compte est minutieusement examiné, vérifié, contrôlé article par article, et finit par un procès-verbal de clôture que signe Jean de Chateaumorand, quand il est présent au château. Mais, jusque vers l'année 1420, c'est-à-dire avant d'arriver à la vieillesse qui force au repos un homme dont la vie a été si extraordinairement remplie, la guerre, ses fonctions de bailli de Mâcon et sénéchal de Lyon, puis de sénéchal de Beaucaire et de Nîmes, les affaires du duc et de la duchesse de Bourbon, des missions royales, etc., le retiennent presque toujours loin du château, où il n'apparaît que de loin en loin, ordinairement accompagné de chevaliers qui lui font une espèce de cour. En son absence, M^{me} de Chateaumorand, Marie de Frolois, a le gouvernement du logis, et, si elle-même n'est pas là, Jean Cordeilh a l'œil à tout, enregistrant jour par jour les recettes et les dépenses ; ses comptes sont un modèle d'ordre, d'exactitude et de régularité.

Ces comptes nous fournissent une foule d'autres renseignements des plus précieux. Notons, entre les événements qui sortent de l'ordinaire, la



réception du duc de Bourbon et de sa suite, qui dînèrent à Chateaumorand le 20 mai 1410, puis le 6 avril 1413. Le 30 janvier 1416, un grand nombre de chevaliers se réunissent à Chateaumorand, pour voir l'empereur Sigismond, qui passa sur la route de Paris et entra peut-être au château.

Jean de Chateaumorand fut un grand bâtisseur. Ses comptes en font foi. Il construit, reconstruit, répare et restaure sans cesse. En 1415, il entreprend de faire « planter de nouvel la grande vigne de Chastelmorand. 37.800 « chapons » amassés à la journée ou achetés aux environs sont plantés. 6.000 autres sont mis en pépinière pour remplacer les manquants. Les ouvriers sont dirigés par « deux mestres planteurs ».

Ce qui est peut-être encore plus intéressant, c'est le tableau précis de la vie journalière d'un grand château, il y a cinq cents ans : détails des recettes, allées et venues au château, grandes parties de chasse « ès lièvres et conis¹ » ; dépenses courantes ; aumônes ; pèlerinages ; fêtes religieuses et principalement chaque année, en novembre, célébration du grand *annual* ou service anniversaire auquel accourent jusqu'à quatre-vingts prêtres des environs, et qui est toujours suivi d'un gigantesque festin.

Le château de Chateaumorand, encore existant, sur le territoire de la commune de Saint-Martin-d'Estréaux, dans le département de la Loire, à six cents mètres environ de la grande route de Paris à Lyon par le Bourbonnais, est d'origine très ancienne. De la forteresse féodale, telle qu'elle était au temps de Jean de Chateaumorand, il ne reste malheureusement presque rien, parce que le château fut presque entièrement rebâti ou remanié au xvi^e siècle par ses nouveaux propriétaires, les Lévis, qui en firent une résidence d'une rare élégance, dont il subsiste la petite façade d'entrée, chef-d'œuvre de goût, de grâce et de richesse. A partir de 1750 enfin, toute la grande façade fut reconstruite par un autre Lévis, puis par sa veuve. Chateaumorand, entouré d'un superbe parc, est encore aujourd'hui une des plus belles habitations du département de la Loire.

¹ Lapins.



UNE PRISE DE POSSESSION CHRÉTIENNE
DE LA VILLE DE JÉRUSALEM

EN L'AN 1229¹

LA VILLE SAINTE ET L'EMPEREUR FRÉDÉRIC II DE HOHENSTAUFEN

La prise de Jérusalem par l'armée anglaise, appuyée de contingents français et italiens, a suscité parmi les alliés une joie universelle. Cet événement extraordinaire a très naturellement rappelé à tous les esprits le souvenir du mémorable assaut qui, le 15 juillet 1099, mit les guerriers de la première croisade en possession de la Ville Sainte. J'ai raconté, il y a trois ans, ces événements dramatiques. Ensuite, après près d'un siècle d'histoire glorieuse du saint royaume d'Outre-Mer, sous ces grands rois qui eurent nom Baudouin, Foulques et Amaury,

¹ Réédition d'un article paru dans la *Revue hebdomadaire* du 19 janvier 1918.



Jérusalem était retombée au pouvoir de Saladin, à la suite de la terrible défaite de Tibériade en 1187.

A partir de cette date fatale, Jérusalem fut reconquise une fois encore par les Chrétiens, mais cette prise de possession ne fut que très éphémère : elle est même si totalement ignorée, sauf de quelques historiens, que pas un article de journal n'en a parlé à propos des derniers événements. Elle a cependant ceci de très curieux, de très intéressant et de très actuel, qu'elle eut pour auteur exclusif un empereur allemand, né à Jesi, en Italie, le fameux Frédéric de Hohenstaufen, un des étonnements de l'histoire. C'est cet incident si étrange entre tous, bien qu'assez peu glorieux, que je voudrais raconter en ces quelques pages aux lecteurs de la *Revue*, en combinant ici les récits qu'en ont faits Rœhricht et Huillard-Bréholles dans des livres excellents, connus des seuls érudits.

La Chrétienté n'avait pu se consoler de la perte de Jérusalem en l'an 1187. Les princes d'Occident ne songeaient qu'à réparer ce cruel désastre. Une première et colossale expédition, celle qui est connue sous le nom de quatrième croisade, avait été en 1204 détournée de son but par l'habile politique de Venise, et n'avait eu d'autre résultat que la chute de l'Empire byzantin au



profit de la puissante République et d'une faible dynastie de princes français.

Une cinquième croisade avait été organisée quelques années plus tard. Celle-ci avait lamentablement échoué sur la terre d'Égypte et s'était terminée le 30 août 1221 par la reprise de Damiette par l'armée du Soudan d'Égypte. De nouveau, la consternation avait régné par toute la Chrétienté, et les derniers restes du royaume de Terre Sainte, consistant outre la capitale, Saint-Jean-d'Acre, en quelques cités maritimes et quelques forteresses, couraient le plus mortel danger. Une nouvelle croisade fut préparée par l'infatigable piété des nations chrétiennes. Le cardinal Pélasge, principal auteur responsable du désastre de Damiette, avait quitté Saint-Jean-d'Acre au commencement de l'an 1222 et avait débarqué à Brindisi avec le roi de Jérusalem, Jean de Brienne.

L'organisation de la nouvelle expédition de Terre Sainte fut aussitôt entreprise entre le pape Honorius III et l'empereur Frédéric II. Ce dernier avait appris à Palerme la désastreuse fin du siège de Damiette. Il se préparait précisément alors dans cette ville pour la croisade que, sept ans auparavant, il avait proclamée à Aix-la-Chapelle, dans une cérémonie célèbre, le 25 juillet 1215,



et que par la suite il devait encore bien souvent remettre. Sans doute le jeune souverain fut très troublé par cette terrible nouvelle; sans doute aussi fut-ce lui qui avertit de ce désastre le pape Honorius. Celui-ci n'en fut pas moins atterré que l'Empereur et se décida aussitôt aux plus énergiques résolutions.

En avril 1222 à Veroli, en mars 1223 à Ferentino, les deux hauts personnages tinrent de longues conférences. L'Empereur jura de partir pour la croisade le jour de la fête de Saint-Jean de l'an 1225, et comme il venait de perdre sa femme, l'impératrice Constance, il s'engagea sur la demande du pape à épouser la propre fille du roi de Jérusalem, Jean de Brienne, Isabelle, unique héritière du trône de Terre Sainte, âgée de onze ans seulement.

Pour subvenir aux dépenses de guerre et suppléer à la navrante pauvreté de la petite fiancée, un impôt de guerre de trois années fut décrété par toute la Chrétienté. Le Pape, par de multiples ordonnances, chercha de son côté à exciter le zèle des fidèles, tandis que le roi Jean se décidait à aller dans le même but visiter les cours de Paris et de Londres. Après avoir été reçu dans ces deux villes avec de grands honneurs, le vaillant roi n'en put toutefois emporter aucune promesse importante. Il alla ensuite en



pèlerinage jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle, se fiança sur la route avec Bérengère, fille du roi Alphonse IX de Castille, et de là se rendit en Allemagne, où il ne rencontra guère plus de succès.

En décembre 1224 il était de retour à Bologne, ayant totalement échoué dans ses démarches. Mais, sur ces entrefaites, de meilleures nouvelles étaient parvenues d'Orient. Le patriarche Nicolas d'Alexandrie promettait au Pape l'appui envers les croisés de beaucoup de mécontents sarrasins. La reine Rhuzukan de Géorgie annonçait aux croisés le concours d'une armée de quarante mille guerriers.

Le 25 juillet 1225, par traité conclu à San Germano, l'empereur Frédéric s'engagea à commencer la croisade en août 1227 et à maintenir durant deux ans intactes toutes les forces réunies pour cette entreprise. Le mois suivant, août 1225, une flotte de quatorze navires fut envoyée par lui à Saint-Jean-d'Acre pour en ramener sa petite fiancée. L'évêque Jacob de Patti la couronna en grande pompe dans la cathédrale de Tyr et lui passa au doigt l'anneau des épousailles. Elle aborda à Brindisi le 9 novembre, et y fut solennellement couronnée à nouveau dans la cathédrale de cette ville.



Presque aussitôt après, l'Empereur se brouilla avec son nouveau beau-père. Jean de Brienne, en effet, voulait à tout prix conserver son titre de roi de Jérusalem, que l'Empereur tenait également par-dessus tout à assumer lui-même. Jean de Brienne, poursuivi par son gendre, dut se réfugier à Rome, et Frédéric, furieux, après avoir gravement maltraité sa jeune femme, la fit enfermer pour un temps dans un de ses châteaux. Dès le mois de décembre 1225, il prit définitivement le titre de roi de Jérusalem, que les empereurs allemands ont conservé depuis dans leurs prétentions, et envoya en Syrie une ambassade de trois cents chevaliers pour réclamer de ses nouveaux vassaux de Terre Sainte le serment de fidélité.

Le 18 mars 1227, le pape Honorius III mourut sans avoir vu luire le jour où l'Empereur tiendrait sa parole. Grégoire IX le remplaça sur le trône pontifical. Au mois d'août de la même année, deux flottes de pèlerins armés partirent de Brindisi pour la Syrie. Frédéric lui-même s'embarqua avec une troisième, le 8 septembre 1227. Tombé malade presque aussitôt, il se fit porter à terre deux jours après à Otrante. Les trois escadres poursuivant leur route arrivèrent heureusement en Syrie. Le Pape, exaspéré, se refusant à croire à l'indisposition de Frédéric,



l'excommunia solennellement, d'abord en septembre à Anagni, puis en novembre à Rome. Je rappelle à cette occasion que depuis de longues années Frédéric avait été presque constamment brouillé avec la Papauté, qui exploitait contre lui son amitié publiquement affichée pour les princes musulmans, sa garde sarrasine, ses armées en grande partie composées d'infidèles, ses courtisanes orientales formant un véritable harem, toutes choses qui constituaient à cette époque d'abominables sujets de scandale.

J'abrège forcément. Il faudrait parler ici des dissensions des fils de Malek-el-Adil qui, à la mort de leur père, le puissant Soudan, s'étaient partagé ses États, et maintenant se les disputaient. Mais ceci m'entraînerait trop loin. En tout cas, ces dissensions très sanglantes des princes musulmans dont les États encerclaient la Terre Sainte représentaient pour les armes chrétiennes la plus favorable des occasions. Seulement Frédéric II n'avait ni assez de résolution, ni des forces assez nombreuses pour savoir en profiter autrement qu'avec mille accommodements.

Dans l'automne de 1226 probablement, Malek-el-Kamil, celui des fils de Malek-el-Adil qui régnait au Caire, envoya en secret l'émir Fackr-ed-dîn à Frédéric II, vraisemblablement pour lui proposer déjà la restitution



de Jérusalem. L'Empereur fit à cet ambassadeur le meilleur accueil et envoya à son tour une mission auprès du Soudan; elle revint avec de superbes présents pour l'Empereur : des éléphants, des mulets chargés de richesses, des objets précieux venant de l'Inde, de l'Arabie et de l'Irak. Du Caire, un des envoyés alla jusqu'à Damas, où régnait Malek-el-Muazzam, autre fils de Malek-el-Adil. Celui-ci ne donna à l'ambassadeur impérial que cette seule réponse : « Va dire à ton Seigneur que je n'ai pour lui autre chose que mon épée. »

Malek-el-Muazzam mourut en novembre 1227. Frédéric, qui le redoutait fort, apprit sa mort cinq mois plus tard à Barletta où il célébrait la fête de Pâques de 1228. Sur ces entrefaites, la pauvre petite impératrice Isabelle mourut à Andria, peut-être plutôt au Castel del Monte, neuf jours après avoir mis au monde un fils qui fut Conrad. Le corps de cette malheureuse femme fut déposé dans la crypte de la cathédrale d'Andria, où son monument existe, croit-on, encore, sous des monceaux de débris. Cette mort décida l'Empereur à effectuer enfin sa croisade tant différée, car Jean de Brienne, dégagé de tout ménagement par la disparition de sa fille, se disposait à retourner en Palestine pour y reprendre possession de



son royaume. Frédéric, dit Michaud, voulant le prévenir, avait fait dresser dans la plaine de Barletta un trône magnifique, sur lequel il monta en présence d'une foule innombrable, dans toute sa majesté. Il parut revêtu de la croix des pèlerins et annonça au peuple assemblé qu'il allait se rendre en Syrie. Les barons et les seigneurs jurèrent au pied de ce trône de faire exécuter ses dernières volontés, s'il venait à périr au cours de son expédition. Quant au Pape, il défendit à l'Empereur de partir pour la croisade et lui ordonna de se purifier avant tout de son excommunication.

Frédéric, dédaignant même de répondre à cette interdiction, quitta enfin pour de bon, le 28 juin 1228, le port de Brindisi, à la tête d'un mince cortège de quarante voiles, d'autres disent soixante-dix ou quatre-vingts, convoyant six cents chevaliers seulement. « Ce n'est pas là un puissant roi, disait le Pape en raillant; c'est un chef de pirates! » Nous possédons un bien curieux récit d'un des compagnons du voyage impérial. On partit le jour de la Saint-Pierre par Otrante, Corfou, Céphalonie, Modon, Cérigo, la Crète où on s'arrêta à la Suda et à Candie. On passa ensuite à Rhodes, puis à Patara sur la côte de Lycie, « ville qui a donné naissance au confesseur de Dieu



Nicolas », enfin on aborda à Chypre. Ainsi Frédéric avait mis vingt-quatre jours pour aller de Brindes à Limassol, accomplissant ainsi une navigation qui aujourd'hui se ferait facilement en deux jours.

L'espace m'est à tel point mesuré, que je passe sous silence ce séjour de l'Empereur dans l'île de Chypre, séjour occupé par les plus curieux événements à travers lesquels Frédéric préparait sa future royauté de Terre Sainte. Le 3 septembre, emmenant avec lui le jeune roi de Chypre et toute la chevalerie chypriote, il reprenait la mer à Limassol. Passant devant Baruth qui est aujourd'hui Beyrouth, devant Sidon, touchant à Tyr, il débarquait enfin en Syrie, à Saint-Jean-d'Acre, capitale actuelle de ses possessions chrétiennes d'Outre-Mer, le 7 septembre, veille de la Nativité de la Vierge. Sa petite armée l'y attendait ainsi que de nombreuses troupes de pèlerins armés venus isolément d'Occident. Il fut reçu honorablement par tous, même par le clergé, mais non sans une certaine contrainte, parce qu'il était excommunié; « toutefois la foule des croyants réunis en ce lieu remercia Dieu de son arrivée, dans l'espérance qu'il en sortirait du bien pour Israël », c'est-à-dire pour la Chrétienté.

Frédéric se logea dans un château situé non loin de



Saint-Jean-d'Acre, à l'embouchure de l'antique fleuve Bélus. Sans tarder, il commença de négocier avec le Soudan du Caire, dont l'armée, qui venait d'entrer à Jérusalem, campait près de Naplouse. Selon la coutume de l'époque, il lui envoya les plus riches présents. « Sire, dirent au Soudan les envoyés de ce singulier empereur chrétien, de cet extraordinaire chef de la croisade — c'est de Guillaume de Tyr que nous tenons ce discours — Sire, notre Seigneur l'Empereur vous salue comme celui qu'il veut tenir à frère et ami. Il vous fait assavoir qu'il n'est mie venu deçà la mer pour convoitise qu'il ait de terre conquérir, car il en a tant que il et chacun homme si en s'en doit tenir à paie. Mais ce pour quoi il est venu si est pour les Saints Lieux en quoi est notre croyance et la foi des Chrétiens. Et si la terre où les Saints Lieux sont et qui des Chrétiens fut et nommément des ancêtres de son fils Conrad¹, vous lui voulez rendre en paix et sans conteste, il la recevra ainsi qu'il vous plaira bien et en paix toute cette votre terre et sera votre ami, et ainsi pourrez avoir paix des Chrétiens et cesser de répandre moult de sang de moult de gens. »

¹ Le fils au berceau que Frédéric venait d'avoir de l'impératrice Isabelle et qui avait coûté la vie à sa mère.



De son côté le Soudan envoya à l'Empereur, toujours par l'émir Fackr-ed-dîn, qui paraît avoir été l'ambassadeur favori de ces négociations étranges, des dons admirables : des étoffes, un éléphant, dix chameaux méharis, dix juments arabes, des singes, d'autres animaux à peu près inconnus en Europe, des pierres précieuses, des vases non moins précieux de matières rares. Mais Malek-el-Kamil évita soigneusement toute réponse directe au sujet des Lieux Saints, prétextant que la cession de Jérusalem et de ses temples lui vaudrait la malédiction de ses sujets, du Khalife et de tous les Musulmans.

Frédéric n'en continua pas moins à négocier. Il savait ce qu'il voulait et prétendait l'obtenir sans coup férir, sans verser le sang de sa petite armée, profitant des embarras qui assaillaient incessamment le Soudan. « Il savait, dit Huillard-Bréholles, qu'il n'aurait pas de combats à soutenir : il avait pris ses mesures et comptait sur l'amitié secrète que lui avait vouée Malek-el-Kamil. Ses excellentes relations avec les princes régnant en Égypte dataient des toutes premières années de son règne. Une mosaïque de l'église de Cefalu représente, paraît-il, Jean, évêque de cette ville, mort en 1216, s'entretenant avec Frédéric, et celui-ci lui dit : « Va à Babylone et à Damas, chercher



« les fils de Saladin et fais-leur part, sans rien craindre, « de mes paroles, afin que tu puisses améliorer l'état de « la Terre Sainte. » C'est pour toutes ces raisons que Frédéric, en débarquant à Ptolémaïs qui est Saint-Jean-d'Acre, s'inquiétait peu de l'excommunication qui pesait sur lui et de la répugnance que le clergé de Palestine lui témoignait hautement. Il était sûr des moyens par lesquels il atteindrait son but qui était la délivrance des Lieux Saints. » En vain le Pape écrivit au Soudan pour le pré-munir contre ce qu'il appelait l'*ambition de Frédéric*, et pour l'exciter à la vengeance; en vain les Templiers offrirent de livrer ce prince au poignard des Infidèles, au moment où il se baignerait dans le Jourdain. Malek-el-Kamil méprisa ces insinuations et se contenta d'envoyer les lettres à l'Empereur. « L'hiver se passa en conférences, en ambassades, en réceptions solennelles de la part des deux souverains, tous deux beaux esprits, lettrés; ce fut un échange de vers flatteurs, de problèmes à résoudre: on s'entretint de la géométrie d'Euclide, de la philosophie d'Aristote et d'Averroès. Après les félicitations vinrent encore des présents; le Soudan reçut le casque et l'épée de Frédéric, aussi son cheval de bataille, comme gage de ses dispositions pacifiques; il lui donna en retour



les plus rares produits de l'Arabie et de l'Inde, et une troupe d'almées instruites, selon l'usage de l'Orient, à danser dans la salle des festins. Les Sarrasins ne pouvaient assez vanter l'affable magnificence de Frédéric, ainsi que l'étendue de ses connaissances en dialectique, en médecine, en géométrie. Cette érudition, qu'ils attribuaient aux leçons des Arabes de Sicile, rachetait à leurs yeux les défauts de son extérieur. Ce prince, d'après les chroniques musulmanes, était roux et chauve, il était de petite stature, il avait la vue faible : ce qui faisait dire aux Orientaux que, s'il eût été esclave, on n'en aurait pas donné deux cents dirhems, c'est-à-dire deux cents deniers ou drachmes. »

Cependant les négociations traînaient en longueur. Le Soudan redoutait la colère de ses fanatiques sujets. Frédéric, voulant hâter l'issue, partit pour Joppe qui est aujourd'hui Jaffa, avec l'armée et les ordres militaires. Il occupa cette ville le 15 novembre et la fit fortifier par les troupes qu'il y avait réunies : environ huit cents chevaliers et dix mille hommes de pied¹. Puis il rappela énergiquement au Soudan ses anciennes promesses et le menaça,

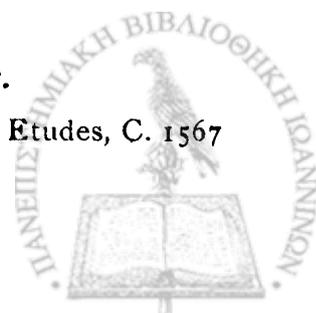
¹ Beaucoup d'autres groupes de pèlerins armés étaient concentrés à Saint-Jean-d'Acre et dans d'autres villes de la côte de Syrie.





Manuscrit de la Cathédrale de Salerne.
L'Empereur Frédéric II au milieu de sa cour.

(BERTAUX, Hautes Etudes, C. 1567)

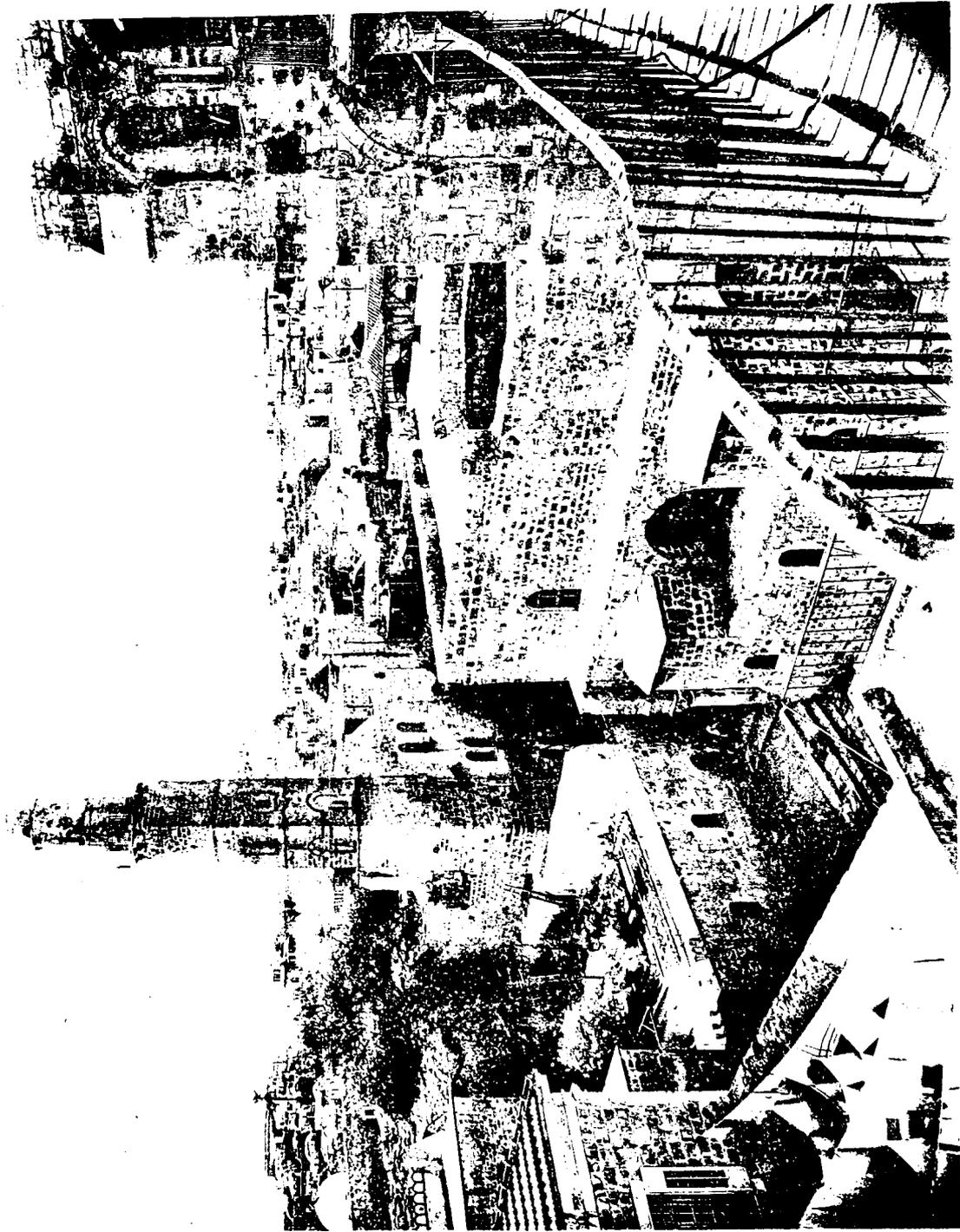


en cas de nouveaux délais, d'une offensive immédiate. Malek-el-Kamil se décida à traiter. Une trêve fut enfin conclue et jurée le 18 février 1229, trêve de dix années, cinq mois et quarante jours, et cela en présence des envoyés du Soudan, des évêques de Winchester et d'Exeter, des chefs des ordres militaires et religieux, et de beaucoup d'autres personnages importants. Cette trêve extraordinaire, obtenue pour la première fois sans effusion de sang, stipulait la restitution immédiate aux Chrétiens, c'est-à-dire à Frédéric l'excommunié, de la Sainte cité de Jérusalem avec Bethléem et Nazareth, ce qui rendait libre pour les pèlerins la route de Saint-Jean-d'Acre aux Lieux Saints. C'étaient là de minces avantages politiques et militaires, mais quand on songe à quel point Jérusalem était aussi pour les Musulmans une terre sacrée, ce n'était pas moins de leur part une concession presque inouïe. Les Chrétiens pouvaient dorénavant atteindre les Lieux Saints, s'y trouver comme chez eux. C'était vraiment une immense satisfaction. Telles étaient cependant les passions de l'époque, que le traité de Jaffa fut critiqué et attaqué avec la dernière violence, avec une violence telle, nous l'allons voir, que l'Empereur, victorieux sans avoir combattu, dut céder presque aussitôt et abandonner tous ces avantages si adroi-



tement acquis. Le patriarche Gérold de Jérusalem, excité par le Pape, se montra parmi les adversaires les plus déterminés. Ce n'était certes pas ainsi, hélas ! que les premiers et glorieux croisés de l'an 1099 étaient entrés victorieusement dans la Ville Sainte, cent trente ans auparavant ! D'ailleurs aucun des personnages présents aux négociations n'eut connaissance de la teneur réelle du traité qui venait d'être signé. Une humiliation effroyable était que les Musulmans demeuraient en possession absolue des deux principaux édifices religieux de la Ville Sainte : le Temple de Salomon et le Temple Domini, devenu la célèbre Mosquée d'Omar, élevé sur l'emplacement de l'ancien Temple des Juifs. Ces deux fameux monuments faisaient et font encore partie de cet ensemble de constructions appelé par les Musulmans : Harem-ech-Cherîf. Le traité les concédait aux fidèles de Mahomet et leur conservait leurs gardiens particuliers. Tout infidèle désarmé avait le droit d'y venir en pèlerinage comme et quand il le voudrait, sans, il est vrai, avoir le droit d'y passer la nuit, mais aussi sans avoir aucune redevance à payer, tandis que les Chrétiens n'y pouvaient pénétrer que sous certaines conditions. Malgré tant d'autres avantages, malgré cette délivrance inespérée de Jérusalem, la même qui aujourd'hui





ΙΕΡΟΥΣΑΛΗΜ. — Le Saint-Sépulchre.



soulève les transports d'enthousiasme de toutes les confessions chrétiennes, on devine quelle fut alors l'irritation du Pape, de presque toute la Chrétienté, de presque tout le clergé. L'Empereur excommunié n'en fut que plus vilipendé. Seuls, un certain nombre de pèlerins débarqués en Syrie le bénissaient avec les habitants chrétiens de la Ville Sainte. D'autres cessions de villes et de forteresses rendaient en effet libres toutes les grandes routes de pèlerinage convergeant de la côte de Syrie à Jérusalem.

Le patriarche Gérold dénonça aussitôt le traité du 18 février comme inutile et humiliant. La réponse du Pape à la communication de l'Empereur fut peut-être plus dure encore. L'abandon des deux principaux édifices religieux de la Ville Sainte aux Musulmans était considéré comme un blasphème insupportable. Il faut lire ces plaintes furieuses pour réaliser combien les Chrétiens obtenaient en réalité peu de chose. Même ils devaient chaque jour, scandale pour eux inouï, entendre le chant des muezzins retentir dans leur cité retrouvée. Et cependant, je l'ai dit, Jérusalem était également une ville sacrée pour les Musulmans. Donc sa cession même, malgré toutes ces restrictions, était une victoire véritable. « Nous n'avons



livré aux Chrétiens que des ruines », disait le Soudan pour s'excuser.

Pour ne pas froisser les susceptibilités des Templiers et des Hospitaliers, Frédéric ordonna que les bans de l'armée fussent publiés, non point en son nom, mais au nom de Jésus-Christ. Laissant à Jaffa toute la chevalerie chypriote, il partit pour Jérusalem et fit son entrée solennelle dans la Ville Sainte le samedi 17 mars 1229. Ce jour eût dû être un des plus grands de l'histoire. Hélas ! il n'eut guère de lendemain, par suite des passions de l'époque, surtout par suite de l'irritation qu'allait causer à Frédéric l'hostilité furieuse du Pape et du clergé à son endroit.

Le cadî Schems-ed-dîn, de Naplouse, délégué du Soudan, attendait l'Empereur à la porte de la Ville Sainte et lui remit la cité au nom de son maître. Ce fut une heure solennelle. La religion chrétienne, après plus de quarante années, reprenait une fois encore possession de la cité de Dieu ; hélas, pour combien peu de temps !

Ce même jour, les nombreuses troupes de pèlerins de toutes les nations, qui accompagnaient la petite armée impériale, pénétrèrent à la suite de l'Empereur dans la ville auguste avec des chants d'allégresse et de reconnais-



sance, joyeusement reçus par leurs coreligionnaires délivrés du joug sarrasin. Tous entonnaient des hymnes de circonstance. Le soir, les habitants illuminèrent les fenêtres de leurs demeures.

Le lendemain de l'entrée de Frédéric, dimanche 18 mars, la foule des soldats et des pèlerins, tout le haut clergé aussi, entre autres les archevêques Bérard, de Palerme, et Jacques, de Padoue, toute cette masse humaine s'écoula comme un fleuve à sa suite sous les voûtes illustres du Saint-Sépulcre. Comme aucun prélat n'était présent qui eût autorité pour couronner l'Empereur, celui-ci prit de ses propres mains sur l'autel le diadème des rois de Jérusalem, qui y avait été déposé en honneur du Souverain Éternel, et le plaça sur sa tête, mais sans consentir, ainsi que le lui conseillaient quelques partisans trop zélés, à ce qu'on célébrât en sa présence, lui prince excommunié, les offices divins de circonstance. Il prit ensuite la parole devant les prélats et les seigneurs assemblés et chargea Hermann de Salza, grand maître des Teutoniques, de lire d'abord en allemand, puis en français ou en italien, un écrit dans lequel il racontait à la foule des croisés et des pèlerins l'histoire de son vœu, rappelant comment il avait pour la première fois pris la Croix à Aix-la-Cha-

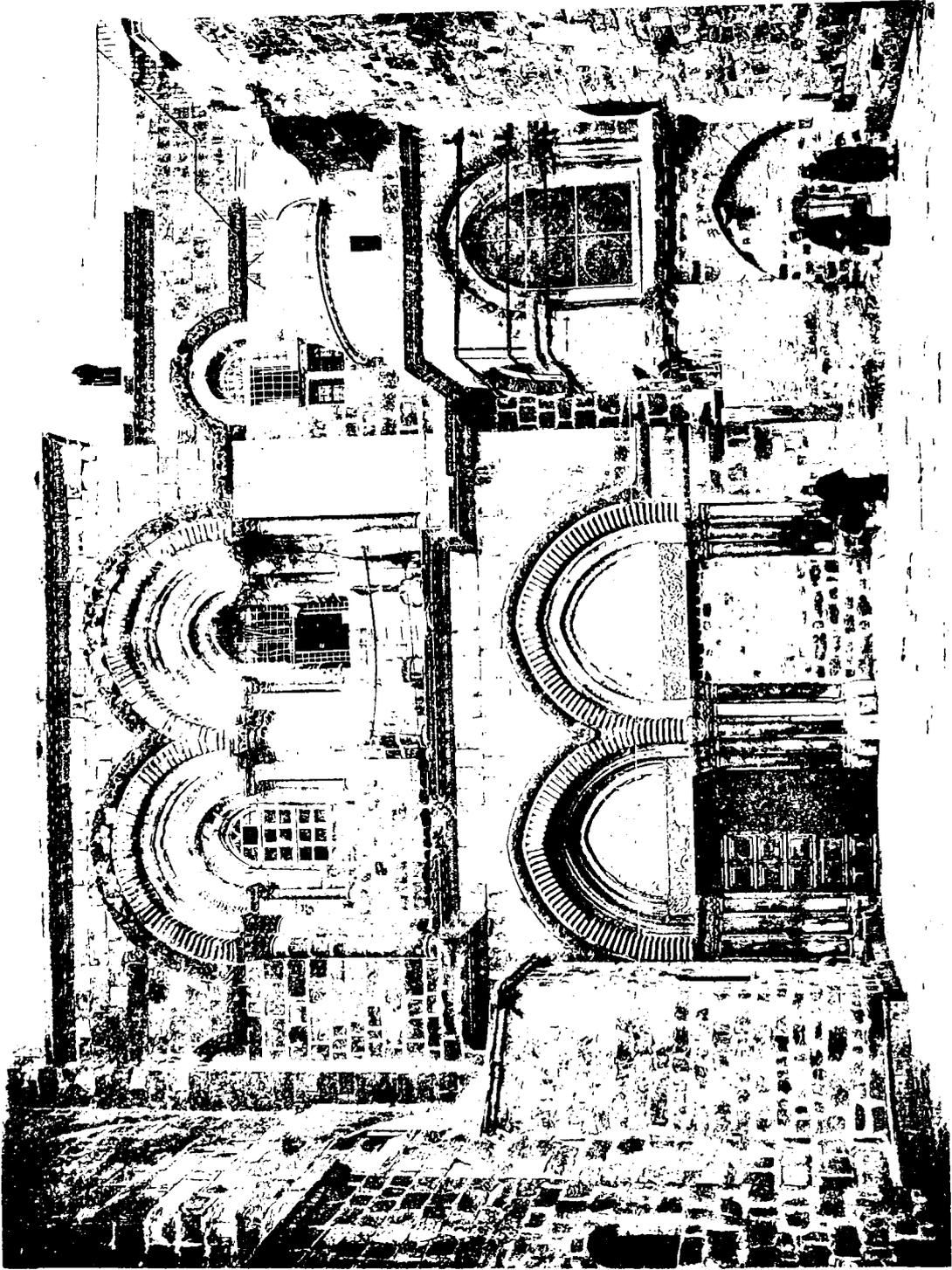


pelle, comment il avait demandé et obtenu des délais souvent renouvelés, et comment des affaires urgentes avaient toujours retardé son départ. Il excusa la conduite du Pape qui, après l'avoir obligé à s'embarquer, l'avait ensuite excommunié, en disant que le Souverain Pontife n'aurait pu agir autrement sans s'exposer aux murmures violents de la Chrétienté, que, si le Pape avait écrit contre lui dans les pays d'Outre-Mer, il aurait agi depuis différemment, s'il avait connu ses véritables intentions.

Ces paroles habiles suscitèrent dans l'assistance une universelle satisfaction, parce qu'elles ouvraient la voie à une réconciliation désirée de tous les esprits sages. Hélas! elles ne devaient pas réussir à atténuer le ressentiment du Pape et du clergé!

La couronne toujours en tête, l'Empereur se rendit ensuite dans la maison des Teutoniques qui faisait face à l'église du Saint-Sépulcre, et s'entretint avec les prélats anglais et avec les grands maîtres des trois ordres religieux et militaires de l'administration de la ville et de la restauration de ses fortifications. Ces hauts personnages demandèrent quelques heures de réflexion. La conversation fut ensuite reprise, mais sans pourtant aboutir. Frédéric s'engagea à donner une réponse catégorique le jour suivant





JÉRUSALEM. — Entrée du Saint-Sépulcre.

(D'après la Société Orthodoxe Palestinienne)



et rédigea encore une lettre pour le Pape. Il la lui envoya par un messenger spécial, lui exprimant sa joie de la réussite de son entreprise, mais vainement.

Dès le lendemain, lundi 19 mars, apparut soudain l'archevêque Pierre de Césarée qui, au nom du patriarche Gérold, mit en interdit non seulement Jérusalem, mais tous les Lieux Saints que les pèlerins venaient de retrouver avec une si indicible allégresse. L'irritation publique fut de ce chef universelle, tant parmi eux que dans l'armée. Vainement l'Empereur demanda par lettre à l'archevêque l'explication de sa conduite. Il n'obtint aucune réponse. Alors, souverainement irrité, il voulut, après ces deux uniques journées de séjour, repartir incontinent de Jérusalem qu'il ne devait plus jamais revoir. Il s'en retourna d'une seule traite à Jaffa. Il était tellement exaspéré, qu'il ne répondit même plus aux évêques anglais venus pour lui parler de la défense de la Ville Sainte. Il ne prit le temps de prendre congé d'aucun d'eux ni de personne, monta à cheval et sortit en si grande hâte de la porte de la ville, que ses gardes eurent grand'peine à le suivre.

Dès le 22, Frédéric était de retour à Saint-Jean-d'Acree. Il y reçut l'accueil le plus froid. Son irritation se maintenait extrême. Il accusait derechef les Templiers, le Pape



aussi, d'avoir voulu le faire périr. Il fit battre de verges des moines mendiants qui prêchaient contre lui dans les églises. Il fit transporter sur ses vaisseaux les balistes qui étaient mises en réserve pour la défense de la ville et en envoya plusieurs « à son cher ami le Soudan ».

De leur côté, le Pape et le patriarche continuaient à l'accuser d'avoir témoigné pour les mœurs et les rites des Arabes d'un amour suspect, d'avoir pris le plus vif plaisir à écouter dans les mosquées, « ces temples du démon », les chants pieux des muezzins, d'avoir fait danser, dans son palais d'Acre, des danseuses chrétiennes devant les envoyés sarrasins, pour qu'ils pussent comparer leurs charmes à ceux des almées. Joinville aussi nous raconte qu'il voulut être le parrain d'armes de l'émir Fackr-ed-dîn, et qu'il lui conféra sans scrupule les insignes de la chevalerie.

Frédéric II quitta Saint-Jean-d'Acre le 1^{er} mai au point du jour, chargé des malédictions du peuple qui couvrit d'immondices lui et sa suite, et s'embarqua sur les galères de la flotte de Sicile que lui avait amenées Henri de Malte. Il ramena à Limassol le jeune roi de Chypre. Il débarqua le 10 juin à Brindisi. C'en était fini de sa croisade tant remise, si extraordinairement écourtée, si totalement manquée!



En juillet 1232, il reçut encore en Apulie, probablement au Castel del Monte, de Malek-el-Kamil, une ambassade qui se trouva à sa cour en même temps que celle du Vieux de la Montagne. Entre autres cadeaux, ces nobles Sarrasins apportaient à l'Empereur une horloge astronomique, enrichie d'or et de pierreries, où le soleil et la lune accomplissaient un cycle régulier et marquaient merveilleusement les heures du jour et de la nuit. Cet objet extraordinaire pour l'époque devint le plus bel ornement du trésor du palais impérial de Venosa. Dans un festin donné à cette occasion, les fidèles s'émurent de voir des évêques siciliens s'asseoir à côté des émirs égyptiens et des terribles Haschischîns, ou « buveurs de haschisch¹ », de Syrie. Plus tard, en 1238, le Soudan envoya encore de ses guerriers figurer au siège de Brescia dans l'armée de Frédéric.

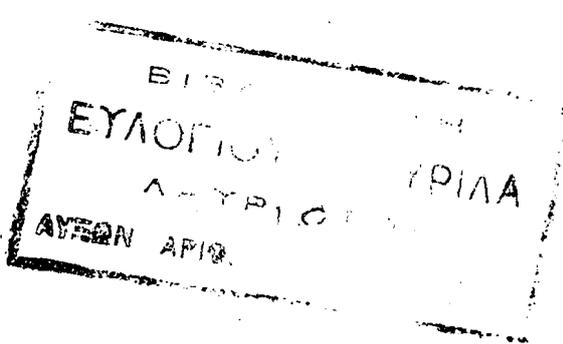
Sur ces entrefaites, Malek-el-Kamil vint à mourir. Les trêves fameuses étaient expirées. Dans l'automne de 1239 les Sarrasins chassèrent définitivement de Jérusalem les troupes impériales. Ainsi prit fin la dernière et bien éphémère occupation de Jérusalem par les Chrétiens sous

¹ C'est là l'origine, on le sait, du mot « assassin ».



la suzeraineté de cet Empereur germanique, si différent aussi bien de ses prédécesseurs que de tous ses successeurs. Aujourd'hui Jérusalem échappe de nouveau et pour toujours, je l'espère, à la lamentable administration des Turcs et aux non moins dangereuses ambitions teutoniques.





NOTES ADDITIONNELLES

A L'ARTICLE

UN EMPEREUR DE BYZANCE A PARIS ET A LONDRES

1. J'ai négligé de dire que l'impératrice, femme de Manuel Paléologue, est connue sous les deux noms d'*Irène* et d'*Hélène*. Voir DU CANGE, *Hist. byz.*, t. I, p. 198.

2. Dès le 20 juin 1400, Manuel avait écrit de Paris à Pierre Holt, prieur de l'Hôpital en Irlande, pour lui annoncer son projet d'aller en Angleterre pour intéresser le roi de ce pays au sort de l'Empire d'Orient; mais ledit Pierre Holt, qui était turcoplier et prieur d'Irlande, lui répondit, dès le 11 juillet, que le moment était mal choisi, que le nouveau roi Henri IV conduisait une expédition en Ecosse contre le roi Robert III. Manuel remit en conséquence de quelques mois son voyage à Londres.

3. J'ai reçu de M. le chanoine Reure, professeur à la Faculté catholique de Lyon, la très intéressante lettre que voici, datée du 10 janvier 1916 :

« Je vous ai adressé un exemplaire de ma plaquette : *Jean de Chateaufort a-t-il retardé de cinquante ans la prise de Constantinople par les Turcs?* Je vous ai envoyé ce souvenir après avoir lu, dans la *Revue des Deux Mondes*, votre article sur le voyage de l'empereur Manuel à Paris et à Londres.

« Vous dites qu'on ne sait rien de positif sur les deux traversées de la France par l'empereur, des Alpes à la Manche, et on doit vous croire.



« Permettez-moi, cependant, de vous soumettre une hypothèse, une simple hypothèse, mais qui me semble extrêmement vraisemblable.

« Le château de Chateaumorand, sur le territoire de la commune de Saint-Martin-d'Estréaux, dans le département de la Loire, est situé sur la route royale qui, de temps immémorial, et bien avant Jean de Chateaumorand, a relié Paris avec Lyon, les Alpes, l'Italie et la Méditerranée (par Nevers, Moulins et Roanne).

« Si, comme vous le dites, Manuel est allé de Paris à Gênes, à son retour, avec une escorte de deux cents hommes d'armes, sous la conduite de Jean de Chateaumorand, n'est-il pas au moins très probable que celui-ci a fait prendre à l'illustre voyageur la route de Lyon, qui passait à deux pas de son château, et que même il a donné l'hospitalité à l'empereur? Les comptes de Jean de Chateaumorand, conservés dans les magnifiques archives de Chateaumorand, ne commencent malheureusement qu'à l'année 1409; s'ils commençaient sept ans plus tôt, nous y trouverions vraisemblablement la trace des dépenses faites pour la réception de l'empereur. Il y avait, il est vrai, de Paris à Lyon, la route de la Bourgogne, mais alors beaucoup moins importante et moins suivie que celle du Bourbonnais, qui passait, je l'ai dit, tout près du château de Chateaumorand.

« C'est là que mourut Jean, le défenseur de Constantinople, après une vie extraordinairement remplie, le 30 novembre 1429, l'année même où Jean d'Orsonville venait d'écrire, sous sa dictée, ou d'après ses notes, la *Chronique du bon duc Loys de Bourbon* que vous citez dans cet article. J. Delaville le Roulx, dans son ouvrage intitulé : *la France en Orient au XIV^e siècle*, pense qu'on pourrait peut-être attribuer aussi à cet auteur le *Livre des faicts de Jehan de Boucicaud*.

« Agréez, etc... »

J'ai fait, en outre, état de cette lettre dans mon article sur Jean de Chateaumorand, p. 315-316.



TABLE DES ILLUSTRATIONS

| | Pages |
|--|-------|
| PLANCHE I. | 4-5 |
| FIG. 1. Histoire de Skylitzès de la Bibliothèque Nationale de Madrid. Théodora est tonsurée. (MILLET, Hautes Etudes, C 1233.) | |
| FIG. 2. Histoire de Skylitzès de la Bibliothèque Nationale de Madrid. Le patriarche bénit l'union de Zoé et de Michel le Paphlagonien. (MILLET, Hautes Etudes, C 1234.) | |
| PLANCHE I^a | 12-13 |
| FIG. 3. Histoire de Skylitzès de la Bibliothèque Nationale de Madrid. Zoé est exilée à Prinkipo. (MILLET, Hautes Etudes, C 1255.) | |
| FIG. 4. Histoire de Skylitzès de la Bibliothèque Nationale de Madrid. Message de Michel V le Calaphate au peuple; des cris de mort sont poussés contre lui. (MILLET, Hautes Etudes, C 1256.) | |
| PLANCHE I^b | 36-37 |
| FIG. 5. Histoire de Skylitzès de la Bibliothèque Nationale de Madrid. Théodora est ramenée du Pétrion et revêtue de la pourpre. (MILLET, Hautes Etudes, C 1257.) | |
| FIG. 6. Histoire de Skylitzès de la Bibliothèque Nationale de Madrid. Michel V le Calaphate et son oncle sont traînés à travers l'agora et aveuglés. (MILLET, Hautes Etudes, C 1258.) | |



| | Pages |
|---|---------|
| PLANCHE II | 58-59 |
| FIG. 1. Valence. Église de Saint-Jean-de-l'Hôpital, chapelle de Sainte-Barbe. Châsse de l'impératrice Constance. | |
| FIG. 3. Valence. Église de Saint-Jean-de-l'Hôpital, chapelle de Sainte-Barbe. Bénitier contenant un fragment du roc d'où avait jailli l'eau pour le baptême de sainte Barbe, à Nicomédie. | |
| PLANCHE II ^a | 82-83 |
| FIG. 2. Valence. Église de Saint-Jean-de-l'Hôpital, chapelle de Sainte-Barbe. Tableau du xvii ^e siècle. L'impératrice Constance agenouillée devant sainte Barbe. | |
| PLANCHE III | 84-85 |
| FIG. 4. Valence. Église de Saint-Jean-de-l'Hôpital, chapelle de Sainte-Barbe. Blason de Joan de Torres. | |
| FIG. 5. Valence. Église de Saint-Jean-de-l'Hôpital, chapelle de Sainte-Barbe. Écusson de pierre aux armes de Joan de Torres. | |
| PLANCHE IV | 146-147 |
| Miniature du manuscrit, dit de Saint-Denys, conservé au Musée du Louvre, représentant l'empereur Manuel Paléologue, l'impératrice Irène, sa femme, et ses trois jeunes fils, Jean, Théodore et Andronic, couronnés par la Vierge. | |
| PLANCHE V | 146-147 |
| Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, suppl. n ^o 309. Portrait de l'empereur Manuel Paléologue. | |
| PLANCHE VI | 146-147 |
| Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, suppl. n ^o 309. L'empereur Manuel Paléologue entre ses deux fils. | |



TABLE DES ILLUSTRATIONS

365

| | Pages |
|--|---------|
| PLANCHE VII | 156-157 |
| Santa Maria di Collemaggio, à Aquila. | |
| PLANCHE VIII | 158-159 |
| Aigle en marbre de la cathédrale d'Atri. | |
| PLANCHE IX | 158-159 |
| Torre dei Passeri, S. Clemente. | |
| PLANCHE X | 162-163 |
| Citadelle de Lucera. | |
| PLANCHE XI | 186-187 |
| Canosa. Cathédrale : siège archiépiscopal. | |
| PLANCHE XII. | 188-189 |
| Barletta. Statue d'un empereur. | |
| PLANCHE XIII | 194-195 |
| Castel del Monte. | |
| PLANCHE XIV | 208-209 |
| Vue générale de Saint-Jean-d'Acre. | |
| PLANCHE XV | 220-221 |
| Remparts de Saint-Jean-d'Acre. | |
| PLANCHE XVI | 276-277 |
| Portail de l'église principale de Saint-Jean-d'Acre, transporté au Caire comme trophée de victoire et servant d'entrée à la Mosquée-Tombeau du Sultan Mohammed En-Nasser dans cette ville. | |



| | Pages |
|--|---------|
| PLANCHE XVII | 284-285 |
| Musée de Roanne. Statues tombales de Hugues de Châtelus-Chateumorand et de sa femme. | |
| PLANCHE XVIII | 314-315 |
| Le château de Chateamorand. | |
| PLANCHE XIX | 350-351 |
| Manuscrit de la cathédrale de Salerne. L'empereur Frédéric II au milieu de sa cour. | |
| PLANCHE XX | 352-353 |
| Jérusalem. Le Saint-Sépulcre. | |
| PLANCHE XXI. | 356-357 |
| Jérusalem. Entrée du Saint-Sépulcre | |

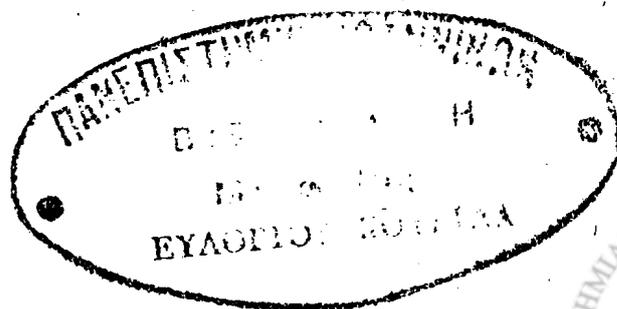
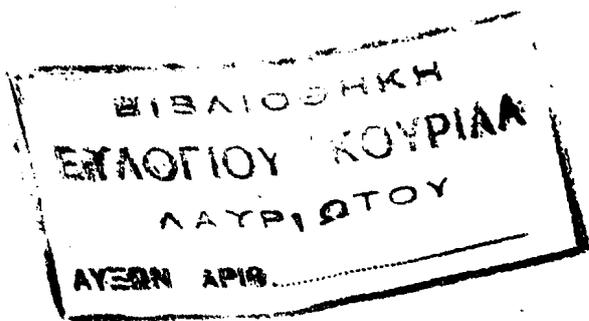
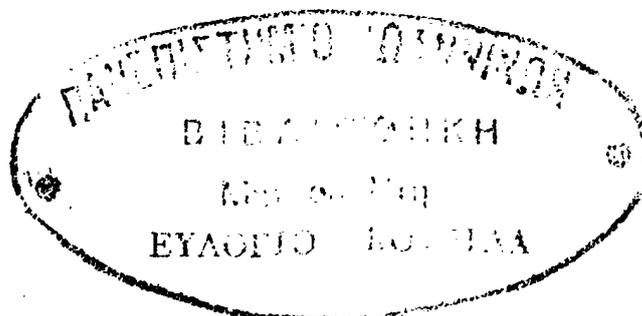
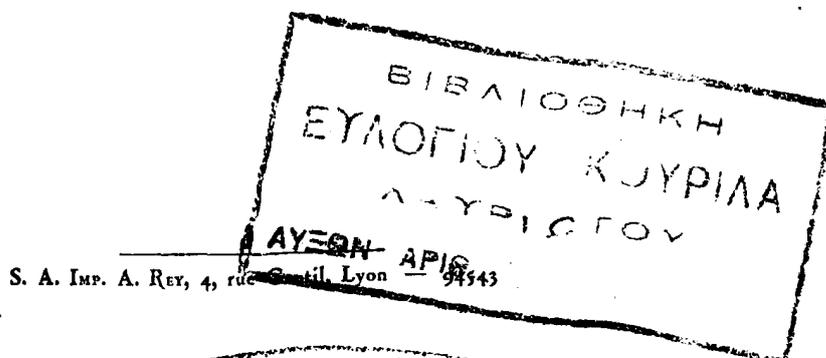


TABLE DES MATIÈRES

| | Pages |
|--|-------|
| Avertissement. | V |
| I. Une révolution de palais en l'an 1042 à Byzance | 1 |
| II. Le tombeau d'une impératrice byzantine à Valence, en Espagne. | 57 |
| III. Un empereur de Byzance à Paris et à Londres | 87 |
| IV. Voyage dans les Abruzzes et les Pouilles (3-17 mai 1914) | 149 |
| V. Fin de la domination franque en Syrie. Prise de Saint-Jean- d'Acre, en l'an 1291, par l'armée du Soudan d'Egypte | 207 |
| VI. Jean de Chateaumorand, un des principaux héros français des arrière-croisades en Orient à la fin du XIV ^e siècle et à l'aurore • du XV ^e | 281 |
| VII. Une prise de possession chrétienne de la ville de Jérusalem, en l'an 1229. La ville sainte et l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen | 337 |
| NOTES ADDITIONNELLES au troisième article | 361 |
| TABLE DES ILLUSTRATIONS | 363 |



Société Anonyme de l'Imprimerie A. Rey, 4, rue Gentil, Lyon, — 94543

